

O. Dessyme

Les ravages de Synope

*« L'amour, on n'a pas idée,
Comme ça fait mal, et comme c'est mal fait... »*

J-C Vannier "Pleurez Pas Les Filles"

I

1. Blandine

Le printemps, déjà, à peine. Cela fait une semaine, peut-être dix jours, que Blandine est partie. Côme l'attend. Ses affaires l'attendent. Il les a rassemblées dans trois sacs de supermarché près de la porte d'entrée. Des sacs bien laids, à carreaux de plastique renforcé. Il n'aimerait pas être à sa place. Bafouée, trahie, humiliée... Il l'attend, la guette au travers de la porte-fenêtre donnant sur le balcon de leur demi-deux-pièces. Son demi-deux-pièces désormais.

Ils auront tenu six mois, ensemble, dans ce deux-pièces. C'est beaucoup, six mois... Il ne pensait pas qu'ils tiendraient si longtemps, qu'elle tiendrait si longtemps. Son départ avait été précédé de plusieurs autres, déjà. « Je m'efface devant celles qui ne comptent pas, avait-elle dit avant de claquer la porte ».

Une semaine... Dix jours... Ce matin, elle l'a appelé pour lui annoncer qu'elle comptait passer prendre ses affaires en début d'après midi, qu'elle viendrait accompagnée de son frère.

Il appréhende, un peu, pas trop. Ce qu'il voulait ; il le sait maintenant. En laissant son numéro aux unes, aux autres, en laissant son carnet traîner n'importe où... Qu'elle regarde, qu'elle tombe dessus, le lise, et s'en aille.

Cela avait pris un certain temps, plusieurs appels raccrochants à la féminité de la voix blandinale. Elle blaguait : « Encore une de tes amantes!... ». Il souriait, ne répondait pas vraiment. Et puis il avait répondu, un jour qu'elle était là, qu'elle avait pris sa journée. Il avait décroché ; c'est lui qui avait décroché. Elle n'avait capté que quelques mots (« Oui, un peu... Non, pas maintenant... Je ne peux pas, là... Chez toi, plutôt... ») mais cela avait suffi, amplement. Alors elle avait pleuré, crié, hurlé. Et Côme s'était défendu, un peu, mollement, sans immense conviction : « C'est rien... Personne... Ça ne compte pas... »... Mais si on faisait le calcul, l'addition, les appels téléphoniques, les mots qu'elle était parvenue à déchiffrer dans son carnet-journal négligemment laissé ouvert sur la petite table de la cuisine, les retours à pas-d'heure sous prétextes à la con... Ça commençait à compter, quand-même...

C'est le premier printemps qu'il va passer ici, seul, seul et heureux, ouvert, disponible... Il guette derrière la porte-fenêtre, attend... La pelouse, au pied de l'immeuble commence à se peupler, pas grand monde, pas encore, l'herbe trop humide peut-être, ou le soleil pas assez... Ça discute, debout, se promène, se croise, s'interpelle, quelques mots avant de se séparer, de se retrouver plus tard, pour de bon, aux beaux jours...

Il l'aperçoit de loin, de l'autre côté de la pelouse, dans la rue encore. Son frère la suit comme à contre-cœur, comme une contre-sœur... Elle a les cheveux sales. Côme ne peut pas en être vraiment certain d'où il se trouve ; il imagine, pressent qu'elle a les cheveux sales. Et qu'elle est mal habillée aussi ; ça, il le voit tout de suite. Blandine annonce, brandit, expose son mal-être : sale et mal habillée. Il la sent décidée, agressive, prête à en découdre.

Rien à découdre : les sacs sont en plastique renforcé ; juste jeter ses habits moches et laver ses cheveux sales, prendre ses affaires et aller voir ailleurs... Son frère la suit. Il n'a pas très envie d'être mêlé à tout ça. Il marche tête baissée, un peu en arrière, comme pour freiner, retarder, comme s'il avait peur... ou honte plutôt - lui, toujours si bien habillé... Ils traversent la pelouse. Grands, bien trop grands comparés aux demoiselles à peine écloses qu'ils frôlent sans les voir. Ils jurent un peu avec le paysage, gâchent un peu. Côme la distingue mieux maintenant : elle a les cheveux sales.

Le pied de l'immeuble, les marches, le hall, les escaliers. Blandine n'a même pas levé la tête vers lui, le balcon, la porte-fenêtre de derrière laquelle il les observe. Il sent sa colère, la sait. Il s'y est préparé. Il a tout préparé. Trois sacs bien laids qui ne la dépareront pas.

Ils arrivent, frappent, entrent. Blandine vérifie tout, vide chaque sac tandis que le frère attend debout, le dos appuyé contre la porte d'entrée, les yeux rivés au lustre de ses bottines à boutons. Rien ne manque, rien, bien au contraire. Dans le doute et les sacs Côme a tout fourré, tout ce qu'il trouvait, tout ce qui datait de leur rencontre, même

les cadeaux quelle avait pu lui faire, ce qu'ils avaient acheté ensemble pour la maison, le grille-pain, les couverts, des choses comme ça. Même la télé. Le frère n'est pas de trop, quatre bras ne sont pas de trop. Il n'y a pas de mots ; un *Bonjour*, au début, automatique, pré-programmé pour chaque rencontre, et un *On y va ?* comminatoire, adressé au grand frère avant de repartir... Glacial. Ça s'est plutôt bien passé.

C'est fini. Côme les regarde traverser la pelouse dans l'autre sens, les bras chargés de cadeaux. Une bonne trotte avant de rejoindre la station de RER. Ça descend ; toujours ça. Mais la pelouse d'abord, le grand chêne, et ce petit groupe, cette petite grappe qui n'était pas là tout à l'heure, qui se retourne sur leur passage, quelques paires d'yeux qui se détachent et remontent vers lui, vers Côme, son balcon, la porte-fenêtre avec Côme derrière. Le lien se fait - ce qu'il espère - ; elles le savent seul désormais. Il rêve et laisse quelques fantômes l'envahir doucement. Il va jusqu'à se montrer, ouvrir et s'exposer sur la saillie de béton, faisant semblant de regarder partout, au hasard, sans s'attarder là plus qu'ailleurs. Mais il se sait épié, observé, et un doux frisson lui parcourt l'échine...

2. La grappe

Le soleil qui brûle la peau, tout autant que le vent la rafraîchit, par vagues... Le chant des oiseaux, le son des sillons granuleux que les pneus de vélos tracent sur le gravier de l'allée, sous son balcon, et puis les cris, les éclats, le gazouillis des voix fraîches et trop haut perchées dont émerge parfois un mot, une affirmation, une interjection, une exclamation... Côme écoute, dans un demi-sommeil, un demi-rêve. Il conjecture sur leur nombre, leurs âges et leurs visages, l'endroit exact où elles se trouvent...

De quoi parlent-elles ?... Côme imagine que c'est de lui, toujours, et il s'aperçoit que cela est vrai, parfois... quand il se lève de sa chaise longue, de son fauteuil - ni l'un ni l'autre en fait, un peu des deux, un petit métisse en vieux cuir et tasseaux - pour aller se remplir un verre d'eau du robinet, dans la cuisine... ou quand il entrouvre les paupières, se redresse un peu et tourne sa tête vers le gazon, la

pelouse, vers elles, leurs voix, et que celles-ci cessent aussitôt, ou bien se mettent à rire, à pouffer...

D'abord il ne les distingue pas les unes des autres. Il est ici depuis trop peu de temps, et seul depuis moins encore. Ce ne sont que des bourgeons, des grappes floues aux grains grossiers, des groupes en tant que compactes entités. Il n'ose pas s'attarder, les détailler, même s'il lui semble parfois qu'un de ces grains, que l'une d'entre-elles, au moins - est-ce toujours la même ? -, qu'une d'entre elles le fixe, ostensiblement, une seconde, à peine, un fragment, mais quand-même...

Il n'y a pas d'adultes, pas de landaux, pas de mères aux fenêtres...

Quelques gouttes de sueur roulent le long de ses tempes, de ses hanches, de son dos... Il tente d'oublier la chaleur en se concentrant sur le vent, sur les voix, sur ces vagues fraîches de vent et de voix, sur le bruit des branches et l'odeur du grand chêne. Ça ne sent pas grand-chose un chêne ; un pin, un peu, mais un chêne... C'est le gazon qu'il sent surtout, le gazon tondu...

Côme rêve, imagine, qu'elles rêvent, imaginent, se posent des questions... Tout est encore si flou... Les garçons passent en vélo et dérapent tout près des essaims pour les faire sursauter, tournent autour, vaguement, de loin, avant de piquer à nouveau, jeunes rapaces sans espoirs encore, juste celui d'apprendre à voler. Parfois ils se rassemblent, roues contre roues, pour prendre des décisions de garçons, bien loin d'un désir qui ne les affleure pas encore, ou si peu...

Côme somnole, fait semblant, écoute, les sens aux aguets... Les éclats de voix, le gazon fraîchement coupé, les bouffées de vent tiède, les gouttes de sueur qui perlent de ses tempes, les pneus de bicyclettes qui crissent sur le gravier...

Il n'a pas mis de musique. C'est un bon moyen d'attirer l'attention, pourtant... Mais ce n'est pas le moment, pas encore, pas comme ça, pas maintenant. Il faut qu'il apprenne d'abord, qu'il apprenne à aiguïser ses sens, à les adapter, qu'il parvienne à distinguer les mots, les voix, les rires, les cris...

Il y a le groupe des garçons et les grappes de filles. Il les devine, les entend, paupières closes sous le soleil brûlant... Les premiers beaux jours, l'orée du printemps...

Les choses sont compliquées à cet âge. Les choses sont compliquées à tout âge. Il ne regrette pas ; il a toujours regretté. Jeune, il rêvait d'être vieux. Il se rappelle les angoisses douces de ses premières amours, guère plus concrètes que celles d'aujourd'hui, pleines de rêve, d'ignorance, d'innocence... Quand un regard suffisait à nourrir ses espoirs pour une année entière, quand l'aboutissement le plus inespéré se contentait d'une main se glissant dans la sienne... Etait-ce seulement arrivé, vraiment ?... Tout ce qu'il voulait, tout ce qu'il voudrait, aujourd'hui encore, rien d'autre. Il ne se sait capable et n'a envie de rien d'autre.

Des filles, il lui arrivait d'en croiser ailleurs, parfois, isolées ou par paires, dans les rues alentour, dans la rue commerçante et piétonne. Il était plus à l'aise alors, il pouvait se sauver, fuir, changer de trottoir,

ou bien les suivre de loin, de très loin, ou plonger une seconde dans les yeux de l'une d'elles. Il arrivait même qu'une d'entre-elles se retourne, l'épingle un court instant... Il était heureux ces jours-là. Il revoyait la scène le soir en s'endormant, s'en délectait longtemps, la prolongeait, imaginait des mots exacerbant les sens, des situations où tout pourrait s'oser, où il serait un autre à qui elles répondraient...

– Tu crois qu'il dort ?...

C'est de lui qu'elles parlent, lui qu'elles observent, lui le principal objet de leur attention, le principal objet de cet instant... Elles le savent seul désormais. Elles ont vu Blandine s'en aller, ses sacs moches à bouts de bras, ses sacs moches raz la gueule. Elles se le sont raconté, rapporté... Côme doit être le seul de tout l'immeuble, de toute la cité peut-être, le seul à être seul. Il se réjouit de les intriguer aussi, de ne plus jouer seul à s'intriguer ainsi...

– Non. Il fait semblant...

Pas vraiment. Parfois il somnole pour de bon, s'éloigne pour mieux se rapprocher, mieux rêver qu'il s'approche - téméraire onirisme - assez près pour associer les voix les plus jolies d'entre-elles aux plus jolis visages.

Il y en a une qu'il repère parfois, à qui il associe la voix, qu'il a déjà cernée, qu'il a vu de plus près, de son balcon à lui à son balcon à elle... A peine, trop près, trop risqué, dangereux, la peur qui lui ricane au nez. Mais il a su sa voix quand sa mère l'appelait :

– Qu'est-ce que tu fais ?

– Rien... J'arrive.

avec un petit coup d'œil en coin, juste pour vérifier, confirmer sa désirabilité, l'embryon peut-être d'une complicité. Côme rêve. Il n'y a rien, rien qui puisse lui permettre autre chose que rêver. Il garde ça sous le coude, pour plus tard, quand il s'enfoncera dans la nuit, comme base à ses délires... Son prénom aussi, un diminutif, Sine, ou Syn'... Il espère un peu mieux qu'un insipide Cyndy...

3. Bien avant

Avant même que tout commence, avant même de l'aimer, tu ne l'aimais déjà plus. A quoi bon ? Le plus dur était fait, le principal, qu'elle vienne à toi, qu'elle veuille de toi, qu'elle te veuille toi... A quoi bon l'après, la promiscuité, l'intimité ?... Le désir n'était plus une fois qu'il avait su, que c'était fait, qu'elle était là, à portée, en permanence, à volonté. Tu n'avais plus à vouloir ; tu avais. L'avoir ne fait pas le poids face au désir qui l'a précédé. Le désir est tout, l'espoir est tout, le fantasme... Sous ses yeux, sous son regard aveuglé d'amour, tu avais vite fini par t'en foutre. Ce n'est pas toi qu'elle voyait, et toi tu ne la voyais plus, regardais déjà ailleurs, tout de suite, dès le début, la conjugalité à peine amorcée.

Quand les amies de Blandine étaient venues pour pendre la crémaillère, les amies de son école d'assistantes sociales... "Crémaillère"... "Assistentes sociales"... s'il avait su... C'était perdu d'avance. Un autre monde, parallèle, un monde de gens, d'entre-gens... La première fois qu'ils recevaient, leurs premières invitées... Elle n'avait rien vu ; l'amour... Elle n'avait pas vu tes regards, que tu ne le la regardais pas, que ce n'était pas elle que tu regardais, que tu faisais ton coq, en regardais une autre, qu'une autre, qu'une seule autre que tu phagocytas...

Blandine s'occupait de ses convives, apportait la bouffe, par terre... Côme n'avait pas voulu de table. Côme n'avait pas voulu de chaises. Son siège en bouts de bois et tranches de peau morte, son tabouret de piano, et basta. Ça la gênait. Elle l'avait dit aux invitées : « Nous ne sommes pas encore tout à fait installés... ». Pour Côme, ils ne l'étaient déjà que trop... Blandine avait posé une sorte de drap par terre, sur la moquette, un bout de tissu, une nappe pour délimiter l'endroit où elle aurait bien vu une table, comme on fait le tour, à la craie, du corps de la victime, un simple changement de couleur, un drap blanc plié posé sur une moquette grise. On peut dire "grise", ce que s'en rapproche le plus même si, en se rapprochant plus, on voyait bien qu'elle n'avait rien de gris, qu'elle était tout sauf grise, qu'elle contenait de tout sauf du gris. A part les tâches, peut-être, certaines, des tâches de ceux d'avant, ou de ceux d'encore avant... Bref.

Elles étaient là, cinq ou six, qu'importe. Blandine allait et venait mais Côme n'en avait pas plus conscience que d'un rideau qui aurait flotté

au coin de son regard, comme sous un vague courant d'air. Il l'avait ignorée ; Blandine avait disparu. Ils n'avaient pas de rideaux non plus. Côme n'avait pas voulu. Ni chaises, ni table, ni rideaux. Ils étaient assis par terre, elles étaient assises par terre - le féminin l'emportait, au corps même de Côme... autour du drap plié. Sauf Blandine, qui allait et venait, déguisée en rideau. Mais dès leur arrivée il n'en avait vu qu'une et s'était arrangé pour être à ses côtés, à l'autre bout du drap, au bord du coin opposé à celui de Blandine, par la diagonale. Les autres parlaient, il présume, entre elles. Il ne sait plus trop. Sûrement. Et puis de la musique aussi, sûrement. Il ne sait plus trop quelle musique non plus ; qu'importe.

La soirée s'avancait, ton corps s'avancait, ta main, tes doigts sur la moquette, peu à peu, vers les siens, ceux de l'autre, de cette inconnue qui n'était que pour toi, qui ne voyait que toi comme tu ne voyais qu'elle. Pas un coup de foudre, non ; juste un désir oblitérant...

Le repas s'était terminé. Il y avait eu des mots, des conversations, des rires, sûrement, obligé, mais Côme n'était pas là, juste avec cette autre, doigts contre doigts. Lui aussi, des mots aussi, sûrement aussi, tout comme elle. Une fausse conversation cachée derrière le drap, en ombre chinoise, en leurre, pour permettre aux regards de se croiser, juste se croiser, le temps d'un éclair, pour permettre aux doigts de se rapprocher, de se toucher, de se caresser, de se serrer doucement derrière son dos à elle.

Le repas était terminé ; l'espace s'espaçait ; certaine s'en allait, était partie déjà. Blandine s'était dit fatiguée mais que celles qui restaient le

pouvaient sans remords, qu'elles ne s'occupent pas d'elle, qu'elle serait à côté, couchée juste à côté. Il n'y avait pas de porte. C'était déjà comme ça quand ils avaient emménagé, conçu ainsi. Une pièce, une seule et grande pièce séparée par un mur aux deux tiers, en placo. Les portes, Côme aime bien pourtant. Autant les chaises, les tables... mais les portes oui. Pouvoir s'isoler lui a toujours semblé préférable à la promiscuité.

Blandine était allé au lit, là, juste à côté, quasi dans la même pièce, à peine séparée. Ça, Côme l'avait remarqué, et il s'était senti plus léger, plus libre, lui-même, enfin, dans l'instant qu'il aimait car tu n'aimes que l'instant. Il y en avait deux autres encore, là-bas, à l'autre coin du drap, qui discutaient, mais elles n'allaient pas tarder. Jusqu'à ce qu'il n'y ait plus que vous, vous et la musique que l'ordinateur pourrait enchaîner sur des jours entiers, des nuits, et Blandine, à côté, presque à côté, qui dormait déjà, sûrement, qu'importe.

Là vous n'aviez plus fait semblant de parler. Il n'y avait plus rien à vendre, à rendre, de change à donner. Et vos lèvres s'étaient jointes comme une évidence, après des heures d'attente et de doigts emmêlés. Ta main s'était posée sur sa nuque, sous les cheveux, attirant son visage pour apaiser ta soif, ta soif d'instant. Tu ne risquais rien : la présence de Blandine, même dormante, n'autorisait qu'au flirt. Le rêve. Rien à prouver. Juste cet instant à savourer. Tes mains qui glissent sur ce corps nouveau, sur les vêtements qui le recouvrent, la chemise que tu extirpes doucement de son jean, juste assez pour sentir la peau tiède de ses hanches, vos bouches qui s'enlacent, ton ouïe à

l'affût, ce risque excitant... Juste un instant, juste un moment, infini, suspendu... La musique qui coule doucement, vous enveloppe, amniotise... Rien. Juste ça. Avant que Blandine ne s'éveille, se lève, vous voit...

- Il n'y a plus personne ?
- Elle viennent juste de partir... On s'apprêtait à débarrasser...
- Non. Laisse. On verra ça demain.

Quelques secondes encore avant que Blandine ne ressorte des toilettes. Un dernier baiser, profond comme une noyade... Côme n'avait même pas eu le temps de lui demander son numéro... Il n'avait pas fait attention à son prénom non plus...

4. L'escalier

Affronter la grappe. Il les voit déjà. Elle semblent encore plus nombreuses que tout à l'heure. Tout ça pour une histoire de cigarettes... Il n'oublie pas ce genre de chose d'habitude. Il oublie beaucoup de choses... Allez : disons presque tout, mais pas ce genre de choses qui l'obligent à ressortir aux heures nocives, en dehors des horaires sans danger. Surtout un samedi. Ce qu'il y a de pire, le samedi. Le samedi après-midi. Toute la grappe est là le samedi après-midi.

Il n'a plus de tabac, et demain c'est dimanche. Va trouver un tabac ouvert, dans le quartier, un dimanche. De toute façon le dimanche c'est pas mieux. Peut-être, un peu, à cause des devoirs à faire pour le lundi. Mais il en reste toujours un bon peu, celles qui s'y sont prisent d'avance, ou qui ne s'y prendront pas du tout... Ce matin, Côme aurait pu. Mais il n'allait tout de même pas faire sonner son réveil juste pour aller s'acheter du tabac... Au reste il n'a pas de réveil, pas de réveil qui

sonne en tout cas. Juste un vieux machin en plastique blanc jauni, brûlé, à moitié fondu, trouvé dans une poubelle. Ça lui dit l'heure, c'est tout.

Il ne donne de cours que quelques après-midi par semaine. Parfois, il se lève tôt, en fin de matinée. Il en profite pour aller petit-déjeuner à Paris, dans un café, près des jardins du Luxembourg, avant de s'y promener, ou d'y lire, un moment...

Dès leurs repas finis, elles commencent à s'agglutiner au bas de son immeuble, sur les marches du perron. Côme ne sais pas trop ce qu'on entend par "perron"... Plus en rapport avec une maison, un pavillon, une esplanade... Non, pas une esplanade. Mais pas une H.L.M. non plus... A moins qu'on puisse appeler un hall "perron"... Non, sinon on dirait "perron", pas "hall". Là c'est un hall. Tout le monde appelle ça comme ça ; c'est donc comme ça que ça s'appelle. Un perron, il ne sait pas. Le petit passage plat, après quelques marches, avant la porte d'entrée ?... Oui, ce doit être ça ; le perron de l'Elysée, par exemple... Donc, ici, pas de perron. D'abord les marches, dehors, et puis direct le hall d'entrée. Ceci-dit, perron ou pas, cela n'empêcherait en rien la nuée de se poser. Juste devant chez lui, sous son balcon. Il y a pourtant cinq entrées à l'immeuble, toutes avec les mêmes escaliers menant à des halls similaires. Pourquoi justement celle-ci, pourquoi justement la sienne ?... Ou alors une question de géométrie, d'équilibre, pour faire joli : les escaliers qui mènent au troisième hall, pile au milieu de l'immeuble... Le fait est que c'est pas mal, avec l'arbre, le grand chêne, un peu plus loin, légèrement décalé pour briser

la symétrie... Mais Côme doute qu'un souci esthétique ait un rôle dans tout ça. Du moins pour ce qui est de l'emplacement. Car pour le reste, c'est justement l'esthétique qui lui pose problème. L'esthétique de la grappe.

Alors qu'il revient, alors qu'il s'en rapproche, du peu qu'il ose y poser le regard, les détails s'éveillent au fur et à mesure, l'ensemble se dissemble, s'incarne, les grains se détachent, se personnalisent, plus ou moins séduisants, souvent moins que plus... Mais la grappe toute entière, comme un nid de danseuses, ou même de majorettes, de pom-pom girls, d'autant plus excitant qu'il en est loin encore, que l'imagination a encore voix sur la réalité. Mais l'imagination de Côme s'affole vite quand il sait qu'il va devoir traverser le barrage et affronter le groupe, quand il commence à distinguer les rires, les exclamations, les cris...

Elles sont là. Elles l'ont vu elles aussi. Il baisse le regard. Il y en a plus que tout à l'heure, c'est sûr. Elles n'étaient que cinq ou six. Elles avaient cessé de parler à son arrivée dans le hall, avant qu'il ne les franchisse. Elles l'avaient dévisagé - il n'en est pas sûr, ce qu'il ressent, ce qu'il espère et craint. Certaines lui avaient dit bonjour, avec une note d'ironie (Côme est musicien ; on ne la lui fait pas). Il avait dû répondre, remuer les lèvres, sans qu'aucun son ne sorte de sa bouche, à peine un souffle. Il avait pris son élan au tout dernier palier, entre le premier étage et le rez-de-chaussée. Tête baissée, prêt à enjamber les jambes allongées au travers des marches. Le faisaient-elles exprès ?... Il revient. Il revient de loin. Il ne peut que constater comme la flottille

s'est développée, comme les marches sont envahies, tout ce qu'il va devoir braver. Il ne les connaît pas, ne les reconnaît pas. Rien qui vaille vraiment d'être reconnu une fois l'ensemble délité. A moins qu'il ne contienne la petite voisine du dessus... Souvent, lorsqu'elle est là et qu'il doit les affronter, elle détourne le regard, comme pour ne pas le gêner ; ce qu'il se dit.

Côme approche. Il se considère encore suffisamment loin pour apprécier l'unicité. Mais certaines ont déjà tourné la tête vers lui, et d'autres s'y ajoutent alors qu'il est en train d'avancer, qu'il ne peut plus reculer... Et il la voit. Elle est là. Elle n'y était pas tout à l'heure ; il l'aurait senti. Non seulement elle est là mais elle se lève. Elle ne semble pas l'avoir remarqué. Toujours ça, se dit-il. Elle pénètre dans le hall alors qu'il s'apprête à franchir la ruche. Les bonjours fusent, refusent ; l'ironie est palpable. Il a les yeux baissés. Il enjambe les jambes nues et bronzées, les tennis, les socquettes, quelques mains, doigts, poignets, bas de shorts ou de jupes. Pas de visages. Juste ses pieds, et ce qui rentre dans le cadre étroit de son optique troublée.

Enfin, dans le hall, alors que les murmures, dehors, recommencent à s'enfler, il se la prend en plein regard. Elle n'est même pas arrivée au tout premier palier (le dernier de tout à l'heure, quand il descendait - forcément, c'est inversé). Il pourrait profiter d'être là pour vérifier le contenu de sa boîte aux lettres - une contenance... Il oublie. Il s'en fout. Il la voit devant lui, ayant à peine entamé l'ascension. Ses petites sandales couleur cuir, ses talons d'Achille, les chevilles si fines, les creux poplités, le bas de ses cuisses sur lesquelles flotte sa jupe

légère... Légère ; elle est toute légère. Elle ne va pas très vite, ne semble pas pressée, juste assez pour que sa jupe flotte un peu. Il s'engage lui aussi. Quelques marches les séparent mais elle ne se retourne pas. Elle sait. Elle l'entend. Elle sait que c'est lui. C'est pour ça qu'elle ne se retourne pas. Elle sait qu'il la suit, la regarde, que ses yeux la parcourent de bas en haut, jusqu'à ses cheveux paille, en passant par la taille, le t-shirt serré qui recouvre ses hanches, la naissance de ses ailes omoplates, les épaules si rondes, l'échancrure des manches où il soupire s'engouffrer, les bras qui se balancent au rythme de la jupe, comme en apesanteur, les petits coudes pointus et les fines attaches qui retiennent ses mains d'enfant. Elle monte lentement. Il la suit lentement. La morsure de l'essaim s'est métamorphosée en délicieuse caresse. A chaque pas, chaque marche, il s'éblouit, s'aveugle... Ce cadeau... cette offrande... pour lui seul!... Elle lui offre sa beauté, sa silhouette, ses jambes nues. Elle le sait. Elle sait qu'il est là. Elle sait que c'est lui. C'est pour lui qu'elle est là, qu'elle s'est levée avant son arrivée, qu'elle a ralenti le pas avant d'être certaine de sa présence, qu'il la suive et puisse jouir de cette ascension céleste. Ses embryons d'ailes d'ange, sa nuque dégagée que recouvrent à peine quelques mèches éparses, ses nattes comme une couronne folle. Que donnerait-il pour pouvoir poser ses lèvres sur cette nuque dénudée!... Rien. Il ne donne pas. Il attend que cela s'offre, et puis il prend. Beaucoup lui est offert ; il a beaucoup à prendre. Il s'en abreuve, se gave, emmagasine tout ce qu'il peut. Le genre de spectacle

que sa mémoire n'oubliera pas... Cela siffle un peu dans ses oreilles, bourdonne un peu dans son crâne ; l'altitude... Il est si haut!

Arrivé au troisième Côme s'arrête tandis qu'elle continue de grimper. Il ne va pas à sa porte tout de suite. Il veut profiter encore, jusqu'à la dernière goutte. Elle a déjà monté la moitié de l'étage, l'avant-dernier palier, s'apprête à disparaître. Il reste planté, ses clés à la main, les lèvres entre-ouvertes sur son souffle coupé. Et là elle se retourne. Elle se retourne et plonge ses yeux dans les siens. Elle se retourne et le regarde enfin. Et son sourire s'affiche, sans un mot. Le sourire clair et franc d'un plaisir innocent, avant de disparaître derrière le squelette des marches en béton.

C'est embêtant - ce qu'il pressent... C'est envoutant - ce qu'il ressent...

5. Le balcon

Déjà la fin s'inscrit en elles, en leur corps. La fin est là avant même qu'elles n'aient vécu, avant même d'avoir connu l'amour. Elles vont grandir, vieillir. Tout le monde vieillit, mais elles changeront beaucoup. Leur corps changera, leur caractère... Elles deviendront concrètes, solides, définitives. Cela se voit déjà, la fin. A peine entameront-elles le flou qu'elles atteindront déjà la fin. Et d'autres, pire encore, ne connaîtront jamais ce flou, iront de certitudes en certitudes, de préjugés en habitudes... Ou alors l'exception, les rares freinant des deux pieds, refusant d'en sortir, refusant de partir, de lâcher ce flou doux pour de fausses vérités...

Elle n'est pas là. Elle seule frôle ce flou, laissant les autres loin derrière, dans leur rôle de grain parmi tant d'autres... La grappe, elle,

est bien présente, comme à son habitude, riant, criant, insultant un garçon qui s'approche un peu trop d'un « Va brouter ta mère ! ». Il ne connaissait pas cette expression. Il doute que le garçon ait l'intention de la mettre en pratique, ou que sa mère accepte... Les parents sont souvent mis en cause dans les insultes. Normal puisqu'il sont responsables de l'existence de l'insulté. Mais pas toujours. L'autre jour, un « Va te peaufiner la saucisse ailleurs ! » semblait directement s'adresser à l'ennemi. Des ennemis qui deviennent le principal sujet de conversation de ces demoiselles dès qu'ils sont hors de vue.

Il sait qu'elle n'est pas là. Il sait qu'elle n'aime pas trop ces jeux-là, ces conversations-là. Il le sait parce qu'il l'a déjà entendue intervenir, envoyer paître le groupe, quitter la bande pour s'isoler ailleurs, plus loin, en elle, dans son flou. De plus il aurait reconnu sa voix si elle était parmi les grains. Sa petite voix rauque, un peu sourde, timide...

Peut-être son type à la moto qui est venu la chercher. Il n'a pas entendu de moto mais il jouait tout à l'heure. Non, il jouait mais la porte-fenêtre était grande ouverte et il l'aurait entendu, malgré le piano. Ça fonctionne bien le coup de la moto. C'est sûrement un con, mais s'il a une moto... Tu parles ! Une petite mobyette carénée, 50cm/cube maxi !... Mais ça marche. Elle le déçoit un peu sur ce coup. Il l'a aperçue, une fois, rejoindre son abruti casqué, monter derrière lui. Elle avait son propre casque à la main en sortant de l'immeuble.

Côme est agacé. Il a du mal à lire, à apprécier son Murakami, à se concentrer. Il aurait bien aimé entendre le son de sa petite voix rauque.

C'était un peu pour elle qu'il jouait tout à l'heure. Son piano, sa moto à lui, moins rapide, moins pratique pour se déplacer. Mais pourquoi se déplacer ? Elle n'est pas bien, là, à portée d'un ou deux de ses sens à lui, de sa vue, de son ouïe ? Il lui en veut un peu de ne pas apprécier ses cadeaux musicaux.

Cinq fois il a tenté de passer son permis moto, après avoir raté cinq fois le permis auto. Il sait conduire, parfaitement, les motos, les autos, tout. Ce sont les examens qu'il ne sait pas passer. Un peu comme avec les filles. Tant qu'il s'agit de dragouiller un peu, de séduire de loin... Mais dès qu'il faut passer à l'acte, au pied du mur, de l'examen verbal, ou pire : coïtal... Au moins, avec les jeunes filles, peut-il tricher un peu. C'est uniquement par crainte qu'il se sait romantique...

"La ballade de l'impossible" ; il n'arrive pas à se concentrer. Dix fois qu'il relit la même ligne...

Il fait beau, pas encore trop chaud mais suffisamment pour rester torse nu dans son fauteuil, sur son balcon. D'en bas, elles ne peuvent le voir. Elles doivent savoir qu'il est là. Il n'y a que lui à jouer du piano dans l'immeuble. Elles doivent surtout s'en foutre... Elle non, pas Elle. Enfin si, du piano, sûrement, aussi, mais pas de lui. Son sourire l'autre fois, et son visage qui se détourne, gêné, chaque fois qu'il doit enjamber les autres... Ou alors elle le trouve risible, ridicule. Lui-même se trouve risible et ridicule ; ça leur ferait déjà un point commun...

Côme rêve. Le livre repose, ouvert à l'envers sur un de ses genoux. Il écoute. On ne parle pas de lui. Il aimerait, même si elle n'est pas là,

mais non. Il laisse le soleil envelopper son visage, ses épaules, ses bras, son torse, son ventre. Il l'imagine sur son balcon, le regardant, l'observant, rêvant de lui comme il rêve d'elle... Déjà, du temps de Blandine, quand ils avaient emménagé et qu'il l'avait aperçue... Même Blandine l'avait remarquée, lui avait fait remarquer. Il n'était pas tombé dans le piège, pas cette fois, n'avait pas relevé, et Blandine n'avait pas insisté. Elle devait trouver leur relation suffisamment fragile déjà pour ne pas venir le provoquer. Elle avait raison ; elle le connaissait bien.

Ça tombe sur lui, son ventre. Quelque chose. Un insecte ?... Ça ne bouge pas. Il ouvre les yeux, redresse la tête, regarde. C'est un papier, un tout petit papier plié en... il ne sait pas. Plié, replié, re-replié, la taille d'un ongle. Côme est trop haut pour que ça vienne d'en bas. Le papier est trop lourd pour que ce soit le vent. Il n'ose pas se retourner, regarder derrière lui, au dessus, le balcon, si elle s'y trouve. Il n'a rien entendu. Il n'entend toujours rien, rien de plus qu'avant... Ou bien d'un autre balcon, beaucoup plus haut ?... Lui aussi aime à plier et replier des petits papiers, ou bien en faire des confettis. Ce qu'il en fait après ?...

Peut-être est-ce une blague, une mauvaise blague : une vieille glaire empaquetée... Il se décide, prend le papier plié, le dégoût aux aguets. Une fine feuille légèrement orangée, à grosses lignes, comme celle d'un bloc-note fantaisie. Il la déplie, lentement. Il espère sans y croire. Le pire est toujours certain ; n'oublie pas. Il le sait, s'y prépare, une insulte ? Sa mère ? Sa saucisse ?... Il déplie lentement. C'est plié,

replié, re-replié, alors il déplie, redéplie, re-redéplie. Et il voit l'écriture, les lettres rondes, des lettres de fille, avec de petits cercles sur les i, l'encre mauve... Il lit : *Vous ne voulez pas rejouer encore, s'il vous plaît ?*

Il se retourne, le balcon, juste au dessus, mais elle a disparue...

6. Extérieur nuit

A force de patience et d'attention, maintenant, il connaît son prénom. C'est grâce à la marquise, celle qu'elles appellent ainsi et qui vient, parfois, retrouver son amie. Elle ne vient que pour elle, n'habite pas l'immeuble, ni même la cité. La marquise vient d'ailleurs, de quelque beau quartier, d'un habitat huppé entouré de jardin, au-delà de la gare, du pont, de la piscine...

- Synope n'est pas là ?
- Elle ne devrait pas tarder...

C'est ainsi qu'il a su, qu'il a pu deviner... Quand la marquise arrive et que Synope est là, elles s'éloignent ensemble, abandonnent la grappe et vont s'asseoir plus loin, dans l'herbe, près du grand chêne.

C'est là qu'elles sont maintenant. Il n'y a plus personne. Les promeneurs de chiens sont tous rentrés chez eux. Chaque soir les maîtres se retrouvent, comme à un rendez-vous. Les chiens se reniflent et leurs despotes en font autant, moins ostensiblement, mais le rite est idem. Il y a les gens comme eux, et puis il y a les autres, les pas comme eux, dont on ne parle même pas, les ceux qui n'ont pas de chien mais qui sortent quand-même, on ne sait pas pourquoi, on ne leur parle pas...

Il n'y a plus personne... Un halo diffus comme un nuage flottant sur le gazon : la robe de Synope, vaporeuse et légère. De la marquise il n'entend que la voix, pas ce qu'elle dit. Elles sont trop loin, parlent trop doucement. Et de Synope rien, juste l'écho d'un souffle, un peu rauque, comme une vague douce roulant sur les galets... La marquise est en noir. La marquise est toujours en noir. Aussi mate et brune que Synope est blanche et pâle...

Côme les devine plus qu'il ne les observe. Il est tard. Leurs voix, à peine, et la lune pleine, l'aident à les repérer. Il s'est allongé à plat ventre, entre dehors et dedans, entre la pièce et son balcon. Elles ne peuvent le voir. Il est au ras du sol et son regard seul est au bord du vide. Ses coudes lui font mal ; il aurait dû prévoir, apporter un coussin. Il s'est laissé surprendre. Les deux voix dans la nuit. Il était dans le noir, debout, errant, marchant et s'arrêtant, la tête à ses élèves, certaines de ses élèves, à ses envies confuses, ses désirs incertains, la tête pleine de questions, comme à son habitude... Jusqu'à ce qu'observant la lune, il distingue leurs reflets dans un coin du regard,

comme les fées se révèlent au cœur des forêts, comme certaines étoiles qui ne se dévoilent qu'indirectement et s'effacent dès qu'on les cible... Le monde parallèle de Synope sous la lune... Côme les entend parler mais n'entend pas les mots ; il sait où elles se trouvent mais ne distingue rien. Quelques fragments d'ombres claires, peut-être un avant-bras, le reflet d'une pupille, l'éclat d'un bracelet, d'un sourire, la robe de Synope comme l'enfant d'un cirrus trop curieux de la terre... Côme se laisse bercer, porter, n'a besoin de rien d'autre que d'imaginer. C'est un instant sacré, secret, volé, qui ne lui apprend rien sinon que Synope est...

7. Le quai

Tu la vois sur le quai... A peine as-tu entamé la descente des escaliers que tu la vois sur le quai vide. Elle est assise et feuillette distraitement les pages d'un *Voici*, ou d'un *Grazia*, un truc comme ça... vu la taille, le format, les images glacées, ce que tu te dis. Elle ne te voit pas, ne t'a pas vu, pas encore. Vous ne vous êtes jamais parlé vraiment. Des regards, un « bonjour », son sourire au tout dernier palier, le petit mot sur ton ventre, lancé de son balcon, te demandant de jouer encore...

Elle va te voir. Il n'y a que toi, que vous. Même sur le quai d'en face il n'y a personne. Pas le choix. Le destin, l'occasion, le hasard ; c'est à toi de jouer. Tu ralentis le pas, la descente, le moment où tu te retrouveras à la même altitude, à l'inévitable. Il ne faut pas réfléchir.

Réfléchir te ferait remonter, repartir, attendre à l'extérieur, penché au bord du pont, au dessus des rails, attendre que le train passe et l'embarque. Que va-t-elle faire en ville ? Un rendez-vous secret ? Il est rare qu'elle soit seule. Tu l'as déjà croisée plusieurs fois dans la rue, mais trop de monde autour, trop de risques, et aucun cran ni prétexte à l'aborder...

L'inévitable est là, maintenant, aujourd'hui, à cet instant. Il faut le saisir, l'embrasser, y foncer sans réfléchir. Tu verras bien le moment venu, improviseras selon les circonstances. Ou bien rien : tu ne pourras dire un mot et resteras planté là, figé, paralysé, comme un con. Tu verras bien. Garde tes questions pour elle ; ne t'en pose pas à toi. Tu as ralenti, t'efforces de ne faire aucun bruit, mais ton souffle même te semble assourdissant. Cependant tu avances, tu avances vers elle qui ne t'a pas encore vu, ou bien qui fait semblant ; va savoir ?...

Ça y est : elle t'a vu, te regarde approcher. Un coin de ses lèvres s'est un peu relevé, l'amorce d'un sourire. Tu t'efforces de l'imiter, de grimacer quelque chose de ressemblant, de similaire. Tu continues à t'approcher. Elle t'attend. Il n'y a que vous. Vous et l'inévitable. C'est elle qui a les blancs :

- Bonjour !
- Bonjour...
- ...

Là, il faut enchaîner, poser une question, relancer, transformer ce mimétisme crétin en véritable échange, créer de la conversation... L'idéal serait de la faire rire mais il est trop tôt encore, ou trop tard...

La peur te tiraille le ventre, le contracte. Moins que de rire cependant, différemment... Beaucoup de facteurs peuvent contracter un ventre. On peut même le contracter volontairement, sans cause particulière, juste pour le muscler, par exemple... Le moment n'est pas à lui proposer une séance d'exercices abdominaux, là, sur ce quai de RER... Lui demander si elle va à Paris ?... Où veux-tu qu'elle aille ? La prochaine station est déjà dans Paris. Ce qu'elle va y faire ? Cela ne te regarde pas. Cela n'est pas censé te regarder... Ne réfléchis pas. Fonce.

– Tu vas bien ?...

Bon... d'accord... mais au moins ce sont des mots. Trois mots d'un coup, à la suite, le triple de la mise de départ ; bien joué... Tu aurais pu la vouvoyer, comme une adulte, comme une femme. Mais la distance est longue déjà, les obstacles nombreux ; inutile d'en rajouter.

– Ça peut aller... Et vous ?

– Tu peux me tutoyer, tu sais.

– J'ai du mal avec les adultes.

La distance est là, posée. Elle la ressent bien plus que tu ne la ressentiras jamais. Pauvre attardé qui refuse de grandir. Vieillir, oui, tu le vois bien, le sens bien, mais grandir... Peut-être t'a-t-elle perçu un peu vexé, rejeté, même si tu t'efforces de n'en rien laisser paraître. Que répondre à ça ? Un « Moi aussi » te vient à l'esprit mais elle décide de garder la main avant que ce trop ne t'échappe :

– Vous allez à Paris ?

- Oui, j’ai des cours à donner... Enfin, pas tout de suite... Je comptais me promener un peu, avant...
- Des cours de piano ?
- Oui, dans une école de musique, près du Luxembourg... Et toi ? Vous ?
- Je dois retrouver un ami.
- Ah...

Le destin, l’inévitable ; mon cul!... N’approfondis pas, dévie, passe à autre chose. Autre chose, vite! Mais rien ne vient... Tu restes bloqué sur ton *Ah*, et ton esprit débile commence à se ressasser le reste de l’alphabet...

Le train arrive. Elle se lève. Tu la suis. C’est un milieu d’après midi ; il n’y a pas grand monde dans le wagon. Elle s’assoit et toi aussi, en face d’elle. Elle te sourit, là, elle te sourit franchement. Tu sais que cela ne signifie rien mais quand même. Au moins cela t’incite à lui sourire aussi. D’autant qu’il y a des choses dans son sourire, dans vos sourires. Ils ne signifient rien mais sont la résultante d’un passé déjà, d’un passé commun, de gestes accomplis, de regards échangés... Tu as déjà joué pour elle, et tu sais qu’il lui arrive de parler de toi au sein de sa bande d’amies... Pas qu’elle, pas que de toi... Mais cela est arrivé ; tu les as entendues...

8. Blandine II

- Oui ?...
- C'est moi...
- Qui ça "Moi" ?
- Blandine...
- Alors dis "C'est Blandine". Ne dis pas "C'est moi". "Moi", c'est pas toi.
- C'est qui ?
- C'est qui qui ?
- Ta nouvelle "Moi" ?
- Personne. Là n'est pas la question. Ce n'est plus toi. C'est tout.
- Il y en a plusieurs, c'est ça ?
- Non. Il n'y a personne, que moi... Et un sur-moi, sûrement, mais

il ne m'appelle pratiquement jamais... Encore moins à cette heure de la nuit.

– Je t'ai réveillé ?

– Oui.

– menteur!...

– Dis-moi ce que tu es prête à croire, et ce que tu veux. Ça ira plus vite.

– Je crois que tu m'aimes encore...

– Ah. Bon. Bien. C'est bien... Et le Père-Noël, le Petit-Jésus, tout ça, aussi ?... De toute façon, le problème n'est plus là. On en a déjà parlé mille fois...

– Moi, je t'aime encore.

– Je sais... Tu perds ton temps et gâches tes sentiments. On n'a plus rien à faire ensemble. Je ne peux te faire que du mal.

– C'est en ce moment que tu me fais du mal...

– Une soudaine envie de souffrir, alors tu m'appelles ?

– J'ai envie de te voir.

– Moi non, et je ne pense pas que ce soit une bonne idée.

– Juste te parler...

– Et bien parle...

– ...

– Oui ?...

– Pourquoi tu es si dur avec moi ?

– Pour que tu cesses de m'aimer, que tu passes à autre chose.

– Mais si toi tu m'aimes encore ?!...

- Je ne t’aime pas. Voilà. Plus. Pas comme tu voudrais. Je ne peux pas devenir ce que tu attends. Ton image est faussée. Ton amour te rend aveugle. Tu plaques sur moi un pseudo idéal parce que tu n’as rien d’autre à te mettre sous la dent...
- ...
- ...
- Tu ne veux pas venir ?...
- Où ça ?... Chez toi, là, maintenant ?!
- Oui...
- Non. Tu sais très bien comment ça va se passer, comment ça va finir... Et après tu iras plus mal encore... Je culpabilise suffisamment comme ça.
- Si tu culpabilises, c’est que tu m’aimes encore.
- Si je culpabilise c’est parce que c’est dans ma nature. Ne serait-ce que d’être encore en vie me fait culpabiliser...
- Je n’attends rien. Je te le jure! Juste une dernière fois... Après je ne t’embêterai plus.
- Mais bien sûr... Tu m’as dit exactement la même chose la dernière fois...
- ...
- Tu es encore là ?
- S’il te plaît!...
- Ça ne me plaît pas... Arrête de pleurer! On dirait que tu ne m’appelles que pour souffrir, que je te fasse du mal!...
- C’est de ne pas te voir qui me fait du mal...

- Pffff... On tourne en rond. De toute façon je suis fatigué. Et puis j'ai cours demain.
- Tu n'as jamais de cours le matin...
- ...
- S'il te plaît!...

L'idée de retrouver ce visage si doux, ce corps, cette perfection... L'idée de la laisser souffrir maintenant dans l'unique but qu'elle souffre moins plus tard. Refuser l'amour qui s'offre sous prétexte qu'il ne peut durer ; refuser son plat préféré sous prétexte qu'une fois mangé il n'y en aura plus... Côme a beau essayer, il ne peut raisonner ainsi. Tout comme de garder le meilleur pour la fin sans savoir quand cette fin peut advenir, si le destin lui laissera le temps d'atteindre ce meilleur... Non : prendre ce qui s'offre. L'avenir n'existe pas. Peut-être même mourras-tu sur le trajet ; qui sait ? Avec un peu de chance... Sinon il te restera le plaisir de lui faire plaisir, le plaisir d'être aimé, le plaisir de caresser son corps mordoré, de goûter la douceur de sa peau, l'odeur de ses cheveux, de ses lèvres au plus secret d'elle-même, ses larmes d'extase et de regret déjà... Elle te demandera de rester pour la nuit et tu resteras par fainéantise... Honteux et méprisable, mais tu as l'habitude... Et au matin tu l'écouteras se préparer pour aller travailler, et elle déposera un baiser sur ton front alors que tu feras semblant de dormir... Et puis tu partiras à ton tour, décidant de ne plus jamais revenir, de l'abandonner définitivement, cette fois encore, une fois de plus... Si belle, si désirable... et si facile...!

9. L'école

Il n'y a plus qu'à traverser la rue de Médicis, à ralentir un peu devant la terrasse du Rostand ; sait-on jamais. Il n'est pas rare que certaines élèves le guettent de là, l'attendent, même si elles n'ont cours qu'une ou deux heures plus tard, même si elles n'ont pas cours du tout, pour peu qu'elles n'aient rien de mieux à faire, qu'elles ne logent pas trop loin... Ou alors au Lina's, plus bas, juste avant d'arriver. Mais là, il ne voit personne. Il y a bien quelques têtes qu'il reconnaît de vue... D'autres têtes, là pour d'autres que lui, ou pour tout autre chose...

L'école se trouve au numéro treize. Le sous-sol, le rez-de-chaussée, le premier étage... Dès qu'il entrouvre la lourde porte cochère ce sont d'abord les batteries qu'il entend, elles qui envahissent le vestibule, lui parviennent, les frappes étouffées par l'insonorisation des caves.

Plusieurs batteries à l'unisson, une leçon légèrement brouillée de solitaires s'exerçant dans les petits boxes adjacents.

Le hall d'entrée, d'accueil, n'a pas grand intérêt, passage obligé, secrétariat, bonjours, d'autres profs, annonces d'absences ou de nouvelles élèves. Il laisse les apprentis sérieux aux vrais professionnels, aux professeurs compétents, à ceux capables de suivre leur poulain longtemps, de les emmener loin, à ceux qui viennent pour travailler... Côme n'aime pas travailler - se maintenir à niveau, c'est déjà pas si mal ; et suffisamment fatigant. Il ne s'occupe que des débutantes. Il les garde une année, parfois deux, avant de les faire passer au niveau supérieur, parmi les travailleurs. Peu y parviennent ; là est rarement leur but. La musique n'est qu'une activité à laquelle, souvent, les parents les incitent. En parallèle elles feront de la danse ou de l'équitation. Moments de liberté, cours qu'elles peuvent sécher, auxquels elles peuvent se rendre pour toutes autres raisons. Côme aime à penser d'être, pour certaines, une de ces raisons...

Une fois passé le porche et le son des grosses caisses assourdi : le brouhaha des marches du large escalier de pierre où s'entassent, assis, debout, par groupe ou s'isolant, des élèves en attente. En attente de cours, en attente d'autre élève, en attente de rien, que le temps passe, s'achève... Parfois Côme à la chance qu'une soit en attente de lui, en dehors des leçons qu'il s'apprête à donner.

Il monte, enjambe quelques glandus avachis, répond à quelques bonjours, sourit à quelques unes. Il va bien dans ces moments ; il est dans son élément. Il n'est plus effrayé des regards qu'il croise. Il ose

parler à tous et jouer au dandy si à l'aise en ce monde. C'est son monde. Le seul qu'il accepte, le seul qui l'accepte, dont il n'a rien à craindre. Il y est reconnu, apprécié, recherché même, parfois. D'autres sons lui parviennent à mesure qu'il gravit les marches séculaires. Des pianos, de la basse, des cuivres...

C'est une école de jazz. Lui-même, de loin en loin, y suit une formation. Il s'y est engagé auprès de la direction - question de standing, d'image, qu'il soit toujours capable d'un peu de poudre aux yeux durant les premiers cours, ceux auxquels souvent assistent les parents. Le feignant est mal vu, même au sein des artistes. Que le travail pour valoriser son homme, lui qui apporte la liberté - via la dignité humaine (Côme songe aux slogans inscrits aux frontons des camps de concentration...)... Il ne pousse pas trop... Ses élèves, son oxygène... Il les économise, relativise tout ça, vante l'instant présent, le plaisir et la futilité... Il n'est pas rare qu'un cours se déroule sans qu'une seule note ne soit jouée...

- Je n'ai rien foutu cette semaine ; trop de boulot au lycée...
- C'est pas grave. Comment ça va, sinon ?... Tu veux qu'on aille prendre un café ?

C'est son job, à ça qu'il est payé, des suites d'instant doux qu'il rêverait prolonger... A toutes il trouve un charme, même aux plus quelconques. Simple question de temps, d'observation, de sensibilité, d'écoute... Toutes ont leur vie, leurs doutes, et cette séduction fragile qu'elles ne cessent de tester... Côme est un client facile ; les chiffres quinze à vingt suffisent à l'émouvoir. Ce qui n'empêche en rien

certaines d'en rajouter, de venir vêtues afin qu'il puisse voir, qui lui donnent bien plus que leurs charmants visages... Elles s'apprêtent pour lui ; c'est une certitude. Des boutons dégrafés juste au moment d'entrer, des jupes retroussées sur le velours du tabouret, des regards en biais, des sourires en coin, des questions personnelles, intimes... Des cheveux sur la soupe...

Il est au Paradis, son petit paradis, cette petite pièce intime où défilent ses nymphes... Au pire, par la fenêtre, d'autres nymphes encore, qui descendent la rue, le long du Luxembourg...

10. Myrha

Côme arrive chez lui, à son étage, les dernières marches... Le franchissement de l'armada d'en bas s'est plutôt bien passé. Peu d'obstacles aujourd'hui, un jour de semaine... Il cherche ses clés dans sa poche. C'est la poche à bordel, alors ce n'est pas évident. La poche avant gauche. L'avant droite est destinée à la monnaie, l'arrière droite aux billets, l'arrière gauche aux petits papiers mnémoniques, et l'avant gauche au bordel - dont ses clés. L'avant, en général, est affecté aux trucs durs, et l'arrière aux choses molles. Dans les trucs durs de l'avant gauche, hormis ses clés, il doit y avoir trois cailloux-souvenirs dont il a oublié la provenance mais qu'il garde depuis plusieurs décennies puisque, n'est-ce pas, ce sont des souvenirs... une bille d'acier ramassée il ne sait où, d'autres petits morceaux de métaux travaillés qu'il a dû trouver intéressants ou amusants à un moment donné, un

jeton de caddie de supermarché - toujours en fer -, et un ou deux mouchoirs en papiers usagés, déchiquetés - le minimum d'agglomérant pour lier l'ensemble. Retrouver ses clés là-dedans demande toujours un certain temps. C'est pourquoi il entame la recherche dès le dernier palier, l'entre-deux, avant son propre étage. Il est presque arrivé. Il est presque à pied-d'oeuvre. Il n'a toujours pas retrouvé ses clés. Il s'apprête à sortir l'ensemble, comme souvent, afin d'y faire le tri, de démêler l'amas, quand il entend une porte s'ouvrir à l'étage au dessus, et quelqu'un, des talons, une femme, descendre les marches précipitamment... Panique. Il attrape tout le contenu de sa poche gauche mais ça coince, résiste, le tissu s'accroche, vient avec... Trop tard. La femme est là. Elle s'est arrêté sur son palier, face à lui, pour lui. Elle a dû le guetter, espionner son arrivée, l'attendre. Elle va lui parler. Elle lui parle :

- Bonjour!... C'est vous qui jouez du piano ?
- Heu... Bonjour... Oui... Je pense... Si ça vous dérange, je peux mettre la sourdine... ou travailler à d'autres moments... Malheureusement, c'est un vrai piano et je ne peux pas couper le volume, mettre un casque...
- Non, non, pas du tout, au contraire! Ça ne me dérange absolument pas. Mais c'est votre métier ? Vous donnez des leçons ?
- Oui, dans une école de musique, à Paris.
- Ah... Vous ne donnez pas de cours particuliers ?

- Si, ça m'arrive aussi, un peu... Vous voudriez prendre des cours ?
- Non, pas moi. Ce serait pour ma fille...

Côme la regarde un peu mieux. Ce pourrait-il que... ? Une mère - Côme, d'habitude, les repère... Petite, les cheveux rouge-henné, un peu filandreux, ni vraiment longs, ni vraiment courts : tièdes...

Il faut répondre, là, ne pas rester à la détailler comme ça. Elle va se faire des idées ; tu vas lui faire peur. L'inviter à entrer ? Non ; il n'a pas fait le ménage depuis il ne sait quand...

- Elle joue déjà un peu ?
- Non, mais je sais qu'elle en a très envie. Ecoutez, elle rentre en fin d'après midi. Vous ne voudriez pas passer prendre un café, qu'on en parle avec elle ?... Ses horaires, vos honoraires, qu'on voie tout ça ?... Vers dix-huit heures, ça vous va ?
- Heu... Oui... Dix-huit heures...
- Nous sommes juste au dessus, palier gauche... Au fait, je m'appelle Myrha.
- Côme...
- Et bien, Côme, alors, à tout à l'heure ?...
- Oui... On va dire ça...

C'est elle, sa mère...! Il va aller chez elle, chez Synope, la voir officiellement, lui donner rendez-vous!... C'est fou, quand même, la vie, quand on y pense!... Même quand on n'y pense pas, c'est quand-même un peu n'importe quoi, non ?!... Ça se bouscule dans son esprit. Ça s'accélère d'un coup. Il n'aime pas trop. Il aime bien avoir le temps

de se préparer. Mais plus il a de temps et plus il angoisse... Elle lui aurait donné rendez-vous pour le lendemain qu'il n'en aurait pas dormi de la nuit. Tout à l'heure... Juste le temps de faire monter la pression... Il a enfin trouvé ses clés. Côme entre, et se précipite prendre un Xanax...

11. Cours I

Elle lui tient la main. Elle la lui retient. La main gauche. C'est toujours plus difficile pour la main gauche. Il lui a montré encore une fois, encore une bonne dizaine de fois avant qu'elle lui attrape la main comme pour lui dire « C'est bon. Ça va. J'ai compris », avant de reprendre l'exercice, de refaire comme lui, de reproduire ses gestes tout en le maintenant, tout en maintenant la main gauche de Côme dans la sienne, dans sa main droite à elle, tandis que l'autre enchaîne les passages de doigtés, monte de ton en ton, appliquée, concentrée. Elle se concentre et le retient, maintenant leurs deux mains serrées sur son genou, son genou à elle... Lui est à genoux par terre, tout aussi concentré sur cette main qui le tient que Synope l'est sur celle qui travaille. Il savoure. Il n'entend rien, n'écoute rien. Il ressent chaque millimètre de peau de sa main emprisonnée. Cela dure longtemps. Elle

recommence d'elle-même, monte et redescend sur le clavier, tirant bien sur chaque doigt comme il lui a indiqué. L'exercice phagocyte toute son attention. Elle ne pense à rien d'autre. Le reste n'existe pas ; cette main qu'elle enserme posée sur son genou, cette main n'existe pas. Et Côme n'est plus rien d'autre, et Côme n'existe pas : que cette main qu'elle enserme posée sur son genou. Et puis des yeux aussi ; sa main enserrée et ses yeux qui dévorent, qui dévorent les lèvres qui dévoilent les dents qui dévoilent la langue, qui mordent un bout de langue, un tout petit bout de langue... qui dévorent les longs cils qui clignent à chaque accroc...

Leurs corps sont tendus de toute leur attention. Leurs corps sont tendus sur ce malentendu. Il voudrait que tout cesse, suspendre éternellement, que la répétition de ces notes qui montent et redescendent entravent le temps. Tout son corps est tendu sauf ses doigts enserrés qu'il s'efforce d'assourdir, de se faire discrets, légers, oubliés...

Côme ne dit rien, ne donne plus de conseils, ne dit même pas « C'est bien ». Synope ne demande rien. Elle s'applique et insiste, cherche la perfection. Lui n'a pas à chercher : tout est sous son regard... le profil parfait, les lèvres entre-ouvertes, les taches de rousseur qui parsèment les pommettes, le petit nez en l'air, qui semble quémander, la nuque à peine voilée de mèches égarées, les nattes en diadème, la ligne de son cou, celles de ses bras fins, de ses attaches fragiles...

Il est à genoux, à côté d'elle, le côté droit (la place du mort), tout près.

Il a pensé chercher un tabouret, un autre tabouret, en acheter un, ou regarder du côté des poubelles, parmi les encombrants, comme il avait déniché son horloge fondue. Il n'aime pas trop les meubles - ni vraiment les poubelles. Et puis les cours ont commencé et Côme s'en trouve avantage. Tout prétexte est bon pour pouvoir changer d'angle. Il peut voir ses genoux en s'asseyant par terre, ses jolis genoux ronds, ses chevilles graciles, la peau de ses pieds nus à travers les sandales. Il peut goûter la cambrure de son dos s'il se place derrière, la saillance des os de son bassin - à peine un pédiluve -, de ses ailes omoplates. Il peut détailler chacun de ses profils. Il pourrait même observer son visage d'en face, en s'accoudant tout au bord du piano, mais il évite encore ; Synope rougit si facilement...

12. Echo

C'est une certaine façon d'être avec elle. De l'entendre au dessus faire ses gammes, son Hanon, ou quelques morceaux en vogue qu'il a tenté de lui transcrire, histoire qu'elle s'ennuie moins. Elle n'est pas vraiment motivée. Il le sent à chaque début de cours, à sa façon de retarder, de regarder autour d'elle, de chercher sur le grillage un prétexte à converser, à poser des questions. Elle est assez douée, pourtant. Elle est douée pour travailler, qu'importe quoi. Le genre première de la classe qui sait retenir et apprendre, qu'importe le sujet, la pratique, que cela l'intéresse ou non. Elle est douée pour la musique aussi, une bonne oreille. Elle fait ses gammes. Sa mère lui a acheté un piano électrique. Elle pourrait jouer au casque. Peut-être le fait elle quand elle le sait absent...

Elle sait qu'il l'entend, qu'il l'écoute attentivement. Cela fait un moment qu'ils dialoguent parfois, par notes échangées, qu'il arrive à Côme de l'accompagner, tachant de précipiter un peu son jeu par rapport à la distance du son, des murs et du plancher qui les séparent, pour qu'elle se sente en phase. Ce qu'il espère. D'autres fois, s'il la sait présente et seule, il l'appelle de deux, trois notes prisent au hasard. Puis il attend qu'elle réponde en les reproduisant. Alors il recommence et en ajoute un peu. Synope les lui répète, comme un écho, se trompant rarement. Alors il recommence et en rajoute encore. Un thème se crée ainsi, un thème sacré, qu'ils fabriquent ensemble, de plus en plus long, qu'ils apprennent ensemble, se renvoient, une musique inventée pour cet instant à eux. Ce qu'il espère et croit. Elle est avec lui, pour lui, lui consacre tout un pan de sa vie alors même qu'ils sont loin l'un de l'autre et ne se voient pas, ne se parlent pas...

La présence de Synope à ses cours est de plus en plus longue, avec cette impression que les cours en eux-même sont de plus en plus courts. Des cours de plus en plus courts... augurant d'un voyage au long cours... Ce qu'il rêve. Elle traîne avant de commencer, de plus en plus longtemps, puis s'implique et s'applique comme d'un devoir scolaire. Elle sait travailler. Côme n'a jamais su travailler. Question de concentration, de méthode, ou de don... Il n'a pas cette intelligence d'apprendre ; que ce qui l'intéresse, si sa mémoire veut bien. Synope sait apprendre, que ça lui plaise ou non. Si elle doit, elle saura. Côme déteste devoir, dans tous les sens du terme ; de ces obligations que sa mémoire refuse.

Synope arrive chaque semaine toujours un peu plus tôt. Elle observe autour d'elle tandis qu'il l'observe elle. Synope dit parfois « Faut que je te raconte... » - elle le tutoie maintenant - et il sait qu'elle va traîner après le cours. Elle ne le dit même plus, en fait, comme un feuilleton qu'ils attendent, dont elle va lui conter la suite... Pas toujours, hélas. Il arrive que l'autre vienne la chercher - Côme le sent comme la marée, le sait, à peine est-elle entrée - son motard, son poisson (il s'appelle Merlin. Merlin : merlan ; merlan : poisson. Ce n'est pas drôle et plutôt lourd. C'est tout ce qu'il a pu trouver pour le dénigrer, et par-là même se dévoiler un peu ; ce qu'il espère). Ils n'en parlent jamais. Il a appris son nom qu'il s'est empressé de déformer. Il sait que cela fait plusieurs années qu'ils sortent ensemble, qu'ils se sont connus alors qu'elle était encore au collège. Et c'est tout. Même lorsqu'elle raconte des faits l'impliquant, elle ne le mentionne pas. Côme sait que l'esturgeon existe ; elle sait qu'il le sait ; pas la peine d'en remettre une couche. Elle a commencé tôt, se dit-il, elle connaît déjà l'amour, l'amour sexué - ce qui l'angoisse...

Il apprend beaucoup d'elle. L'impression qu'il a. Des semaines, des mois bientôt, que les liens se resserrent. Après le cours il va refaire du café (il lui arrive, parfois, d'en faire aussi avant. En fait, cela arrive de plus de plus souvent...) tandis qu'elle prend sa place, sa position, par terre, dans le coin grillagé. Lui s'installe dans son fauteuil en kit, un peu plus près chaque fois. Il arrive même qu'il aille se mettre à ses côtés quand elle veut lui faire voir quelque chose dans un magazine, par exemple, ou lui, dans un magazine, par exemple...

Cela a pris du temps. Cela en prend de plus en plus. Quelque chose s'établit, se construit doucement. Il ne sait pas trop quoi. Il laisse venir l'avenir, sans intervenir. Chaque semaine elle pénètre dans son antre, son monde à lui, s'y adapte, y établit sa place, y impose sa marque, laissant traîner de temps à autre un prétexte à revenir ; souvent rien d'important : un prétexte à revenir...

13. Chez Côme

Synope est revenue, un prétexte oublié là. Elle est assise par terre, dans le coin gauche de la pièce, face à la porte d'entrée. Elle entoure de ses bras ses jambes repliées, dos au mur, au grillage qui recouvre le mur. C'est un grillage à larges mailles en fer galvanisé qui se répand sur le mur de gauche, du sol au plafond, passe au dessus de la porte qui mène aux salles immobilières, et continue jusqu'au mur d'en face, jusqu'à la porte-fenêtre, comme un L tête en bas. Il y a des dizaines de choses accrochées sur ce treillage, au grillage ; c'est à ça qu'il sert, lui et son peuple de pinces-à-linge. Sauf qu'il ne s'y trouve aucun linge si ce n'est le foulard noir et poussiéreux remontant de l'époque où Côme jouait aux indiens avec les cowboys C.R.S.. Que des papiers, toutes sortes de papiers. De la facture en attente aux

images arrachées à quelques magazines, en passant par d'autres images, d'autres photos, des bouts de textes, des suites d'accords, billets de concerts ou de vols aériens, lettres, cartes postales, une liste de stratégies obliques de Brian Eno, des pochettes d'album de l'ère du vinyl, des tickets de caisse de supermarchés étrangers, la carte parcheminée d'une petite île grecque. Et des objets aussi, légers, servant principalement de perchoirs à poussière : un masque en plastique transparent, un gilet de sauvetage gonflé à la bouche - les capsules d'air comprimé étant vidées depuis longtemps - souvenir d'un trajet New-York/Paris, une longue brindille au bout mâchonné par un amour ancien, un lézard mort séché par le soleil, une paire de lunettes noires pour éviter aux yeux le destin du lézard, une sorte de cornemuse en peau de chèvre morte dont Côme n'a jamais su tirer le moindre son et qui ne demande pas moins d'une douzaine de pinces pour la maintenir au ras du plafond, une mèche de cheveux blonds fagotée d'un fil rouge...

Mais là où Synope est assise, il n'y a rien, il n'y a qu'elle. Le bas des murs est resté vide et vierge, en attente...

Le long de l'autre mur, celui de droite, face au grillage, censé séparer la pièce principale de la chambre à coucher, se dresse le piano droit.

Côme est assis dans son siège démontable de cuir et de tasseaux, un peu de biais, loin, bien trop loin de Synope qui, régulièrement, relève son regard pour plonger dans le sien. Ils ne parlent pas, ne disent rien, n'en ressentent pas le besoin, et puis la musique est trop forte, la distance trop grande, pour qu'ils puissent s'entendre.

Elle vient de la chambre, la musique, de l'ordinateur derrière le lit, mais l'ouverture est si large qui sépare les deux pièces, la membrane de plaquo-plâtre si fine et symbolique, que de passer de l'une à l'autre se sentirait à peine pour eux, se dit Côme, comme un soleil couchant, un nuage qui passe, un léger courant d'air...

Il n'y a pas eu de cours. Côme lui a proposé, comme elle était là, mais elle n'a pas voulu. Le prétexte suffit, et Côme en est heureux... Il ne sait depuis combien de temps ils sont assis ainsi, face à face, cette longue distance entre-eux, depuis combien de temps ils sont coincés dans ces postures qui demanderaient bien trop d'efforts pour être modifiées, risquant de briser la magie ouateuse sur laquelle ils se laissent flotter...

Ils écoutent "*Cast of thousands*" de Elbow. L'album défile en boucle, tourne et recommence encore sans qu'ils en aient vraiment conscience. Ils ne sont pas là pour compter. Lorsqu'elle est arrivée c'était ce même album qui tournait déjà, mais concentré sur la seule chanson "*Not a job*" qui a fini par le lasser, qui a fini par lasser Côme, qui a fini par lui faire penser qu'elle pourrait s'en lasser. A ce moment-là, il aurait préféré y coupler la chanson précédente, "*Switching Off*", plus lourde, plus lente, juste ces deux-là. Mais il aurait fallu du temps pour aller décocher toutes les autres, et puis il s'en serait lassé aussi, sûrement, aurait craint que Synope s'en lasse, sente les minutes se répéter, revenir, jusqu'à la conscience du temps qui passe, jusqu'à vouloir partir, s'en aller, le quitter... Alors va pour l'album entier. Et le suivant aussi; qui sait ?...

La porte-fenêtre donnant sur le balcon est grande ouverte mais rien n'y pénètre de l'extérieur. La musique couvre tout. Le message est à sens unique et n'attend pas de réponse.

Ils annoncent au reste du monde qu'ils sont là, que Synope et Côme sont là, seuls, baignant dans la musique, et que rien d'autre n'existe.

14. Un Chat

Un Chat est arrivé. Il vient de plus en plus souvent. Il saute de balcon en balcon, de rambarde en rambarde. Côme ne pense pas qu'il puisse changer d'étage. Au pire il tombe et remonte au troisième par les escaliers, chez lui. Pas chez Côme, chez Un Chat, l'appartement d'où il vient, où il vit, quand il ne saute pas d'une rambarde à l'autre. C'est un beau chat, athlétique, noir, aux poils courts mais infiniment doux, qui adore les caresses. Il vient de plus en plus souvent, reste de plus en plus longtemps. Ça te rappelle quelqu'un ?...

Côme ne sait pas comment il s'appelle, si même on lui a donné un nom. Il se doute que le chat s'en fout mais c'est pratique, pour nous, de donner des noms aux choses, aux êtres, ça nous rassure, nous donne le sentiment d'une certaine maîtrise du monde qui nous

entoure. On ne sait pas ce que c'est, ni à quoi ça sert, ni s'il faut que cela serve forcément à quoi que ce soit, mais on en connaît le nom... L'univers, la galaxie, le mystère, le néant, la mort... Alors Côme l'a appelé Un Chat, parce qu'il faut bien appeler un chat...

Il est entré par la porte fenêtre. Côme ne sait pas de quel côté il arrive, d'autant qu'Un Chat fait des aller-retour, de balcon en balcon, de rambarde en rambarde, vingt, trente rambardes sans la moindre hésitation, d'un bout à l'autre de l'immeuble, hop, hop. C'est un mâle, et s'il y a des femelles dans le coin, elles doivent sûrement être stérilisées. Côme ne sait pas ce qui est le pire : vouloir et en être empêché pour raisons matérielles, pratiques, ou ne même pas savoir si l'on peut, et en être empêché pour des raisons psychiques ; être un chat castré ou un homme raté... Qu'importe, leurs cas ne sont pas si éloignés. Parfois Côme lui donne de la crème liquide qu'Un Chat lape par pure politesse. Ce n'est pas pour ça qu'il vient. Il vient parce que c'est ouvert, que Côme est souvent là, et qu'il aime les caresses.

Il fait le tour de l'appartement, petite visite de contrôle, grimpe sur quoi il peut grimper, c'est à dire pas grand-chose hormis dans la cuisine. Une fois l'inspection faite et la crème lapée, Un Chat repart rarement. Après quelques caresses il s'installe dans le coin de Synope. Il tourne d'abord un peu sur lui même, le nez au sol, s'imprégnant des fragrances de la belle, avant de s'installer en boule, à l'endroit exact où elle-même a pris l'habitude de s'asseoir. Mais il n'a pas encore tout à fait terminé son état des lieux, il lui reste le piano, via le tabouret. Le couvercle est ouvert ; il va sauter ; ça va faire un boucan.

Effectivement, les quatre pattes ensemble, un cluster d'enfer qu'il prolonge vers les basses de quelques notes clairsemées avant de redescendre par terre, sur la moquette grise, vers son coin synopien...

Ce n'est pas un jeu pour Un Chat, un appel à l'écho. Il serait d'ailleurs quasi impossible, après une seule écoute, de reproduire exactement le bref morceau cacophonique qu'il vient d'interpréter, même pour Côme qui se targue d'avoir une assez bonne oreille... Pourtant Synope répond. Elle ne reproduit pas ce que Un Chat a joué ; ce serait carrément humiliant pour Côme. Non, rien à voir. Juste une suite de notes, pas même une mélodie, rien qui à priori ne demande réponse. Qu'y a-t-il à répondre à une descente de gamme ? Do, si, la, sol, fa, mi, ré, do... Cela ne mène nulle-part, à aucun jeu, aucun de ces exercices d'ear-training qu'ils pratiquent parfois au travers des murs, d'un étage à l'autre. Juste une gamme descendante. Peut-être n'est-ce même pas Synope. Peut-être est-ce sa mère tâchant de se remémorer des leçons de son enfance ; quoiqu'il n'y ait eu aucune hésitation : une descente parfaite, régulière, au passage de doigté indiscernable. Côme ne sait pas trop. Doit-il répondre ? Et quoi ? Si ce n'est pas un jeu d'écho, qu'est-ce que cela signifie ? Doit-il même y chercher une quelconque signification ? Si c'est Myrha et qu'il lui renvoie sa gamme, que risque-t-elle de s'imaginer ?... Non ; un après-midi, en pleine semaine ainsi, ce ne peut pas être elle. Côme se prend à espérer, à espérer comprendre le sens de la question, à espérer qu'il s'agisse bien d'une question. La gamme aurait été montante, ascendante, l'intonation interrogative allant vers les aigus aurait parfaitement imité

celle d'une question, mais là... Une question sur quoi?... Une demande de quoi?... Côme comprend, espère comprendre : la gamme descendante pose une question précise, pas une simple indication de présence, un vague « Coucou ! », pas même un « Je suis là » ; pas que, en tout cas. La gamme est descendante, rien de compliqué, huit notes qui se suivent et réclament qu'on les prolonge, qu'on y réponde, qu'on leur dise *Oui, tu peux descendre aussi, si tu veux, je suis là, je t'attends...*

Côme s'approche du piano et joue, avec la même régularité, la même gamme descendante, une octave plus bas, comme pour prolonger le mouvement, la question, réclamer à son tour... Personne ne répond mais il entend à l'étage du dessus une porte claquer, suivie de pas rapides et sautillants dans l'escalier. Il n'attend pas qu'elle frappe. Il lui ouvre, juste quand elle s'apprête à.

- Je ne pensais pas que tu serais là aujourd'hui...
- J'ai des élèves qui ont annulé... Et toi, un prof absent ?
- Non, mais je préfère me concentrer sur les matières du bac, ne pas m'encombrer l'esprit...
- C'est vrai que tu n'as pas tant de place...
- Hin hin. Très drôle.
- Et tu travaillais, là ?
- Plus ou moins... Je n'ai pas trop compris ton appel...
- Ce n'était pas moi, c'est Un Chat qui a sauté sur le piano... Mais je suis ravi que tu l'aies interprété comme un appel... J'aime beaucoup ce chat...

- Il a pris ma place!
- Toujours. A croire que tu lui manques...

Synope s'approche d'Un Chat, s'accroupit, le caresse. Il s'est mis sur le dos, les pattes bien écartées. La petite main blanche de Synope erre sur le ventre noir d'Un Chat. Une suspension de douceur parfaite. Un Chat ronronne. Puis elle le prend dans ses bras et s'installe à la place qu'il lui a préchauffé. Elle s'assoit dos au mur, le chat sur ses genoux. Côme reste debout un instant, hésitant, le regard en apesanteur posé sur cette image douce et fragile, avant de revenir sur terre, de redescendre au sol, à leur côté.

Ils ne se touchent pas. Seul Un Chat les relie, s'étalant de tout son long, sur le dos, s'étirant d'un corps à l'autre, d'une paire de jambes à l'autre, voulant d'autres caresses, d'autres mains parcourant sa fourrure. Synope lui retient la tête de la main gauche et le câline de la droite, entre les pattes avant, s'attardant sur le cou, le torse, pas plus bas. C'est Côme qui se charge du reste, du ventre qui se gonfle au rythme des ronrons, d'une patte arrière l'autre... Tu es bien, là. Ne la regarde pas. Partage l'harmonie, l'apaisement de cet instant, la temps d'arrêt de ce moment...

Mais soudain, la collision. Sans qu'ils l'aient voulu, sans que leur conscience ait eut le temps d'intervenir, leurs doigts entrent en contact au niveau de l'abdomen d'Un Chat, un contact électrique, une décharge de sens, d'émotion stupéfaite...

- Excuse-moi...
- Non, c'est moi...

15. Le dîner

D'abord la bibliothèque. En face de la cuisine. De vieux livres qui puent la friture. Pas tous. Il n'en connaît qu'à peine un tiers, et souvent que de nom. De plus Côme se souvient rarement de ce qu'il a lu, ou même relu. Pas tant de livres, quelques-uns, et quelques bibelots laids. Pas tous. Côme n'aime pas les bibelots, le remplissage... D'un autre côté, que faire d'autre que remplir ? En quoi remplir serait-il une occupation pire ou mieux qu'une autre ? C'est aussi ce qui est bien : que personne n'en sache rien, ou ne sache que pour lui-même... Le bas de la bibliothèque est principalement occupé par les bibelots laids avec, appuyés contre le mur, près de la porte d'entrée, comme mis à part, à l'écart, des livres que Côme connaît très bien. Il prend le dictionnaire de Léonce Paquet, une première édition - Côme n'a que la

version poche -, le feuillette...

– Tu peux le prendre, si tu veux.

Oui, la mère le tutoie aussi désormais... C'est vendredi, jour des frites. Alors, depuis quelques semaines, Myrha l'invite. Pas en tête à tête - elle a compris qu'elle n'en tirerait rien -, avec Synope pour animer le dîner à grands coups d'invectives, d'engueulades, de *Tu me fais chier !...* Côme aime bien les frites. Il aime bien Synope aussi. Il est à table, entre la fille et les frites, accessoirement la mère. Elles se disputent, comme toujours - Côme n'y prête plus trop attention, les frites non plus -, chacune le prenant à témoin ; et lui, si sourire ne suffit plus, approuvant généralement Synope (l'antiparentalité est, chez lui, un principe). Il aime bien voir Synope s'énerver. Elle ne s'est jamais énervé contre lui, bien qu'elle le soit souvent, qu'elle soit souvent arrivée énervée chez lui. Il l'apaise, dit-elle...

Côme évite de venir systématiquement chaque vendredi, il ne veut pas devoir. Ni grossir. Il attend qu'elles se calment, prennent à nouveau conscience de sa présence. Petit malaise. Il aime bien voir Synope un peu mal à l'aise. D'autant que là, il sent ce malaise changer de cause. Synope le regarde tandis que sa mère à les yeux ailleurs. Synope le regarde comme jamais elle ne l'a fait jusqu'ici, pas même durant leurs longues heures complices. Comme Côme est amoureux, il y lit un regard amoureux...

Troublé, il se lève, dit « Excusez-moi », et se dirige vers les toilettes, un peu plus loin, à droite, juste après la chambre de Synope. Il sait que c'est sa chambre. Il n'y est encore jamais entré. Il l'a juste vue en sortir.

La porte est entre-ouverte, en tout cas mal fermée (si, je t'assure !)... Côme pousse un peu. La porte s'ouvre. Il se glisse à l'intérieur de la pièce. De la main droite, il cherche un interrupteur. Puis de la gauche. Ça l'énerve. Son cœur résonne dans tout son corps. Il trouve enfin, allume. Tous ses sens s'allument. Le parfum, les couleurs, le futoir de vêtements étalés sur le lit, le poster de "*Pirate des caraïbes*", les photos sur le mur, Synope et ses amies, Synope et sa mère, Synope et son poisson (Oh ! La belle prise !), l'armoire aux tiroirs entre-ouverts (si, je t'assure!) débordants de sous-vêtements... Il ne peut s'empêcher d'y plonger son visage, de s'y investir tout entier. Il pleure doucement sur ce bonheur d'un instant. Côme est amoureux.

Il éteint la lumière, referme la porte, ouvre la suivante et s'enferme dans les toilettes. Il s'asperge le visage, cherche, au parfum, la serviette de Synope pour s'essuyer. Ça devrait aller. Elles s'engueulent à nouveau pour fêter son retour. Ça va se calmer. Elles se calment, lui sourient, s'excusent.

- Ça vient d'où, ce prénom de Synope ?
- De son père.
- Ah. J'ai peut-être fait une gaffe ?...
- Non, non, pas du tout. Son père voulait l'appeler comme ça. Il a insisté... Et il s'est barré.
- J'ai fait une gaffe.
- C'est digéré, depuis le temps...
- Et où est-il maintenant ?

- Personne ne le sait. Il laissé toutes ses affaires. Il a téléphoné une semaine plus tard pour nous annoncer que tout allait bien ; enfin : qu'il allait très bien. Et plus jamais de nouvelles.
- Surprenant!...
- Pas tant que ça... C'est ce qu'il avait toujours voulu : partir, vivre, "*Vivre vraiment*"... Tu as vu ses livres...
- Ce sont les siens ?
- Même ça, il l'a laissé. Et pourtant!...
- Du jour au lendemain ?!...
- Non. Je le savais depuis le départ. Je savais qu'il s'enfuirait...
- Et vis-à-vis de Synope ?
- Il l'a laissée aussi... Mais c'est un beau cadeau, non ?
- Très beau, en effet.

16. Blandine III

Blandine doit passer en fin d'après midi... en début de soirée... Elle vient dîner, en fait. Tu t'es encore fait avoir. Tu la gardes sous le coude. Tu pues... Elle l'a pris au saut du lit. Ce n'est pas une excuse. Côme n'a pas besoin d'excuse. Après tout, si elle veut continuer à s'en prendre plein la gueule, à boire son malheur jusqu'à la lie, qu'elle y trouve son compte... Pas à lui de la repousser encore et encore. Tu l'as jetée, elle s'accroche ; faisons avec. Autant prendre ce qui s'offre, les occasions ne sont pas si fréquentes, et les cadeaux plutôt rares. Bon, "cadeau" n'est peut-être pas le mot. Si son corps et sa beauté sont des cadeaux, la culpabilité qu'elle réveille et attise, moins...

- Je me suis aperçue que j'avais encore plein de livres à toi...
- Il est quelle heure ?

- Midi. Je te réveille ?
- C'est quoi comme livres ?
- Il y a un peu de tout. Des poches... des que tu as prêté à mon frère...
- Lesquels ?
- A mon frère ?... Attends... Des trucs de philo : Nietzsche, Cioran, "Les lettres de Cratès..."
- Ah oui ! Celui-là on ne le trouve plus...
- Tu veux que je te le rapporte ?
- Sinon tu peux me l'envoyer... C'est tout petit, en plus.
- Ce serait l'occasion de se voir... en amis... Ne t'inquiète pas. J'ai compris que c'était fini entre nous. Ça y est, c'est digéré. Je suis passée à autre chose.
- Tu as rencontré quelqu'un ?
- Non... Et toi ?
- ... Non.
- Je n'ai rien à faire aujourd'hui.
- Moi si. J'ai cours toute la journée.
- Il est midi...
- Tout le reste de la journée.
- Et si j'apportais le dîner ?...
- Et le livre...
- Oui. On pourrait se voir comme des amis normaux...

"Des amis normaux"... des animorneaux, de mornes animaux, des animaux morts...

- C'est quoi "des amis normaux" ?
- Et bien... sans attendre autre chose qu'un bon dîner en discutant...
- Et rien d'autre ?
- Rien d'autre... Ensuite, je prendrai le RER et rentrerai sagement chez mon frère.
- Il n'est pas là ?
- Tu veux qu'il vienne aussi, en tant que chaperon ?
- Non... Ecoute... Je ne sais pas trop... Et puis je ne serai pas chez moi avant 19 heures ; je n'aurai rien le temps de préparer...
- Je m'occupe de tout, je te dis, même du vin...

C'est une connerie, un piège grossier. Tu le sais parfaitement. Vous le savez parfaitement. Elle sera belle ; vous aurez bu... Mais bon, c'est elle qui y tient... Laisse venir... Au moins, avec Blandine, aucune crainte à avoir, autre que sentimentale, amoureuse... Aucun risque qu'elle te supplie de la prendre, là, tout debout, avec ton machin, contre le lavabo... En six mois de vie commune c'est à peine si elle y a touché à Machin. Du bout des doigts. Déjà trop, trop dangereux, la pente savonneuse. Nous n'irons pas jusqu'à dire que c'est pour ça que tu as rompu mais il est vrai que, ses inhibitions s'estompant... Un véritable rêve au lit : elle n'attend rien, ne veut rien, à peur de tout... Des mois pour passer des baisers aux caresses habillées, autant pour découvrir sa peau nue, idem pour y poser les lèvres... Il n'a jamais trop su... Tu n'as jamais trop voulu savoir, creuser ; une telle aubaine !... Son père, sûrement. Elle ne voit plus ses parents depuis

longtemps. Elle a fui ; ils ont fui... Son frère, sûrement, pour la protéger... Ce que Côme imagine. Tout ce qu'il sait. Et aussi qu'elle y est retournée. Sauf que c'est chez son frère maintenant, de dix ans son aîné. Comme un vieux couple de jeunes.

Elle avait craint, au début, que Côme la rejette pour ça. C'est justement pour ça qu'il l'avait sauvegardée. Côme est un romantique par la force des choses ; il attendrait le temps qu'il faudrait, ne la forcerait jamais. Peu à peu elle y avait pris goût ; et peu à peu il avait pris peur. Vers la fin elle le caressait de son corps, par dessus son pantalon, et jouissait, nue, à califourchon, se frottant sur le désir de Côme protégé de sa paire de jean's. Machin n'avait peur de rien tant qu'il restait loin, hors de porté, tant qu'il se sentait en sécurité, protégé, bardé, que le barrage tenait... Les femmes, les vraies femmes, attendent tant, exigent tant...

Devoir : le verbe fatal...

17. Elle s'invite

Côme est amoureux. Complètement. Totalement. Maladivement. Il pleure, il rit. Il n'est plus là, sorti de lui. Il flotte dans une bulle protectrice où rien ne peut l'atteindre, sauf elle ; où plus rien ne peut le faire souffrir, sauf elle ; où tout est beau, où tout est grand, où la perfection règne ; sauf avec elle. Avec elle, c'est l'angoisse. L'angoisse quand elle est là, de lui déplaire, qu'elle se lasse. L'angoisse quand elle n'est pas là, qu'elle ne vienne plus, retourne à son poisson, lui dise *C'est plus possible...*

Il connaît ça, il l'a déjà vécu. En cinquième, au collège. Tellement amoureux ! Ils passaient tout leur temps ensemble jusqu'à cette soirée, ce mec qui la drague sous ses yeux, et elle, ensuite, dans sa chambre, expliquant à Côme que ce n'est plus possible tandis qu'il se ridiculise

en pleurant sur ses genoux, les genoux de Véronique (pour les choses désagréables, sa mémoire ne fait jamais faux-bond). Mais ce n'est pas grave ; cela reste un souvenir d'amour. Et l'amour est beau. De toute façon, on n'a pas trop le choix, vu qu'il n'y a rien d'autre, que tout est basé la dessus : la propagation des espèces, le rapprochement des planètes. Ou l'éloignement... Comme il doit être douloureux pour une planète de s'éloigner de celle dont elle était si proche ! Même les cailloux. On ne sait pas ce qu'on provoque en shootant dans un caillou. S'il va rencontrer enfin le caillou de sa vie, ou si on l'en a éloigné à jamais... En tout cas, même s'il ne sait pas trop pour ce qu'il est des cailloux, Côme ne dort plus, ne mange plus. Il doit mettre une ceinture à tous ses pantalons. Même Synope le trouve amaigri. Mais il a l'impression qu'elle s'en fout quand elle dit ça. Il a toujours l'impression qu'elle s'en fout lorsqu'elle est avec lui, qu'il ne sont pas du tout sur la même longueur d'ondes, qu'il ronge son frein alors qu'elle est à pied, tranquille, en train de se balader, de flâner... qu'elle est en train de le balader... Beaucoup plus facile de l'aimer quand elle n'est pas là, de jouir de cet amour impossible. "*Inconcevable*", lui a-t-elle dit un jour ; elle parlait de quelqu'un d'autre, d'un "vieux" plus jeune que lui... Ça a changé un peu depuis, son opinion sur lui, sur eux. Ce que tu te dis en tout cas, ce que tu crois quand elle vient de partir et que l'angoisse n'a pas encore eu le temps de reprendre ses aises. Tout le reste n'est que peur, peur d'amour, belle peur donc, mieux que rien, mais peur quand même. De pire en pire. Il n' imagine plus sa vie sans elle, sans ses visites devenues quotidiennes, sans ses

longues heures à ses côtés, sans son regard, son sourcil qui se lève quand elle le questionne silencieusement...

– Non. Rien... Je te regarde... C'est tout...

Elle ne répond pas. Elle semble heureuse d'être là, d'être avec lui... Ou alors elle s'en fout, elle s'emmerde, ici ou ailleurs... Elle vient chaque jour, quand même... C'est pas rien, ça... Même plus pour les cours. Longtemps que c'est fini. Juste un peu de Wim Mertens de temps à autre pour donner le change aux voisins, aux ragots...

Il l'attend. Comme chaque jour. Il angoisse en l'attendant, imagine le pire. Ça l'occupe. Le meilleur, il a déjà du mal à le vivre, alors l'imaginer... Ou alors quelques instants d'euphorie épuisante, trop épuisante. La douleur, la crainte, ça il maîtrise. Et mieux ça va, plus il craint. Chaque jour Synope est là, des après-midi entières parfois. Sauf le samedi. Le samedi est réservé au merlan ; tout ce qui reste à la poiscaille. C'est encore bien trop.

Hier, on était vendredi et, en partant, Synope lui a demandé s'il serait là demain. Et le demain d'hier, c'est pas demain, c'est aujourd'hui : samedi. Il a dit oui : oui, bien sûr... Son jour le plus rempli de cours. Elle le sait très bien. Peut-être un test, savoir jusqu'où... Il a dit oui, bien sûr, et a appelé le directeur pour lui annoncer qu'il ne pourrait pas venir, qu'il serait malade.

Elle ne lui a pas donné d'heure. Il y en a pas mal dans une après midi. Une est passée déjà. En fait, elle ne t'a pas demandé si elle pouvait venir, juste si tu étais là. Peut-être une question comme ça, en l'air, histoire de meubler, genre « Ça va ? », dont on se fout totalement de la

réponse. Elle va rejoindre sa rascasse comme chaque samedi, jouer au petit coucouple avec son pépère. Depuis le temps qu'ils sont ensemble... Ce doit être mortel. Tu crois qu'ils baisent encore ? Pour le merlan, "baiser" est encore trop propre. Alors qu'il n'y aurait pas de mot pour ce que Côme pourrait vivre avec elle : leurs sens, et rien d'autre. Qui sait si avec Synope il n'en serait pas capable ?... On en n'est pas là. On en est loin encore, pour peu qu'on y parvienne un jour - et l'on ne parle pas que d'elle... Passons.

Le temps passe. Il l'attend. Elle ne débarquera pas comme ça, frappant direct à sa porte. Elle lui laissera un peu de temps, quelques secondes pour se préparer, avoir l'air normal, ni accro, ni en manque, juste serein, genre *Ah, tiens, qu'est-ce que tu deviens ?...* Il n'y arrive pas, jamais. Les boyaux dans le ventre, indémêlables, le cœur qui retentit dans tout l'appartement, les mains moites... Ils ne se serrent pas la main ; ils ne s'embrassent pas non plus. Tant mieux : rien de plus difficile que de passer d'une forme de salut à une autre...

Ça y est. Elle vient de s'annoncer. Une petite gamme descendante, pas même entière, juste trois, quatre notes auxquelles il n'a plus besoin de répondre depuis longtemps. Juste attendre qu'elle claque la porte dans la seconde qui suit, ses pas légers dans l'escalier, et lui ouvrir avant même qu'elle ait frappé. Un rituel, un acquis, une complicité.

Synope est là, superbe, les cheveux en bataille. Elle porte une jupe molle en coton blanc. C'est rare qu'elle vienne en jupe. Ça ne le dérange pas ; jean's, jupe, ou même rien... Une jupe blanche en coton doux, et un haut flou, tout aussi blanc et doux, avec un grand col

dégageant la rondeur de son épaule tachetée, la bretelle de son soutien-gorge de viscose rose. Ses sandales, celles qu'il connaît déjà. Et l'éternel téléphone portable en main... Une fois éliminé le poisson, il se chargera du portable. Elle tient aussi une sorte de blouson en faux cuir noir, dans l'autre main, par dessus son épaule, qu'elle balance aussitôt arrivée, par terre, dans le coin de la pièce, son coin. Peut-être a-t-elle demandé « Ça va ? » en entrant, parce qu'il faut bien échanger un minimum de mots quand on retrouve quelqu'un. De même qu'il a pu répliquer « Oui », ou « Oui, bien sur, et toi ? » Mais elle n'a pas répondu, pas venue là pour les salamalecs. Côme aime à voir comme elle se sent chez elle chez lui. Peut-être se sent-elle ainsi partout ?... Non. Les premières fois elle était plus timide, demandait, n'osait pas. Il la laisse, le temps d'aller préparer le café. Là non plus : plus de question. Elle arrive et il va préparer le café, point.

De la cuisine il l'entend couper la musique en cours - Steve Reich, elle déteste - puis il reconnaît les premiers accords d'une chanson de Elbow. Une chanson qu'il connaît mal, du premier ou du deuxième album. Non, plutôt du premier, du tout premier, celui qui n'est même pas dans les discographies officielles. Si elle a changé la musique, c'est qu'elle s'est rendue dans la chambre. Elle n'est pas vraiment entrée dedans vu l'espace qui sépare les deux pièces, plus grand qu'une double-porte, mais elle s'y est rendue. Ce n'est pas la première fois qu'elle se trouve sur son lit. C'est le seul moyen d'atteindre l'ordinateur. Il leur est même arrivé de discuter sur le lit. Au moins une fois. Il espère qu'elle ne fait pas qu'y passer.

Côme revient. Il a pris son temps, s'est efforcé de se calmer, de freiner sa hâte. Il tient la cafetière dans une main, les tasses, le sucre et les cuillères dans l'autre. Oui, lui aussi trouve ça plutôt balaise, mais elle n'a jamais vraiment paru impressionnée. Sûr que si, en plus, il faisait ça en moto...

Ils sont sur le lit, Synope et Un Chat qu'il n'a pas vu entrer. En posant les tasses par terre, près d'eux, Côme constate sur l'écran de son ordinateur que ce sont tous les albums de Elbow que Synope a programmé, par ordre alphabétique des titres de chansons, plus d'une centaine, près de huit heures d'écoute... Même si elle ne compte pas rester si longtemps, il lui paraît clair qu'elle a bien l'intention de s'attarder un peu. Ou juste qu'elle a envie d'écouter du Elbow dans le désordre.

Il verse le café tandis que Synope, étendue à plat ventre en travers du lit, joue à faire défiler toutes les teintes de lumière de la lampe-boule de chevet, pour s'arrêter sur un mauve rosé, très apaisant. Là, en l'occurrence, ça n'apaise pas Côme plus que ça. D'autant qu'il fait jour et que, malgré le store baissé de la fenêtre de sa chambre, la lumière venant de l'autre pièce éclaire largement. Mais ça aussi, se dit-il, n'augure pas du pire. Et puis c'est joli, ce rose point lumineux et cette pâle jeune fille parcourant de ses mains blanches la noire toison d'Un Chat...

II

18. Merlin

Le soir arrive, commence à s'installer. Synope et Côme sont toujours sur le lit. La boule de chevet prend peu à peu le relais du jour. Un Chat est parti, les a laissés. Ils sont allongés à plat ventre, légèrement tournés l'un vers l'autre. Ils ne parlent pas. C'est à peine s'ils ont échangé trois phrases au cours de l'après midi. Lui parce qu'il a peur de ce qu'il pourrait dire, des réponses qu'il pourrait recevoir. Elle, il ne sait pas, et peut-être ne sait-elle pas non plus.

Il est samedi, le soir tombe, et Synope est encore avec lui. Elle n'aime pas se poser de question. Elle vit l'instant, jongle comme elle peut de ses impératifs. Combien de temps tout ça peut-il durer ?... Jusqu'où compte-t-elle aller ?... Il aimerait lui demander, savoir, mais la peur est trop forte et il préfère se taire, savourer ce qu'il a, tout ce que le destin lui offre et dont il n'aurait jamais osé rêver. Ils se sont regardés tout l'après-midi, sans un mot si ce n'est, parfois, le fredonnement de Synope sur quelques chansons. Bien sûr ils ne se sont pas touchés non

plus, même quand Un Chat était encore présent. Chaque mot, chaque geste, que Côme pourrait envisager, est aussitôt précédé du sourcil relevé de Synope, en point d'interrogation, en attente. Il ne sait pas comment elle fait ça, devine, détecte ses moindres velléités d'intentions. Inutile de préciser que ça lui fait perdre tout moyen. Alors elle lui sourit et ils en restent là. Il voudrait tant qu'elle reste là, qu'ils continuent ainsi, laissant tomber le jour, se laissant envelopper par le rose-mauve de la lampe se mariant à l'orangé du soleil couchant...

Synope semble réfléchir, le regarde un instant comme pour une demande, une confirmation, un assentiment au geste qu'elle s'apprête à accomplir. Mais elle n'attend pas de réponse. La réponse est là, évidente. Elle ramasse son téléphone laissé au pied du lit, l'allume - Côme se réjouit de constater qu'elle l'avait éteint, coupé pour eux, que rien ne vienne gâcher - et regarde ses messages. Beaucoup semble-t-il, trop. Elle les fait défiler. Côme détourne les yeux ; il ne veut pas savoir. Elle dit « Attends », alors qu'il n'a jamais envisagé de partir, puis « Chut ! », alors qu'il ne dit rien, et compose un numéro mémorisé... : « C'est moi... Je suis encore chez Giullietta. Je crois que je vais rester pour la soirée... Non, pas bien du tout... la pauvre... Elle a besoin de moi... Oui, je l'avais coupé... Non, c'est moi qui te rappelle si je peux me libérer... Oui, je sais... Mais non ! Qu'est-ce que tu vas imaginer ?!... Demain ?... Je ne sais pas... Oui mais j'ai pas mal de boulot à rattraper... Oui... Mais oui !... Moi aussi. »

Elle raccroche, lance vers Côme un regard en coin, et lui dit « Encore un et c'est fini ». Elle appuie sur une nouvelle touche et un autre numéro se compose... : « C'est Synope. Ça va ?... Oui. J'ai dit à Merlin que j'avais passé la journée chez toi et que j'allais y rester pour la soirée : tu vas mal : une histoire de mec... Non, tu ne réponds pas... Oui oui, très bien !... Devine !?... Je te raconterai... Je m'en fous ! Enfin je ne sais pas... Je ne peux pas rester trop longtemps, là... Mais oui, ne t'inquiète pas !... Bisous. »...

Elle sait si bien mentir... Côme se dit qu'un jour ce sera son tour...

Elle coupe son téléphone, le repose par terre.

- Et voilà !
- Ça va passer, tu crois ?
- Bien sûr. Je gère.
- Il ne se doute de rien ?
- Non. Et il n'y a rien, de toute façon...
- Non... Effectivement... Alors pourquoi lui mentir ?
- Il ne comprendrait pas.
- Il n'est pas le seul... Tu comprends, toi ?
- Je ne cherche pas à comprendre. Je suis bien. Je n'ai pas envie d'autre chose.
- Et moi ?
- Quoi toi ?
- Tu crois que j'ai envie d'autre chose ?
- Oui...
- Et alors ?...

- Et alors je ne sais pas.
- Qu'est-ce que tu ne sais pas, si tu préfères passer ton temps avec moi ou avec lui ?
- Ce n'est pas si simple...
- Les faits ne parlent-ils pas d'eux-mêmes ? Cela fait à peine plus de deux mois que nous nous voyons et aujourd'hui nous ne nous quittons pratiquement plus...
- Je sais... En fait, je crois que je ne gère plus si bien que ça...
- Tu ne sais qui choisir ?
- En quelques sorte...
- Et tout ce temps passé ensemble ne te donne pas d'indications ?... J'ai l'impression que tu opposes tes sens à une sorte de raison, de morale...
- Ce n'est pas si simple.
- Tu l'as déjà dit. Moi, je ne vois pas ce qu'il y a de compliqué.
- Mais tout ! Moi ! Lui ! Nous !
- Tu veux dire Nous ?
- Oui : Nous.
- C'est beau... ce Nous... dans ta bouche... C'est la première fois.
- La première fois que quoi ?
- Que tu envisages un Nous, du moins que tu m'en parles.
- Tu le sais bien, non ?
- Non. Je ne suis jamais sûr de rien avec toi, jamais. C'est ce qui donne le piquant à notre relation... Mais c'est ce qui me rend

malade aussi. Enfin, pas malade, mais en attente, dans une perpétuelle appréhension...

- Je te fais du mal. Je fais du mal à tout le monde.
- Non. Tu me fais énormément de bien. De t’aimer me fait énormément de bien ... Même si le doute me ronge...
- De m’aimer... ?
- ...
- Et tu crois que je ne doute pas, moi ? !
- Ça nous fait un point commun. Mais nous ne doutons pas pour les mêmes raisons. Enfin si, mais pas sous le même angle.
- C’est à dire ?
- C’est à dire que nous doutons tous deux du choix que tu vas devoir faire...
- Déjà ?!...
- Je ne sais pas si je pourrai tenir encore très longtemps comme ça, à ne pas savoir si tu veux de moi autant que je veux de toi...
- “Autant”, oui. Ce n’est pas une question de quantité. Tu l’as dit toi-même : je passe le plus clair de mon temps avec toi.
- Je ne suis pas certain que “*le plus clair*” soit l’expression la mieux appropriée...
- Tu sais très bien ce que je veux dire.
- Ben non, justement. Je ne sais pas ce que tu veux dire. Je ne sais pas ce que tu as en tête. Je ne sais pas ce que tu penses de moi, ce que tu comptes faire de tout ça... Je ne sais rien... Seulement les sentiments que moi j’éprouve pour toi...

- Il va falloir que je choisisse ; c'est ça.... ?
- Je le crains.
- Là ? Maintenant ? Tout de suite ?...
- Je ne sais pas. Ce n'est pas à moi de te dire quoi faire, si tu préfères suivre une quelconque raison plutôt que tes instincts. Je ne suis pas dans ta tête et je n'y tiens pas. Je préfère ma situation à la tienne. Mais il n'y a que toi qui peux savoir, décider.
- Je n'ai pas envie de gâcher la soirée avec ça... Tu me donnes quelques jours ? Une semaine ? Que j'essaie d'y voir clair ?...
- Je te donne le temps que tu veux. Mais il faut que tu saches que si ta décision va à l'encontre de mes vœux, je ne pourrais plus supporter de te revoir, de t'avoir ainsi près de moi... Je ne veux pas souffrir. Je veux bien souffrir du doute, pas de la certitude.
- Une semaine ?
- Une semaine.

19. Blandine IV

A l'instar de Cioran, Côme tuerait père et mère pour être à l'heure ; mais pas là. Là, il s'en fout. Toujours en avance, quitte à patienter parfois plus d'une demi-heure, volontairement, du temps à lui, pour lui, laissé vacant pour qu'un instant de paix puisse s'y lover ; mais là non. Il s'en fout, mais alors d'une force !... Rien à foutre. Son cœur, sa tête, sa vie sont bien trop menacés. Alors Blandine et ses "surprises"... D'autant qu'après les cours, après son dernier cours, au moment où il allait quitter sa salle de musique, sans grande précipitation non plus, nullement pressé d'aller découvrir sa "surprise", Solweig est entrée...

Un moment qu'il l'a retrouve dans ses pattes. Il ne sait pas trop ce qu'elle veut. Il s'en fout, n'a pas vraiment la tête à ça. Synope n'y laisse aucune place. Mais il faut qu'il se force, le pire l'attend, est là, et les semaines de paradis s'éloignent, s'approchent du rêve souvenir. Mais il vit encore, et d'autres semblent apprécier que ce soit le cas. Et puis si ça peut retarder la soirée...

Solweig, donc. Une ravissante demoiselle aux yeux immenses et à la peau chocolat au lait... Tu vois, quand tu veux... Au lait, donc, et qui, depuis il ne sait trop quand, se retrouve dans ses pattes. Ce n'est pas une de ses élèves. Il ne sait pas quel instrument elle pratique - ils ne parlent jamais musique. Si ça se trouve elle ne fait même pas partie de l'école. Ou alors batteuse... Ce côté rentre-dedans, là... En temps normal, il y a quelques mois, il aurait été aux anges d'une aubaine pareille. Une telle jeune fille venant à lui !... Dommage qu'il s'en foute. Parce que c'est une bonne surprise, finalement : du temps tenu loin de celle que Blandine lui a promis...

- J'ai une surprise pour toi !
- Je crains le pire...
- Tu crains toujours le pire.

Pourquoi a-t-il accepté ? L'appel du corps ?... N'importe quoi plutôt que de mourir de peur que Synope s'écarte de sa vie ; toute occasion est bonne qui lui évite d'y penser. Solweig, pour ça, est parfaite. Elle lui montre combien il peut plaire, attirer. Solweig - en plus, il adore ce prénom - est là pratiquement tous les jours, trouve le moyen de le croiser tous les jours, ici, au Luco, aux cafés, dans la rue. Elle ne lui

dit jamais rien de passionnant mais elle est très agréable à regarder. Elle parle beaucoup ; il n'a qu'à faire semblant de l'écouter tout en détaillant son corps de liane. C'est un mufle ; il s'en fout. Et puis elle ne demande pas mieux, la petite Solweig. Qu'un type si intéressant que lui - mais si, vas-y, ça te fait du bien - daigne la considérer...

Pas loin d'une heure de retard. Il n'aime pas trop cet endroit, l'immeuble de Blandine, de son frère, en plein Mouffetard, en plein de monde... Le tout dernier étage d'une maison sans âge, aussi belle de l'extérieur que pourrie à l'intérieur. Tout l'étage. Des chambres de bonnes décompartimentées pour en faire un appartement. Au mieux : 1,80 mètre de hauteur de plafond. Pour ça que le frère semble toujours si honteux, les épaules rentrées, la tête baissée... : la hauteur de plafond ; à quoi ça tient...

Côme n'a rien apporté. Il veut bien se changer les idées, mais de là à faire semblant d'être content d'être venu, d'être affable... Il va frapper. Il sait qu'il va le faire, qu'il le doit, pour lui, sa santé mentale. Il pense à ce petit appartement dans lequel il s'apprête à pénétrer. Oui, c'est vrai : un peu à reculons. De toutes petites pièces, quatre ou cinq, de vieux meubles de vieux qui sentent le vieux. Comme si les parents s'étaient enfui en laissant tout en plan. Comme si on les avait tués. Plutôt ça. Le père qui viole la fille ; le frère qui tue le père... et la mère, dans la foulée, parce qu'il le sent bien, là, sur le moment...

Il va falloir frapper. Le frère n'est pas là. Il n'est jamais là quand Côme vient. Pas depuis qu'ils sont officiellement séparés... Go !... Blandine fait une drôle de tête ; on dirait qu'elle a pleuré, les yeux qui

brillent. Elle a l'air nue sous sa robe que seuls deux gros boutons semblent fermer. Le côté trench-coat, sûrement ça qui la lui fait imaginer nue. Sur la table, deux verres, un vide, un plein, et une bouteille de vodka à l'herbe de bison dont près d'un quart n'est déjà plus : elle n'a pas pleuré, elle est juste bourrée. Elle semble beaucoup trop heureuse de le voir, ne faisant aucune remarque sur son retard. Elle se serre contre lui. Il la serre aussi. Un peu de chaleur humaine. Elle l'embrasse. Il l'embrasse aussi. Il est étonné qu'elle l'embrasse ainsi, si franchement. Il est étonné qu'elle ait bu aussi, tant. Puis il fait le rapprochement et se dit que la soirée ne sera peut-être pas si nulle. Il n'a pas encore touché à son verre - il présume que le plein est pour lui - et c'est Murat qui tourne (non, il n'y a aucun rapport), *Le manteau de pluie...* Il en est au "*Col de la Croix-Morand*"... Blandine dit « Je reviens tout de suite » et entre dans sa chambre. Côme attend. Il n'a pas vraiment envie de boire, plutôt besoin, alors il boit en attendant... "*Cours dire aux hommes faibles*" passe et "*Le lien défait*" fait son entrée, les premiers accords. L'instant où Blandine a décidé de son come-back, mise en scène au cordeau. Elle éteint les lumières de la salle à manger pour ne laisser pénétrer que celle de sa chambre dont la porte est resté entr'ouverte. Elle le connaît suffisamment pour ne pas avoir été jusqu'aux bougies mais c'est tout comme, se dit Côme. Elle se plante devant lui en dodelinant des lombes et commence à se défaire de sa robe, les deux boutons, lascivement, la laissant glisser vers le sol le long de ses épaules, pour dévoiler un bustier blanc, un boxer blanc, de longues chaussettes blanches remontant au dessus des

genoux, de longs gants blancs remontant jusqu'au dessus des coudes... Elle s'avance vers un Côme médusé, le poussant doucement vers un vieux fauteuil de vieux. Il ne sait s'il doit rire, s'affliger, partir - non, pas partir -, entrer dans le jeu, ne rien faire... ; il va plutôt prendre ça. Lentement, tout en continuant de balancer ses hanches au rythme de la chanson, elle se ressert un verre de vodka... Dangereux, le bison, comme du petit lait...

Blandine s'agenouille devant lui et entreprend de le caresser. Trop de films, de mauvais films ; son frère sûrement. Cela frise le ridicule. Côme hésite à s'enfuir, ne pas la laisser s'humilier ainsi, l'alcool... Puis sa pensée s'inverse : l'alcool est là pour ça, désinhiber Blandine, lui permettre de jouer son rôle jusqu'au bout, de jouer le tout pour le tout... Te voilà beau ! Autant l'encourager du mieux qu'il peut, aussi longtemps qu'il peut, qu'il pourra, pour elle. Il la caresse aussi. Elle n'est pas beaucoup plus claire de peau que Solweig. Il ne voit pas son visage. Gênée, forcément. Il le sait; il s'en trouble, s'en émeut un peu. Il lui a semblé qu'elle portait du rouge à lèvres, tout à l'heure. Comment se fait-il qu'elle connaisse à la fois si bien et si peu ses goûts ?... Elle glisse sa tête entre les jambes denimées de Côme, lui écartant doucement les genoux, s'enfonçant peu à peu. Ses longs cheveux raides la suivent comme un voile noir sur le dos de son bustier blanc. Côme la caresse, cherche les agrafes du bustier. D'une part parce que ça l'excite, mais surtout pour détourner l'attention de Blandine qui, du coup, s'asseyant sur ses fesses, entre les jambes de Côme, bien de face, provocante comme jamais, entreprend de se dévoiler d'elle-même, par

devant, dix, peut-être quinze petits boutons nacrés. Le spectacle est si beau ! Le meilleur moment ; il le sait.

Le dernier bouton saute au dessus du nombril, dévoilant d'un éclat tout le buste asiatique, comme juste pubère. Il n'ose plus la toucher, seulement regarder. La première fois qu'elle se dénude ainsi, sous tant de lumière. Ses mains gantées s'avancent, reprenant là où la progression du visage avait été suspendue. Elle le regarde, regarde Côme. Non pour exprimer quoique ce soit mais pour l'observer, guetter ses réactions, s'y adapter. D'habitude, c'est plutôt son rôle à lui. Le seul qu'il maîtrise, son seul moyen de maîtriser. Les longs gants de Blandine parcourent ses cuisses, glissent entre ses cuisses, comme un serpent. Coton blanc contre denim bleu.

Cela reste beau encore. Tant qu'elle garde ses gants, même pour défaire la ceinture qu'il est obligé de porter depuis quelque temps, même pour extirper un à un de leur fente les boutons de son jean, même pour sortir Machin, le caresser. Les gants sont beaux, les gestes. Machin se laisse aller, s'affirme, prend confiance ; les gants sont longs et l'entreprennent de tout son long. Elle ne le regarde plus. Elle le regarde lui, Machin, d'un air que Côme ne peut deviner. Machin et elle, en tête à tête... Instant délicat qu'heureusement elle retarde, se contentant d'ajouter ses cheveux lourds aux blandices des gants, oscillant de la tête sur les liens défaits, ballottée par la houle de bison... Cela ne dure pas, hélas ; trop de films. Elle veut jouer aux grandes, au contact, à la chair, à la pénétration...

A peine ses lèvres l'affleurent-il que Machin se rétracte, revient sur ses aveux... Il ne dira plus rien.

20. Dernières visites

Synope revient quelque temps encore pour ses cours, reprendre, même si elle n'a jamais été censée les suspendre. La suspension s'est effondrée, l'apesanteur est retombée, le rêve s'est écroulé. Plus de notes échangées, de questions, ou même d'appels téléphoniques. Elle débarque à l'heure, chaque semaine, suit son cours et repart. Elle ne travaille pas plus, pas mieux, sûrement moins, même, qu'avant...

Que fait-elle de son temps désormais ? Auprès de qui le passe-t-elle ? Son merlan frit ? Son petit mari ? Bien rangée, calibrée, résignée ? La mort conjugale plutôt que l'inconnu ?... C'est l'autre qu'elle a choisi. Côme était plus facile à affronter. Il le savait. La hareng baignait dans le mensonge, Synope dans la culpabilité... La norme a accompli son labeur de décérébration. L'image, le paraître. Le petit couple installé,

tranquille, plutôt que de cracher son amour à la face du monde. « Je t'aime mais ne peux te donner ce que tu attends », un truc comme ça... Côme ne se souvient plus exactement, le fond seulement. Un fond qu'il explore aujourd'hui, qu'il endure comme il pleut, une bruine permanente et grise qui se teinte de brouillard, de nuit froide, glacée, quand le spectre de Synope lui apparaît encore, toujours, tout le temps...

Il ne fait plus de café. Elle ne le regarde plus, seulement par obligation, devoir, le strict minimum pour éviter les mots, couper court aux éventuelles questions, à l'espoir, s'il en restait encore. Côme fait ce qu'il peut, résiste, tient comme il pleut. Deux comprimés d'anxiolitique avant chaque séance. Des heures de larmes après. Il lui est impossible de la détester. Il ne sait pas. Juste aimer, aimer jusqu'à en crever, jusqu'à le souhaiter. L'amour est toujours là, alimentant sa douleur. La complaisance des ruines, la beauté du ravage, préférable au désert... Il monte encore parfois, le vendredi soir, comme à l'échafaud, manger ses frites sans faim, dans des dîners sans fin.

Il a maigri encore. Il sera parfait pour l'ouverture de la piscine. Il y a loin d'ici là. Largement de quoi sombrer dans la plus noire douleur. Pas la force de mourir, ce serait vivre encore, agir. Il faudrait pour cela se porter un minimum d'intérêt, un reste de fierté, d'orgueil... Quand on a déjà honte d'être né, d'être humain, d'être un mâle, un mûlade...

Synope non plus, pourtant, ne semble pas aller si bien, se satisfaire pleinement de sa décision. Peut-être a-t-elle elle aussi beaucoup perdu... Moins que lui... Ou plus... Le rôle du trahi déculpabilise. S'il

avait été plus entreprenant... Et te mener à pire encore, à l'incapacité physique d'éprouver ton amour, à la rage suicidaire, meurtrière, à ton âge renvoyé en pleine face, même si tu sais que c'est de toujours, que tu n'y peux rien, que tes organes ont leurs vies propres, indépendantes de ta volonté, de tes désirs, tout comme ta mémoire... et que les voies féminines, tout comme celles du seigneur, te sont impénétrables...

Un temps elle avait voulu continuer, malgré tout, malgré ses mots de désamour, d'« inconcevabilité », continuer à venir passer du temps près de lui, à s'y apaiser. Côme avait bien essayé, un peu, au début, prêt à toutes les concessions, à se contenter des restes, de ce qu'elle voudrait bien lui laisser, certain d'être déjà bien en deçà de l'humiliation. Mais la pression du chagrin, l'épreuve de la voir ainsi, neutre et étrangère, comme s'obligeant pour lui, par pitié...

Un jour il lui avait dit *Casse-toi*, afin de pouvoir pleurer en paix. Synope était trop vraie, concrète, réelle, absurde de tangibilité. Synope, la Synope qu'il aimait disparaissait désormais dès son apparition.

Les souvenirs de Côme sont bien plus vivants, la douleur le prend tout entier, il sent son corps s'assécher d'amour, s'accrochant à cette mort comme d'autres à la vie. Est-ce qu'elle a pressenti en lui cette incapacité de vivre, son cadavre comme une ombre, de ne jamais pouvoir être vraiment, de ne jamais pouvoir assumer son rôle, les raisons profondes de son trop grand respect ?... Synope n'était pas du genre à attendre le mariage. Elle était sensuelle et chatte, provocante et

consciente. Loin des vierges pimbêches se flattant de sa galanterie, de sa retenue. S'il avait été capable de les violer, toutes, par vengeance... Il se vengerait autrement. Tant lui tournent autour à l'école. L'aura du professeur. Qu'à claquer des doigts. Cacher sa tare sous un masque de mépris révérencieux.

21. Après I

Côme pleure sous la douche. C'est agréable. Tout est agréable sous la douche. Là, c'est agréable et beau, comme une offrande, une offrande à la beauté de ce qu'il a vécu, de ce qu'il vit encore. Il offre ses larmes à l'Amour. Il y est, là. C'est bon. C'est beau. Il se laisse emporter par la douleur. Pas tant qu'il soit maso, non ; juste qu'il aime l'amour et, qu'à l'instar du cochon, tout est bon dans l'amour, même les bas-morceaux, même les restes. Il savoure ces restes, se les réchauffe, les fait revenir, les déguste. C'est encore meilleur réchauffé. Le gras a fondu ; ne reste que le tendre, le doux, le fondant sous la douche... A l'instar de l'amour, tout est bon sous la douche. Il passerait bien le plus sombre de son temps sous la douche, mais peu de choses à faire car peu de choses utiles, matérielles, sont réellement

étanches. Alors il pleure son amour perdu et rêve d'un piano étanche - et d'une douche plus grande pour son piano étanche... Il rêve de jouer sous la pluie, d'y mélanger ses larmes, de mélodies humides, chaudes et salées... Tant de choses pourraient, devraient être étanches : les livres, les ordinateurs, les cigarettes, les braseros... Un brasero sous la douche... Certes, certaines montres le sont. Côme n'a jamais porté de montre. Et lorsqu'il est sous la douche, la question de l'heure ne se pose pas vraiment... Son amour est étanche. Plus qu'étanche puisqu'il produit sa propre humidité, ses propres larmes ; des larmes de pur amour...

Côme est assis dans le coin de la douche comme Synope s'asseyait dans le coin de sa pièce, ses bras entourant ses jambes repliées, le dos droit... La seule différence est qu'il n'a plus personne en face, à regarder, rien. Alors il ferme les yeux et renverse la tête en arrière, le jet brûlant sur son visage en larmes. C'est beau. C'est triste. C'est immense. Il se laisse envahir par ses sanglots, par le manque intolérable, par des souvenirs qu'il se projette pour pleurer plus encore, ne jamais se vider ; que la douche le remplisse et le gorge de larmes. Il remercie la vie de pouvoir tant pleurer, de pouvoir ressentir à ce point la douleur de la perte...

Synope s'en va ; l'Amour reste. Il était là, déjà, bien avant qu'elle advienne. Cet amour était né bien avant que sa mère, bien avant que ses mots, bien avant son regard. Son amour était là à peine sa voix fraîche, un peu rauque, émergeant de la grappe, avant même de la voir, avant même de savoir, avant même d'oser rêver ce temps, cette

intensité de temps qu'ils avaient partagée... Elle l'aimait alors. Il le sait désormais. Il en doutait alors mais il sait désormais.

Peut-être aurait-il dû, aurait-il pu brusquer, agir, provoquer... ? Pas son genre. Juste laisser venir, prendre les cadeaux, ne jamais demander... et laisser repartir...

22. Luxembourg

Il sent que ça ne va pas tenir, que dans quelques mètres, quelques pas, il ne pourra plus, que son corps, que rien n'en pourra plus, que la lassitude va le pousser à l'inertie, la paralysie, l'immobilité totale, là, au milieu de tous, dans une allée des jardins du Luxembourg, ou plus loin, dans la rue Médicis, ou au tout dernier moment, devant la porte de l'école, là, bloqué net, se demandant pourquoi, pourquoi tout ?... A peine sorti de la station Port-Royal, à peine traversé le boulevard Saint-Michel, devant le lierre de La Closerie - ou le lilas, plutôt, - ceci expliquant cela -, il sent déjà ses jambes refuser de le mouvoir, de le tirer, de le pousser. Non qu'il préférerait fuir. Fuir où ? Pourquoi faire ? Non : juste s'arrêter, tout arrêter. Non qu'il préférerait mourir... Enfin si, mais tu es bien trop

lâche ; tu ne peux pas... Les gestes, l'installation, la mise en scène, la corde romantique, le nœud, le seul nœud un peu complexe qu'il maîtrise parfaitement, l'attente même, l'espoir, la peur, le tabouret, le cou glissé, la vie vue d'un peu plus haut que d'habitude... Peut-être n'est-ce que ça, qu'un autre angle suffit à te faire changer d'avis. Un peu de hauteur, quelques dizaines de centimètres de relativité...

Mais là Côme est au ras du sol, d'un sol qui colle à ses semelles de plomb, qui engourdit ses jambes, son sang, sa volonté, l'habitude. Tout se transforme si vite en habitude, même ce qu'on aime le plus, même l'amour. Pour ça que la mort surprend ; on s'était habitué. L'habitude tue. Affronter encore, toujours les mêmes peurs, les mêmes autres. Ses pas dans les pas de la veille. Le premier portillon du tout premier jardin.

Sur le boulevard il y a les autres, les vivants, les inconscients vivants, alors il passe par les jardins, un peu moins prévisibles. Des gens qui ne vivent plus, ou ne vivent pas encore. Trop vieux, trop jeunes, trop à côté ou en dehors de la vraie vie, de la vie attendue, qui nous attend, que l'on attend de lui, celle des gens du boulevard, des gens qui ne se posent pas la question, qui ne se demandent pas pourquoi, qui ne s'arrêtent pas, comme lui, en plein milieu de rien, pour rien...

Mais les jardins peuvent être pires, le rendant plus inconcevable encore ("*inconcevable*"...), rendant ses pas, son but, à une bien trop flagrante absurdité. Ces gens qui ont le temps, encore ou désormais, pour qui les notions de carrières ou de réussites sociales sonnent du creux dont elles auraient toujours dû sonner. A quoi bon ? Pourquoi

faire ? Il sent ses semelles crisser sur le gravier. Il a quitté l'asphalte. Il s'avance dans l'allée, celle de droite, pas trop loin de la ville, du boulevard, sinon il ne reviendrait plus, resterait. Il se sent flageoler, les pieds qui raclent sur le sol, le freinent, le freinent encore, de plus en plus encore. Et tant, trop sont là, éparpillés sur le gazon, sur les bancs, qu'il longe en traînant des pieds, mal à l'aise, presque honteux, n'osant qu'à peine regarder. Ombres claires, crèmes solaire, rires et chuchotements, duos allongés, enlacés, mots doux, sous-entendus... Et cela va s'empirant dans le jardin suivant. Il tient, pourtant, tient encore. D'autres jeunes robes claires, d'autres rires insouciantes.

Tu te traînes de plus en plus, tu n'en peux plus. Tu t'arrêtes ; arrête !
Combien de temps cela va durer cette fois, et sera-ce la seule fois ? Tu restes là, figé, à deux mètres du portillon de la sortie du deuxième jardin. Des gens te bousculent, te disent pardon. Encore une rue à traverser avant le grand jardin, le dernier, l'officiel, et puis retour à la vie, au boulevard, à la place, à la rue, jusqu'à la porte de l'école. Tu n'y arriveras jamais, tu n'y es jamais arrivé.

23. Cécile

“Ada”, l’autre chef-d’œuvre de Nabokov. Côme le relit pour la... il ne sait plus trop ; sa mémoire ne tient pas ce genre de comptabilité. D’ailleurs, il n’a jamais trop compris les motivations, les aboutissants de sa mémoire. Mais il s’en fout ; elle s’en fout ; tout le monde s’en fout. Il lit sur une chaise longue en fer peint au bord du bassin du Luxembourg. Ce n’est pas facile. A cette heure, à cet endroit, rien n’est facile. Il est à peine plus de midi et le jardin est envahi. Côme est arrivé en toute fin de matinée pour avoir une chaise longue. Elles sont rares les chaises longues, prisées, guettées. Beaucoup sont à l’affût, prêts à s’élancer au moindre signe d’abandon. Surtout entre midi et deux. Avant, après, ce sont les vieux ou des nourrices qui, soit ne pourraient jamais s’en relever, soit seraient

ralenties, le temps de s'extirper, avant d'intervenir après l'enfant qui s'enfuit (comme tout enfant qui se respecte).

Côme est arrivé tôt, juste avant midi, juste avant les secrétaires à salades, les étudiantes de la Sorbonne, juste avant le début de l'office, du feu d'artifice... Ce n'est pas facile de lire dans ces conditions. L'attention est appelée de toutes parts : bouts de dialogues qui passent derrière lui, auquel il imagine un début, une fin, les visages de celles qui l'échangent, voix cristallines dont il quête la provenance, regard qu'il croit discret vers celles qui l'entourent, s'approchent, s'installent sur des chaises courtes, droites, jalouses de sa chaise longue... Heureusement que le livre est ancien, qu'il l'a déjà lu et relu. Il ne se souvient pas de grand chose, une ambiance, des sensations, juste assez pour savoir que l'intrigue n'est pas si importante, que l'intérêt du livre est ailleurs, dans le ton, le fond, l'esprit ; rien qu'on ne puisse lâcher, relire, reprendre.

Les étudiantes arrivent par vagues. Toutes les chaises ont déjà été prises d'assaut, alors elle s'installent dans l'herbe, sur les gazons alentour, laissant au regard du voyeur qu'est Côme mille occasions de saisir ce qui n'a pas vocation à être dévoilé ainsi, en public. L'échancrure d'une manche courte un peu trop échancrée, laissant apercevoir la silhouette d'un sein libre ; une jambe trop relevée révélant le coton protégeant le mystère... Une fois, pour jouer, provoquer son émoi, se sachant observées, deux filles couchées dans l'herbe s'étaient embrassées, caressées, longtemps et à plusieurs reprises, vérifiant du coin de l'œil à quel point Côme était fasciné de

leurs roses baisers... Il y a certain jour, comme ça, où la vie fait des cadeaux. Pas parce qu'on a été sage, pas parce qu'on a bien travaillé ou fait quelque "bonne" action. Non, juste pour le fun, gratuit, pour rappeler que tout est là, qu'il suffit d'être attentif...

Il fait doux. Le soleil d'un printemps au sommet de son art. Côme à ôté son t-shirt et fermé les yeux, laissant sa peau s'imprégner de chaleur. Il sait que les gardiens rôdent, qu'ils peuvent lui demander de se rhabiller. Il verra bien...

– Bonjour !...

Il ne l'a pas entendue arriver. Il commençait à vaguement somnoler, bercé par le clapotis du bassin, le brouhaha juvénile... C'est Céline... ou Cécile, il ne sait plus trop. Il l'aime bien. Le genre jupe plissée bleu-marine et col-Claudine, avec une mère qui doit porter une coupe au carré, un foulard Hermès et un serre-tête en velours. Il n'a jamais vu sa mère. Manquerait plus que ça. Son prénom ne lui va pas très bien, n'annonce pas vraiment la couleur. Un Marie-Quelque-Chose serait plus adéquat. Marie-France serait parfait. Elle a cours à l'école, avec Côme, à 14 heures. Elle est en avance, très en avance...

– J'étais sûre de te trouver là ! Je t'ai apporté du gâteau. C'est moi qui l'ai fait !

Elle fouille dans son sac d'ado, en sort un tuperweare et le tend vers Côme.

– Merci... Tu n'en veux pas ?

– Non, c'est pour toi... Ça te fait plaisir ?

– Il est délicieux !

Un gâteau au chocolat tout ce qu'il y a de plus banal, mais elle est aux anges. Il sait qu'il lui en faut peu. Il sait qu'il ne risque rien, qu'elle n'attend rien de particulier. Elle vit dans son monde, le monde inculqué par son genre de famille... Le prince charmant, le mariage, un peu de sexe pour faire des enfants ; dans cet ordre, avec Dieu pour envelopper le tout... Côme n'aura rien à faire, rien à lui prouver. Il fait déjà partie de ce monde à elle ; elle l'y a inclus quasi le premier jour. L'absence du père, réelle ou ressentie... A ça qu'il sert : combler le manque...

- Comment se fait-il que tu soies déjà là ?
- Comme toi, pour profiter du soleil... Et puis l'envie de te voir aussi. J'ai beaucoup pensé à toi...
- Ah ?... Comment-ça ?
- Tu le sais très bien !

Non. Il ne sait pas. Il n'a pas agi avec elle différemment qu'avec d'autres. De la petite dragouille sans conséquence, un peu d'ambiguïté histoire de pimenter ses cours, de les agrémenter d'une once de séduction... A croire que certaines y sont plus réceptives. Il faut faire attention ; au moindre faux-pas Cécile/Céline pourrait plonger. Il ne veut pas lui faire de mal. Il en a fait à Blandine ; il souffre de Synope ; c'est déjà bien assez.

- Tu veux qu'on marche un peu ? Toutes les chaises sont prises. Ça fera plaisir aux vautours qui attendent...

Côme sent qu'il pourrait lui prendre la main, qu'elle ne dirait rien, serait même ravie. Côme sait qu'il ne faut surtout pas lui prendre la

main. Main = baiser = parents = mariage = enfants = mort : la vie, quoi... pour elle.

- J’ai apporté un jeu de cartes. Je peux te dire l’avenir...
- Tu sais lire les cartes ?
- Un peu ; j’apprends. Il faut que je m’entraîne encore, que je m’exerce...
- Pourquoi pas...

Sans trop y réfléchir, en s’éloignant du monde, leurs pas les ont guidé au pied de la fontaine Médicis, à son petit bassin étroit nappé de nénuphars, bordé de bancs de pierre moussus et ombragés. Ils en choisissent un, tout au fond, près de l’eau ruisselante, au plus loin des passants. Céline sort un jeu de cartes neuf. Côme se demande si tout cela ne fait pas partie d’une stratégie, d’un plan pour le séduire, un jeu acheté la veille et quelque temps passé sur un site de cartomancie... Elle étale des cartes retournées, entre eux deux, sur le banc :

- Choisis-en une... Une autre... Encore une autre... Ah, le Roi de Trèfle ! Alors ça : c’est toi. Choisis-en une autre... Encore une autre... Encore... Encore... Ah ! La Dame de Pique ! Une jeune femme brune... Ça : c’est moi. A moins que tu connaises une autre fille brune... ?
- Penses-tu !...

24. Après II

Tu t'en prends plein la gueule mais, au moins, la vie, tu la sens passer... Elle était là, assise par terre, et tu la regardais. Elle était assise bien droite dans le coin grillagé. Le grillage derrière et elle, assise par terre, devant. Elle semblait détendue, libérée, tranquille. Elle était sortie du grillage, l'avait traversé pour te rejoindre, pour être là, avec toi, juste avec toi. Tu la regardais. Elle t'avait rejoint dans ta petite cellule si peu confortable. Elle ne faisait rien. Elle était là pour toi, pour toi seul. Elle était assise bien droite, le dos légèrement cambré. Pas raide. Détendue, sereine, un petit sourire au coin des lèvres. L'ombre de son visage se détachait sur le mur, juste sous le fatras de paperasse pincée. L'ombre de quelques mèches floues défiant les raides carreaux de fer. Elle te regardait. Ses yeux brillaient

de trop te regarder. Elle ne disait rien. Vous ne disiez rien. Pas besoin. Il n'y avait qu'elle et toi, seuls et heureux. Et puis Elbow autour. Tu attendais, espérais encore plus loin, mais le bonheur était là, juste là, quand elle était assise par terre et qu'elle te regardait...

Côme est assis dans son fauteuil vide. Il y est assis mais le fauteuil reste vide. Tout est vide. La cage est vide. Synope s'est envolée. Il regarde son coin vide en écoutant Elbow. La même chanson, toujours, "*Switching Off*", en boucle. Tu pourrais te jeter du balcon ; mais du troisième, à part une jambe cassée... Te laisser oublier au fond d'un hôpital, une chambre trop loin où plus personne ne vient...

C'était là - Côme le savait, le pressentais - cet instant merveilleux. Là, dans cette pièce ; Synope là, que pour lui. Ce rêve si doux, ces mèches légères qui retombent le long de son visage, qui tombent de ses nattes lâches attachées en diadème paille. Si douce, si belle. Elle était là comme une offrande, un cadeau. Le destin l'avait déposée pour toi, l'avait menée chez toi pour que tu puisses l'avoir. Et tu l'avais vue. Tu l'avais vue des heures. Tu ne voyais plus qu'elle. Ses taches de rousseur sur son tout petit nez, ses pommettes...

Tu pleures ; ça, tu sais bien faire : pleurer, regretter, hurler « Pourquoi ?! »... Trop théâtral, trop lourd, sûrement, mais tu es seul ; il n'y a plus rien. Tu n'existes même plus. Alors profitons-en. Tu casserais bien tout, balancerais bien tout par terre... Il n'y a pas grand-chose... Le piano, déjà. Ce serait spectaculaire de balancer le piano, mais il n'y a personne pour filmer ce dramatique instant, plus

personne pour te regarder... Alors à quoi bon se fatiguer encore... Les larmes t'épuisent bien assez...

25. Gauvin

- Allo allo ?...
- C'est moi... Je ne te dérange pas ?
- ... Synope ?!... Heu... Non. Qu'est-ce qui t'arrive ?
- Je peux venir chez toi ?
- Quand ? Là ? Maintenant !?
- Oui... Je ne peux pas rentrer chez moi. Je t'expliquerai...
- Tu es où ?
- Là, bientôt, j'arrive sur la place... Tu ne veux pas regarder s'il y a quelqu'un en bas ? Une moto ?... Un mec avec une moto ?
- Attends, je vais voir... Non. Il n'y a personne. Tu as des problèmes ? C'est Merlin ?

- Non. Je t'expliquerai. Tu peux rester au téléphone le temps que j'arrive ?
- Si tu veux... Tu es essoufflée ?
- Un peu. J'ai surtout la trouille...
- C'est bon. Je te vois.
- Moi non... Tu es dans le noir ?
- Tu sais bien ; j'allume rarement le soir...
- Tant mieux. Laisse éteint surtout !

Merde ! Synope arrive et il est à poil. Il est toujours à poil, enfin quand il est seul, dans le noir. Dès que la nuit tombe : à poil. Il le ferait bien plus tôt, toute la journée, mais comme il n'a pas de rideaux et passe pas mal de temps sur le balcon... Il la regarde arriver. Il sent son affolement. Dans le noir, il ne la reconnaît pas vraiment. Il sait que c'est elle, c'est tout. C'est d'autant plus évident qu'elle se trouve au bout du fil (comment dire "au bout du fil" à une époque où le fil n'existe plus ?... "Au bout de la ligne" ? Une ligne d'ondes, abstraite, intemporelle...)... C'est d'autant plus évident qu'elle se trouve au bout de la ligne, donc. Et là, il vient de la voir passer sous le réverbère. C'est bien elle. Déjà, la voix, c'était un petit choc, mais de la revoir en vrai... Il l'a bien aperçue, de loin en loin, depuis ces dernières semaines... C'était douloureux... Il a tout fait pour l'éviter. Et il semble bien qu'elle aussi. Il va la regarder encore jusqu'à ce qu'elle arrive au hall d'entrée. Il aura bien le temps d'enfiler un pantalon durant l'ascension. Elle ne semble pas avoir changé. Bon, dans le noir, c'est difficile, mais elle semble aussi menue, aussi svelte, aussi

éthérée, qu'elle l'a toujours été. Ou qu'il l'a toujours vue. Comment savoir quand tout passe par le filtre du désir ?

– Tout va bien ?

– Oui. Je suis dans le hall. Je monte.

Elle monte. Synope monte chez toi. Après tout ce temps, ces semaines à tenter de l'oublier... Elle va être là, face à toi. Pas vraiment là *pour* toi, juste *contre* un autre, mais quand même avec toi. Il retourne à la chambre et enfile un pantalon tout en écoutant le souffle court de Synope dans le téléphone, le bruit de ses pas rapides dans l'escalier, et leur résonance, réelle, comme un écho de plus en plus court vers sa porte d'entrée. Quelques secondes encore, le dernier étage. Il va la voir, à nouveau, là, face à lui - et obsédée par un autre... Il lui ouvre à l'instant où elle s'apprête à frapper. C'est d'abord comme un flash, la lumière du couloir, l'ombre aux cheveux flous qui s'en détache. Elle entre. Il referme la porte. Elle est là.

– Ça va ?

– Pas vraiment, non...

Comme s'ils s'étaient quittés la veille, le même ton, les mêmes attitudes. Elle coupe son téléphone, retire son blouson, le laisse tomber par terre et va s'asseoir dans son coin.

– Tu veux quelque chose ? Un café ?

– Oui, je veux bien.

C'est plus difficile, la cuisine, dans le noir. Doser l'eau dans le réservoir du bas, le café dans celui du milieu... Après, ça va. Juste à visser la partie supérieure et poser sur le gaz. C'est difficile mais il

pratique depuis longtemps. S'il y avait un championnat du monde de cafetière à vapeur dans le noir...

Elle n'a pas bougé, repris sa position de toujours, sa position d'avant. Ne te fais pas d'illusions ; elle t'utilise, c'est tout. Qu'importe ; il compte bien en profiter quand même, prendre tout ce qu'il pourra, sa voix, son regard, sa présence, ses larmes peut-être, tout.

- Tu n'as pas froid ?
- Non mais je veux bien que tu fermes la fenêtre quand même...
Je ne voudrais pas qu'il nous entende.
- A ce point là ?!
- J'ai déconné, je crois. Je l'ai laissé venir. Je pensais gérer. J'ai réagi trop tard. Il ne veut pas comprendre. Je ne sais pas de quoi il est capable. Des semaines qu'il me harcèle...
- Détends-toi. Calme-toi. Tu ne risques rien ici.
- Je sais.

Gnagnagna... Tu ne ferais pas de mal à une mouche, mon pauvre Côme, mon pauvre con ! Juste pratique, comme une copine, un porte-manteau... Quoique le porte-manteau ne soit pas un bon exemple ; tu n'as aucune idée de son comportement face à un porte-manteau. Mais bon, tu vois ce que je veux dire. Elle n'a rien à craindre de toi, et encore moins d'elle-même. Qu'importe. Elle est là. Tu n'aurais jamais espéré ça. Qu'importe ses raisons. Et puis qui sait si, comme on dit... ?

- Tu veux me raconter ?... C'est Merlin ?
- Tiens ?! Tu ne l'appelles plus le poisson ?

- Je n'ai pas l'impression que tu sois là pour rire... Qu'est-ce qui se passe ?
- C'est Gauvin. Tu sais, le meilleur ami de Merlin. Ou l'ancien meilleur ami. Je ne sais plus trop.
- Je ne comprends pas. C'est le meilleur ami de Merlin qui te harcèle ?! Et Merlin, qu'est-ce qu'il dit ?
- J'en sais rien.
- Tu ne lui en as pas parlé ?
- Ça fait un bout de temps qu'on ne se parle plus.
- Vous êtes fâchés ?
- Séparés... C'est fini.
- Mais... Mais pourquoi ?!... Qu'est-ce qui s'est passé ?... Ça fait longtemps ?... Attends ; je vais chercher les mugs...

Merlin, fini !... Et un autre déjà sur le coup !... En tout cas elle n'est pas là pour toi, sous prétexte... rien à voir. Tu appartiens à son passé. Pratique mais loin d'être essentiel... Un porte-manteau...

- Chut !... Tu n'entends rien ?
- ... Non... Tu ne m'as pas dit qu'il avait une moto ?... On l'aurait entendue.
- Tu as raison. Mais je préfère qu'on ne parle pas trop fort.
- Tu veux que je mette de la musique ?
- Non. C'est mieux s'il pense qu'il n'y a personne.
- Il vaut peut-être mieux qu'il entende de la musique plutôt que nos chuchotements. Il ne me connaît pas. Il ne va pas frapper à toute les portes de l'immeuble quand-même !...

– Oui. Mets de la musique, doucement...

De la musique. Qui sait ? Celle que vous écoutiez avant. Elbow, la cinquième de "*Cast Of Thousands*", pour commencer, et puis le reste du cd en boucle. De bons souvenirs. Et le café, après, qui pousse son cri de café prêt.

Tu attends, retardes... Tu ne sais pas trop pourquoi... Faire durer, tout faire durer le plus possible... Tu acceptais Merlin ; il était là avant. C'est qui maintenant ? Combien y en a-t-il eu ?... Bon, il ne s'est pas passé des années non plus ; ça n'a pas dû aller très loin. Tu n'es pas du tout certain d'avoir envie d'entendre parler de tout ça... Mais c'est toi qu'elle est venue voir, c'est de toi qu'elle attend du soutien. Affronte ; au moins est-elle là.

– Alors, c'est qui ce Gauvin ?

– Je te l'ai dit : le meilleur ami de Merlin. Ou l'ex-meilleur ami. Je crois qu'ils ne se voient plus.

– Et il te drague ?

– Au début, oui. Enfin non, même pas. C'était un copain. On se connaît depuis toujours. Et j'ai continué à le voir après Merlin.

– Quand est-ce que ça s'est terminé avec Merlin ?

– Juste après nous.

– Je vous en prie... A cause de nous ?

– Non... Ou plutôt si, en partie. Disons que je me suis rendu compte que ce n'était plus possible... Bref, j'ai continué à voir Gauvin mais il est devenu de plus en plus lourd.

– Tu n'as pas pensé qu'il avait quelque chose derrière la tête ?

- Non, pas au début. Et puis après je m'en suis servi un peu. Il a une moto...
- Ah bah, s'il a une moto !...
- Je sais. J'ai déconné.
- Et ensuite ?
- Ensuite il ne me lâchait plus. Il venait m'attendre à la sortie du lycée. J'avais peur de lui. Je n'osais pas refuser. Je ne lui disais plus rien mais il savait toujours où me retrouver. On fréquentait la même bande. Il me retrouvait. Il buvait. J'avais peur. Et ce soir, enfin hier soir maintenant, j'étais à une fête et il a débarqué, complètement bourré, en hurlant mon nom à tue-tête. Je ne sais pas comment il a su que j'étais là. Il hurlait « Je sais que tu es là, Salope ! »...
- Il avait oublié ton prénom ?
- Comment ?
- Non, rien... Continue...
- J'étais planquée dans la cuisine et j'ai entendu qu'il commençait à se battre alors j'en ai profité pour m'enfuir. Je ne sais pas s'il m'a vu. J'avais peur qu'il me poursuive, m'attende à la sortie du RER, qu'il m'attende ici, monte chez moi, tente de me violer...
- Ah oui. Quand même... !
- Je peux rester chez toi cette nuit ?
- Tu sais que je n'ai qu'un seul lit.
- Je te connais. Je te fais confiance. Ma mère est partie pour tout le week-end.

- Je ne peux pas te garder tout le week-end. Ça fait des semaines que j'essaie de me remettre de ton absence. J'aurai trop mal à te savoir là, à t'avoir sous les yeux. De remplir le simple rôle de planque risque d'être un peu douloureux pour moi... Rentre chez toi. Tu m'appelles au moindre doute.
- Tu pourrais m'accompagner à la police demain ? Je veux peut-être porter plainte pour harcèlement...
- Moi, chez les flics !?...

26. Gaëlle

C'est quoi, son nom prénom, déjà ?... Yaële ?... Gabrielle ?... Maëva ?... Gaëlle ?... Oui. Ce doit être Gaëlle... En tout cas, il y a du "aë" dedans. Enfin il croit. Souvent Côme est persuadé d'un fragment de souvenir, alors que non. Juste sa mémoire qui s'amuse, se fout de sa gueule, le nargue. Si ça se trouve elle s'appelle Barnabette ou Prounéolle. Ce n'est pas très grave mais ça fait quand même des mois qu'il l'a repérée, des semaines qu'ils se parlent, des jours qu'il la drague. Il connaît parfaitement son prénom. Juste que là, sa mémoire ne veut pas, qu'elle veut juste dormir. Il est quatre heures du matin et sa mémoire veut dormir. De toute façon sa mémoire ne retient, ou plutôt, ne retransmet à Côme que ce qu'elle veut bien, selon son humeur. Il s'y est habitué. Depuis l'enfance il glisse des petits papiers

dans la poche de son pantalon, la poche arrière gauche, et les transvase quand il change de pantalon. S'il doit se souvenir de quelque chose, il le note immédiatement. Aucune confiance en sa mémoire. C'est pas l'alzheimer qui lui fait peur. Aucune confiance en quoique ce soit, d'ailleurs... Mais les prénoms, en général, surtout pour quelqu'un qu'il fréquente quasi quotidiennement, côtoie depuis si longtemps, et drague de surcroît... Sacrée mémoire ! Elle doit bien ricaner derrière son dos. Côme, moins. D'autant que Prounéolle a pleuré hier soir, qu'il lui a fait du mal, un peu, juste pour lui montrer ce que ça fait d'être ignorée quand on se croit irrésistible.

Ce n'est pas la première. Un petit moment qu'il joue à ça. Par rancœur, par dépit. Qu'il les drague et les mène jusqu'à accepter la nuit, avec lui, chez lui, sans même avoir eu besoin de les embrasser, ni même d'y toucher, pour les laisser ensuite en plan, leur tourner le dos, éteindre, bonne nuit...

L'autre fois une l'a giflé, le lendemain, dès son arrivée à l'école, devant tout le monde...

Mais là il s'est trompé. Gaëlle ne se croit absolument pas irresistible. Cette nuit, entre deux sanglots, elle lui a fait comprendre qu'elle l'espérait depuis le tout début... Malaise. L'amalgame de l'évincé, du *Toutes les mêmes*. Tu le sais, tu insistes, et te retrouves là, à quatre heures du matin, cherchant le prénom de celle qui s'est endormie en larmes à tes cotés, à qui tu as fait du mal, de qui tu as peut-être gâché la vie amoureuse à jamais, comme tu as gâché celle de Blandine, comme tu en gâcheras tant d'autres encore ! Mais si : tu es mauvais !

Tu es le Mal ! Vade retro ! Ah ! Oui ! Fouette-toi jusqu'au sang !
Salaud !...

Côme va un peu mieux, sourit. La vie, toutes ces conneries... Il s'en veut un peu pour Yaële, même s'il est assez satisfait d'avoir retrouvé son prénom...

Côme s'en moque. Côme est largué. Depuis que Synope a cessé, il dérive sans boussole et se venge des poissons sur le menu fretin qui passe à sa portée. Il pourrait s'en nourrir mais il est végétarien - surtout rien, un Rien végétatif. Et puis il n'a pas faim. Synope lui a coupé l'appétit. Avant, après...

Au moins sera-t-il svelte quand viendra la saison de s'exposer à la piscine...

III

27. Mail I

de Synope @ Côme

Coucou ! C'est moi ! Qu'est-ce que tu deviens ?... Moi je suis à Rome chez Giullietta (la marquise). Elle est trop riche ! Sa maison est presque un château ! 20 pièces, au moins ! Avec des salles de bain partout ! Ma chambre est superbe et j'ai un balcon qui donne sur un immense jardin. En plein Rome, tu te rends compte ?!!!!

Ce soir c'est son anniversaire et elle a organisé un grand bal masqué. Elle a loué tous les costumes et les envoie aux invités. Moi, comme je loge chez elle, j'ai déjà le mien : l'horreur !!! Je suis destinée à la salle Disney et j'ai le déguisement de Minnie (la femme de Mickey) : la honte ! Je vais être ridicule ! En plus, il y a un photographe professionnel qui doit venir. Non seulement je serai ridicule mais tout le monde le saura ! Mais je

ne peux rien dire. On n'a pas le choix ! C'est SON anniversaire et la marquise fait ce qu'elle veut !... Je te raconterai.

Et toi alors ? Qu'est-ce que tu fais en ce moment ? C'est la période de la piscine, non ? J'espère qu'il fait beau et que tu en profites bien (ne drague pas trop ;-)). Tu comptes partir en vacances ? J'espère que tu seras là quand je rentrerai (début septembre)...

Bisous.

de Côme @ Synope

Si je m'attendais ?!... Vous ici, en cet écran ?!... C'est curieux que tu m'écrives, là, maintenant... Je passe chaque instant à constater à quel point je suis parvenu à me désobséder de toi; et te voilà, alors que je ne t'attendais tant... Je croyais que tu voulais rompre les ponts, que tu m'avais oublié...

Tu as l'air de bien t'amuser ; profites-en...

Je pense que tu seras adorable en Minnie (et j'espère que Mickey sera bien laid, avec des boutons suppurants et un bec de lièvre, qu'il louchera et aura un filet de bave au coin des lèvres... Hein ? Mais non je ne suis pas jaloux ! Qu'est-ce que tu vas chercher là ?!)... Ne crains rien. Je sais que tout ça est de l'histoire ancienne et je m'en suis remis (si. Je t'assure). Mais cela me ferait quand même plaisir d'avoir une photo de toi en Minnie. Tu

seras charmante, j'en suis certain... Trop même, sûrement, comme toujours...

Sinon oui : il fait beau et la saison de la piscine a repris. J'y passe mes après-midi. J'achète mon sandwich crudités, bois mon Perrier, lis allongé sur le solarium et vais nager de temps en temps... Le soir je continue de lire sur mon balcon qui, comme tu le sais, ne donne pas vraiment sur un superbe jardin ; mais je l'aime bien mon balcon ; il me rappelle de bons souvenirs, de très agréables souvenirs...

de Synope @ Côme

En fait, j'ai beaucoup pensé à toi ces derniers temps. Je me suis dit que tu pourrais peut-être m'aider à y voir plus clair... Je m'amuse, je sors beaucoup avec mes copines, je fais du shopping (Giullietta veut tout payer !), mais je ne sais pas... Au fond de moi je ne me sens pas très bien. J'essaie de ne pas y penser, de m'occuper, mais quand je me retrouve seule j'ai comme une boule au ventre.

Je ne comprends pas : tout va bien et ça ne va pas ! Alors je me suis dit que toi, le spécialiste de la déprime, tu saurais peut-être ce qui m'arrive, parce ce que moi je crois que je ne me suis jamais sentie aussi perdue...

Bisous.

de Côme @ Synope

Je crois que tu as vécu pas mal de choses nouvelles et plutôt déstabilisantes cette année... Déjà, le fait d'avoir franchi le BAC (tu l'as eu, bien sûr...) te mène au bord d'un rivage (comme c'est poétique !) totalement inconnu. Tu sais d'où tu viens mais appréhendes l'avenir qui t'attend. Peut-être te sens-tu aussi un peu mal à l'aise de te faire entretenir ainsi par la marquise (quoi que ce ne soit pas trop dans ton genre)...

Ou bien... Tu n'as pas encore digéré ta rupture avec Merlin, que tu regrettes, que tu voudrais vous redonner une chance... Ce n'est pas évident d'oublier trois années du jour au lendemain, d'autant que c'était ton premier mec (du moins à ma connaissance)...

Et je ne parlerai pas de tout ce qui s'est (pas) passé entre nous mais qui, je l'espère (je sais : je suis un gros sadique), ne t'a pas laissée indifférente. Et oui : je rêve que tu te soies aussi mal rétablie que moi de cette aventure... Désolé si je ne peux oublier...

Il faudrait que tu réfléchisses à tout ça, à ce qui s'est passé, à ce qui va se passer. Je sais que tu n'aimes pas trop réfléchir mais, d'après ce que tu me donnes comme informations (qui sait, tu es peut-être en plein dans un nouvel amour qui te tracasse...), bref, d'après ce que tu me dis, je pense qu'il n'y a qu'en toi que tu peux

trouver la réponse, ou plutôt les bonnes questions (tu sais ce que je pense des réponses...).

Pour passer à tout autre chose (et t'inciter, par la même occasion, à continuer de m'écrire), comme tu séjournes dans une des grandes capitales de la mode, je me disais que tu pourrais chercher et me rapporter des magazines avec de belles photos - le Vogue italien, par exemple....

En plus, comme ça, ça te ferait un but dans la vie (c'est important d'avoir un but dans la vie, ne serait-ce que celui de mourir (si : afin d'avoir un but dans la mort)... Excuse-moi, je délire...).

28. Angela

Derrière : le brouhaha provenant du solarium et des bassins, filtré, enveloppé par le vent dans les broussailles, par les arbustes qui longent la ruelle. Devant : les rails sur lesquels un train passe toutes les dix minutes, environ...

Côme n'a pas de montre. Il n'est pas là pour compter les trains. Il attend. Il n'attend plus que pour attendre puisque rien d'autre n'était prévu ; pas de plan B. Alors il s'évertue à combler ce temps d'attente par la question de l'attente même. Déjà qu'il était arrivé en avance... Attendre : sa façon à lui de s'apaiser, de faire le vide, un peu... Il est venu à pied. Ce n'est pas très loin. Ça descend tout le temps. C'est au retour qu'il l'aura mauvaise - toute la côte pour régurgiter son lapin...

Il ne comprend pas. Il ne comprendra jamais. Tout ce temps, cette énergie, pour en arriver là, à ce vide, cette journée vide, gâchée. Il ne comprend pas. Il était certain qu'elle viendrait. Tout le laissait penser. Cela s'était passé si naturellement... Il l'avait repérée, hier, dès son arrivée, dès qu'il avait posé les pieds sur les lattes de bois peint du solarium. Elle était seule, un peu à l'écart. Fine, longue, blonde. Il ne l'avait jamais vue. Il avait étalé sa serviette pile au milieu, à égale distance entre les herbes folles et les autres, peu d'autres, elle surtout... Elle l'avait regardé s'installer et lui avait souri, d'emblée. C'était rare. Il était plus habitué aux grimaces agacées, aux quenottes prêtes à mordre... Une touriste, sûrement...

Le reste avait coulé tout seul, comme écrit d'avance, comme une évidence. Il avait sorti un livre de son sac à dos et s'était allongé à plat ventre, en parallèle, à peine trois mètres d'elle. Elle aussi lisait. Elle l'avait vu venir, lui avait souri une demi-seconde et s'était replongée dans sa lecture. Ne restait plus qu'à attendre, à tenter de deviner si elle aussi attendait. Guetter et attendre ; ça, il savait faire. Et, pour une fois, les événements s'étaient déroulés de façon à ce que le doute s'estompe assez rapidement. A peine installé dans l'expectative et l'appréhension, il s'était relevé pour aller faire quelques longueurs de bassin, calmer ses nerfs, ses espoirs, son excitation. Elle l'avait regardé faire, se lever, s'éloigner, et s'était tournée vers lui, encore, alors qu'il revenait. Il s'était imaginé beau, là, en cet instant, le corps svelte et bronzé, parsemé de perles d'eau miroitantes au soleil. Il s'était bien aimé à ce moment-là, sous ce regard-là...

Tout s'était déroulé dans une telle évidence... Leurs regards se croisaient dès que l'un ou l'autre changeait de page ou de position...

Un peu plus tard, c'est elle qui était allé se baigner, et Côme s'était ostensiblement assis afin de l'observer s'éloigner, sachant qu'elle se savait contemplée. Elle semblait un peu plus grande que lui, les cheveux tellement blonds et la peau tellement blanche... A peine son retour, avant même qu'elle s'essuie, toute ruisselante encore, il était venu à sa rencontre, annonçant son intention d'aller chercher à boire au bar ; si elle voulait quelque chose... Elle avait dit oui, sans hésiter, oui je veux bien un Coca. Un fort accent du Nord, ou de l'Est... Pas Ch'ti ou Belge, étranger, de plus loin, de plus troublant...

Quant il était revenu, les bras chargés de présents, deux canettes dans une main et deux pailles dans l'autre, elle était en train de l'attendre tranquillement, assise sur sa serviette, son livre rangé, le sourire affiché, l'observant s'approcher... Le premier pas, le pire, le plus dur, toujours... Sauf là, cette fois-là. L'indice d'un piège, d'une arnaque qu'il aurait dû pressentir s'il avait su pressentir quoique ce soit. Il lui avait demandé s'il pouvait s'asseoir près d'elle. Elle avait dit oui, bien sûr, et ils avaient parlé.

Elle était allemande, en vacances chez des amis. Elle s'appelait Angela. Elle n'avait pas un charme fou mais elle était belle, du genre de perfection dont on doit se lasser vite, relativement vite... Au bout d'un temps il lui avait fait part des ses craintes pour sa peau si blanche, que le soleil la brûle, que ce serait dommage, qu'ils pourraient se revêtir, partir, aller ailleurs, prendre un verre à la terrasse

d'un café, un peu plus loin, près du pont, ce même pont surplombant les rails, sur lequel il avait pensé à se réfugier quand il avait aperçu Synope sur le quai ; leurs premiers mots échangés...

Pour Angela, la phrase s'était arrêté à "verre"...

Synope... Ces mails, ce matin, après tant de silence et d'évitement... Rien, peut-être, juste un peu de vantardise : Rome, l'opulence, une vie de princesse, fausses plaintes superficielles pour bien lui montrer que tout va bien sans lui, loin de lui... Mais il y avait ce doute aussi, ce malaise sous-jacent qui lui bouffait un peu le mou, lui gâchait son plaisir présent... Rien d'autre que ce qu'elle te dit. Tu sais l'écouter. Si elle pense à toi, c'est comme à une passade qui n'a jamais eu lieu, qui n'aura jamais lieu. Loin, bien loin, maintenant, dans le passé. Ses nouveautés qui s'accumulent tandis que ton temps traîne sur vos débuts inexistantes... De nouveaux pions chassent les anciens. Rien d'autre que ce qu'elle te dit. Partie loin de tout ça...

Elle se pose des questions sur elle; pas dans ses habitudes. Plutôt du genre à vivre à la surface des choses qu'à se soucier du fond. Et toi, l'intello de service sous sa totale emprise ; petit utilitaire gratuit, disponible par simple mail...

Angela ne viendra pas. D'où il se trouve, adossé à la barrière de fer tiède qui surplombe le petit sous-bois séparant la piscine de la ruelle, il peut tout voir. D'un bout à l'autre, du pont qui enjambe les rails à la station suivante, ou presque. Rien, personne pour lui couper la perspective du néant. Une ruelle déserte bordée par les rails, d'un côté, et par le café-restaurant, les sous-bois protégeant la piscine, les petits

pavillons et les maisons cossues qui s'enchaînent à l'infini (il ne s'est jamais trop aventuré loin par là), de l'autre...

Si elle vient, il ne peut que la voir ; il aurait pu. Mais même sans montre il sait que des heures ont passées. Il a vu des gens arriver et repartir de la piscine alors que lui n'avait pas bougé d'un pouce. Il avait prévu de l'attendre, qu'elle vienne ou non. Un moment volé, de récréation ; lui qui a tant de mal à rester en place, à ne pas gesticuler, brasser du vide... C'est comme un cadeau, finalement, ce petit lapin, cette petite pause ; plus original que des fleurs...

Mais pourquoi s'être ainsi laissée draguer hier, si c'était pour le laisser en plan aujourd'hui ? Les conséquences, la réponse dans la question, l'un expliquant l'autre, justement... Il l'avait draguée trivialement, lourdement, même après qu'elle ait mentionné un petit ami, là-bas, dans son pays. Elle avait laissé Côme s'installer près d'elle, s'allonger, leurs corps presque collés. Elle l'avait laissé lui parler, lui dire combien il la trouvait ravissante. C'est en ce sens qu'il avait été lourd : il était bien loin de la trouver ravissante. Elle l'avait laissé faire, laissé dire, laissé venir, et même incité à s'avancer encore...

Il ne comprend pas. Si c'est une question de fidélité à l'autre, pourquoi jouer ainsi avec lui ? Juste pour s'occuper, combler un peu de temps, comme on arrache les pattes d'une mouche ?... Ou bien ne cherchait-elle qu'un interlocuteur, quelqu'un avec qui discuter ? Pourquoi ne pas le dire dans ce cas ?... Parce que tu ne serais pas resté, ne l'aurais pas amenée au café, ne l'aurait pas écoutée avec tant d'attention. Enfin pas une véritable attention puisque, en dehors du

fait qu'elle ait un mec ailleurs, tu n'as rien retenu de ce qu'elle a pu te raconter. En même temps, l'aurais-tu voulu...

Il ne comprend pas. L'attirance, oui, mais le reste...? Pourquoi faire ? Pourquoi se vouloir des amis, par exemple ? Encore s'il sont beaux, esthétiques, décoratifs, de temps en temps, pour le plaisir des yeux, mais sinon ?... Pour parler ? Se parler ? Echanger des idées comme on échange des timbres ? Tiens, celle-là, je l'ai en double... Côme n'a aucune idée à échanger avec qui que ce soit. Ses idées, il les trouve, il les prend, il les vole, tout comme ses amis. Des gens qui lui ressemblent, en qui il peut se reconnaître, sans avoir besoin qu'ils le sachent, qu'ils sachent même s'il existe, sans attendre de contrepartie, de prêté pour un pendu. Ses amis l'aident à se comprendre sans qu'il ait besoin de donner quoi que ce soit, sans qu'ils exigent qu'il leur donne en retour. Il prend. Il prend chez Warhol, chez Guérin, chez Cioran, chez Nietzsche, chez Céline, chez Diogène et tant d'autres... Le reste ne sert à rien ; les autres ne servent à rien si ce n'est à gâcher le paysage, pour la plupart. L'amitié n'est qu'un leurre, une fuite, un évitement de soi, de sa vie... Mon Dieu ! Il n'a pas d'amis ?! Quelle misère !... Ses pseudos amis, ils les avait éliminés un par un quand il s'était aperçu qu'ils ne se servaient d'eux que comme déversoirs. Il avait troqué le tout contre un psy, plus pratique, moins hypocrite, rien à collectionner, à échanger ; juste réfléchir à voix haute, laisser venir les mots, et qu'importe l'écoute, qu'importe s'il emmerde ; il paye pour...

L'amoureté, par contre, est totalement différente : il faut se faire aimer de l'autre, s'y dévoiler, s'attirer par les apparences et au-delà, y croire, avoir envie de savoir, de comprendre, de connaître ce que nos sens désirent tant... En vain, bien sûr. On ne comprend jamais rien. On ne sait jamais l'autre, pas plus que soi-même. Un peu de ses réactions, peut-être, certains de ses goûts, de la surface qui passe aux oubliettes une fois les sens lassés...

29. Mélodie

Aujourd'hui, la question ne se pose même pas. Elle ne viendra pas, pas après ce qui s'est passé hier, pas après ce détour du côté de la mère... Qu'importe. Côme attend quand même, consacre cette attente à se remémorer la

veille. Toujours au même endroit, toujours cette balustrade au dessus des sous-bois, au dessus de la piscine, juste avant le sentier qui y descend, avant les pavillons, les résidences enjardinées dont, hier, il a enfin pu avoir un aperçu.

La veille... Un gros coup pourtant, une mise en pratique parfaite de ses longues réflexions nocturnes, un acte irréfléchi que seules ses pensées préalables lui avaient permis de commettre... Elle ne reviendra pas de sitôt, même accompagnée. Quand tu penses au regard

de sa mère, au choc qu'elle a ressenti, à sa palpable jalousie... Mélodie ne devait pas penser qu'elle serait là, la mère. Quel intérêt ? La soirée qui s'en est suivi n'avait pas dû être très agréable pour elles. Côme était gêné, certes, mais ça passe. D'autant qu'il avait réussi, que sa mise en pratique avait été couronnée d'un succès immédiat...

Il l'avait reconnue, et elle aussi, la mère... « Maman, je te présente Lui »... Trop interloquée pour dire quoique ce soit sur l'instant, le laissant suivre sa fille jusqu'à la chambre, lui laissant le temps de goûter aux couleurs vives, à l'odeur sucrée de fournitures scolaires, lui laissant le temps d'admirer une dernière fois - et le sachant - la juvénile splendeur de sa fille Mélodie, avant de réaliser, de réagir, d'intervenir, d'ouvrir la porte sans frapper, comme voulant les surprendre, pour rappeler sa géniture à des devoirs en attente. En plein été ?! Tout ce qu'elle avait trouvé. Et Côme ne se fait pas prier, pas même de bises à Mélodie, juste un « Je vais y aller » auquel personne ne répond.

La mère le sait, tout comme lui la sait depuis longtemps, dans les rues, la rue piétonne, dans les boutiques. Il sait ses regards, l'intérêt qu'elle a semblé lui porter, les quelques mots échangés parfois devant l'étal d'un marchand. Elle, toujours. Mais lui aussi parfois, répondu, peut-être même souri...

Détaler vite fait, tout ce qu'il lui restait, en espérant que ça ne déborde pas, que tout ça reste entre eux... Peu de risque. Trop de réputation en jeu, d'image, de standing. Côme, lui, n'avait pas grand chose à perdre, alors que dans ces quartiers-là, dans ces maisons d'après les sous-bois,

dans ces résidences où le paraître fait tout... Non, rien à craindre, sauf qu'il ne verrait plus Mélodie. Mélodie...! Un tel prénom, déjà tout un programme !... Comment s'étonner en prénommant ainsi sa fille ?! Pourquoi pas Lolita ?!...

Enfin, il avait réussi, parfaitement, sans se laisser le temps d'une once de réflexion. Il était arrivé à la piscine. Il y avait du monde, beaucoup. Sa place était prise. Il avait repéré le seul endroit libre du solarium, la tête encore embrumée d'un réveil trop récent, ne prêtant nulle attention à ses futurs voisins. Il avait posé son sac, en avait sorti son drap de bain, l'avait étendu, s'était allongé, puis avait remarqué que sa voisine de droite lisait un Agatha Christie, et Côme lui avait dit « C'est le juge, l'assassin ». Comme ça ; ça lui était passé par la tête et sa bouche avait prononcé les mots avant même qu'il s'en rende compte. La fille s'était retournée vers lui, une jeune fille, très jeune fille, et elle avait répondu :

- Le juge ? Quel juge ?
- Rien. C'est une blague. Une mauvaise blague que l'on m'a faite quand j'étais petit, pas tout petit, mais plus petit... Je vais me chercher à boire. Tu veux quelque chose ?

Elle voulait un Coca, comme d'hab ; il aurait presque pu s'abstenir de poser la question...

C'est seulement là, en se dirigeant vers le bar, qu'il avait réalisé ce qui venait de se produire, à quel point tout son travail en amont sur la peur et l'inévitable avait porté ses fruits... Toutes ces journées, ces mois, ces années, prostré sur sa serviette à se demander comment, à présager

du pire, le craindre, le repousser, à laisser la peur l’envahir, le paralyser, dès qu’une fille s’envisageait. Toutes ces fins d’après-midi rageuses et frustrées par les affronts des bœufs emballeurs de belles. Il s’était demandé, avait creusé la chose et avait compris que la seule peur était cause de tout, que c’était elle le pire, elle qu’il fallait affronter - ou mieux : faire disparaître. Hier il y était parvenu, sans se laisser le temps d’y penser. La fatigue, sans doute, l’y avait bien aidé. Mais sans ses réflexions insomniaques, outre qu’elles le fatiguaient... La base était l’Inévitable, l’événement à venir, qu’il soit voulu ou imposé, et la peur qui s’installe dans cet espace d’attente. Virer l’attente, tout était là. Précipiter l’inévitable. Dans les faits si possibles, sinon par la pensée. S’imaginer l’affrontant, puis l’ayant affronté - qu’importe le résultat -, et puis plus tard encore, jusqu’à ce que cet inévitable ne devienne qu’un vague et lointain souvenir, une futile anecdote, tout comme le serait pour l’univers la disparition de notre planète parmi les milliards de planètes qui constituent les milliards de galaxies qui le constituent. A grands coups de “So what ?”, à grands coups d’“Et après ?”... Tu lui parles, et après ? Elle te jette, et après ? Tu es malheureux, et après ? Tu t’habitues, et après ? Tu recommences, et après ? Jusqu’à l’ultime Tu meurs, et après ?... La relativité suffit à éloigner la peur, à s’en détacher, à la remettre à la place qu’elle ne devrait jamais quitter, celle qui donne des ailes, celle qui permet de fuir l’évitable. Tant de choses sont évitables. Tant de responsabilités endossées, de devoirs sacrés, de rôles surannés. Les inévitables sont rares et, pour la plupart, nous nous

les imposons nous-mêmes. Pourquoi pas, si l'on a appris à supprimer la peur qui les précède... La peur est le pire, semblant se confondre à l'action qui se prépare, au temps qui la précède. Mais si la réflexion a eut lieu en amont, si les "So what ?" ont bien fait leur boulot, la peur n'a plus lieu d'être ; il ne reste qu'à agir, à foncer sans réfléchir, supprimer la peur dans l'oeuf, briser sa coquille par un geste d'instinct. Ce que doit ressentir tout combattant, l'impatience de l'assaut, du présent, l'étouffement volontaire d'un fatal futur, son asphyxie, sa pourriture en lambeaux oubliés, dans un instant de vie, de vie réelle, aussi mortelle soit-elle...

Côme n'en était pas là. Sa vie ne dépendait pas du Perrier et du Coca qu'il s'appêtait à rapporter. Certes, les mains prises ainsi, il aurait pu glisser sur les lattes de bois peint. C'est traître, ces machins. Il aurait pu tomber et se fendre le crâne contre un rebord quelconque... Et alors ?... Alors il avait rapporté ses boissons. Sa voisine n'avait pas pris la fuite. Il lui avait raconté son histoire d'Agatha Christie et elle avait poliment ri, lui dévoilant un ravissant rang de métal étincelant sur le bas de ses dents supérieures. Ils s'étaient baignés ensemble. Il lui avait étalé de la crème anti-UV sur le dos, et un peu aussi sur le haut des cuisses. Elle n'était pas dupe. Côme lui avait dit qu'il ne tenterait rien « tant que je ne t'aurai pas donné le feu vert » avait-elle terminé... Tout c'était passé simplement, naturellement, loin de toute réflexion. Jusqu'à la mère...

30. Mail II

de Synope @ Côme

J'ai rêvé de toi la nuit dernière. Tu étais à la fête de Giulietta, déguisé en dandy ou quelque chose comme ça, genre 19^{ème} siècle. Sauf que moi je savais que c'était tes habits de tous les jours. Et puis la fête était beaucoup plus grande, dans un vrai château, et tout le monde était costumé de la même époque. Mais je savais que pour toi ce n'était pas un déguisement. Je me répète mais cela semblait très important, comme la clé de quelque chose... En tout cas il n'y avait pas de Mickey ou de Minnie (Grrr !!). Je ne sais plus comment j'étais habillée mais tu ne me voyais pas. J'étais invisible pour toi. Je suis venue te parler, toute contente de te trouver là. C'était curieux parce que je ne

connaissais personne d'autre que toi alors que toi semblais connaître tout le monde, sauf moi. Tu ne me voyais pas, ne m'entendais pas. Je t'ai même attrapé par le bras, j'ai crié ton nom, mais c'était comme si je n'existais pas. Et en même temps j'étais si heureuse de te revoir ! Je t'observais aller de groupe en groupe (tout à fait ton genre ;-)...), de fille en fille, leur parler. Elles semblaient toutes amoureuses de toi, et tu avais l'air de trouver ça tout à fait naturel. Parfois j'essayais de m'interposer entre elles et toi pour que tu me voies, mais non.. Bizarre comme rêve, non ?

Ça me fait penser que ma mère m'a rapporté que tu recevais pas mal de filles ces derniers temps, et qu'elle avait même vu Blandine... Tu t'es remis avec elle ? Désolée, ça ne me regarde pas, tu fais ce que tu veux. Mais méfie-toi quand même, je ne pense pas que ce soit quelqu'un pour toi, d'après ce que tu m'as raconté en tout cas... Bref, ma mère m'écrit que tu papillottes beaucoup et que c'est le défilé chez toi... Tant mieux pour toi si tu t'amuses mais fais attention de ne pas te faire avoir (tu vas me dire que je suis mal placée pour te donner des conseils après ce que je t'ai fait subir et tu auras raison)...

Au bout du compte, même si tu m'ignorais, ça m'a fait plaisir de te revoir, ne serait-ce qu'en rêve...

Sinon j'ai réfléchi (ça t'étonne, hein ?) comme tu me l'as conseillé. J'ai essayé de faire le tour des événements passés, présents et à venir. Pour le passé, je ne regrette pas du tout

d'avoir rompu avec Merlin, même si trois années ne s'effacent pas comme ça, mais nous n'étions plus sur la même longueur d'onde. C'est aussi ce que je ressens avec mes amies de toujours, comme si elles avaient changé. Ou bien alors c'est moi. Ou les deux. Et puis je suis restée en bons termes avec Merlin. On s'est rappelés ces derniers temps. Il m'a même dit qu'il avait une nouvelle copine et je suis très contente pour lui. Quand à l'avenir, il ne me fait pas peur. Au contraire : fini le lycée ! Je vais être bien plus libre et pouvoir étudier ce qui m'intéresse vraiment... une fois que j'aurai trouvé ce qui m'intéresse vraiment...

Bref : résultats : rien. C'était bien la peine de me prendre la tête pour en arriver là ! Du coup, je me sens encore moins bien de ne pas avoir trouvé. Merci du conseil !... Non, en fait, grâce à toi, j'ai pu éliminer pas mal de choses, mais il y en a sûrement d'autres auxquelles je n'ai pas pensé... Tu as une idée ?...

Enfin (j'en ai des trucs à te dire ! Moi qui n'aime pas écrire !) je suis allée chez plusieurs marchands de journaux. Ils n'avaient plus de Vogue mais je ne désespère pas. Je vais continuer à chercher, quitte à écumer toute la ville. Tu vois, je ne t'oublie pas, moi !... En attendant j'ai acheté d'autres magazines de mode qui pourront t'intéresser. Et aussi, je me suis fait offrir par Giulietta une très jolie petite robe rose pâle, sans manches, un peu corole au départ de la taille...

Ci-joint la photo de moi en Minnie (je m'attendais à pire).

Bisous.

de Côme @ Synope

Effectivement, adorable petite Minnie (merci pour la photo), tu es plutôt mal placée pour me donner des conseils sur mes relations. De toute façon il n'y a rien. Ta mère se fait des idées. Je m'amuse un peu, c'est tout. Je teste mon pouvoir de séduction (tu connais bien ça, non ?), rien de plus. Je ne les touche même pas, et non : je ne me suis pas remis avec Blandine. Il faut bien que je retrouve un peu de confiance en moi, en ma capacité à plaire, après ce que tu m'as fait endurer... Je ne me plains pas : te subir fut délectable... C'est plutôt le fait de ne plus avoir à te subir qui a été difficile, très très très difficile... Enfin, si tu rêves de moi, c'est toujours ça. D'autant que - tu dois t'en douter - moi je n'ai jamais cessé de penser à toi - ne serait-ce que pour tenter de t'oublier... Je ne sais pas si j'en rêve vu que je ne m'en souviens jamais, mais je ne vois pas pourquoi ce qui m'obsède le jour s'évaporerait la nuit...

31. Francesca

Le problème, c'est sa gueule. Le reste, ça pourrait aller. Son buste frise la perfection. C'est sa gueule surtout, son visage. Non qu'il soit laid ; non qu'elle soit laide, loin de là. Mais faut s'habituer. Un moment qu'elle est là, qu'elle traîne dans les parages. Jamais très loin, toujours à portée de vue, de regard, sachant parfaitement ce qu'elle veut et comment l'obtenir. Une bonne dizaine de jours, au moins, qu'elle attend, qu'elle l'attendait... Maintenant c'est lui qui l'attend. Elle le voulait ; elle l'a eu. Enfin, dans la mesure où on peut l'avoir. Quelques baisers, quelques caresses : un sommet !...

Toujours au même endroit : la barrière de fer tiède qui longe la sylvestre dépression, tout au bord du sentier qui mène à la piscine. Elle va venir, Côme en est certain, presque trop. Il ne faudrait pas que

ça aille plus loin, qu'elle le considère comme sien... Une virtuose du flirt, de la drague, dévoilant ses atouts les uns après les autres. Le buste, déjà, si parfait qu'il en ferait presque oublier le reste. Peut-être une erreur, d'ailleurs, un trop flagrant déséquilibre. Même son visage, si elle ne roulait pas le haut de son maillot sur ses hanches, si elle ne dévoilait pas si impudiquement ses petits seins à peine, ses bourgeons adolescents... Forcément, c'est d'abord là que le regard se pose, sur cette perfection-là. Alors le reste, à côté, a du mal à tenir la distance. D'autant qu'elle a aussi le cul bas, ainsi que de toutes petites papattes...

Tu exagères. C'est facile de jouer les blasés après une telle journée. Elle t'a eu ; elle t'a comblé. Monsieur fait son petit macho et crache dans la soupe dont il s'est délecté la veille... Elle était belle dans la pénombre du salon de ses parents absents – vous auriez sûrement été beaucoup moins à l'aise en leur présence -, se laissant embrasser, déshabiller, caresser, éclairée des seules lumières d'un live de Bowie sur grand écran classieux... Son petit corps tendu au bord du canapé, offert à tes mains, à tes lèvres... Et dans sa chambre, ensuite, alors que l'heure du retour parental approchait... Eviter qu'ils la retrouvent ainsi : offerte et nue... Une chambre de jeune fille. Ça fait toujours quelque chose une chambre de jeune fille... Tant d'intimité dévoilée, tant de sens sollicités...

Des jours qu'elle t'attendait, te voulait. Elle avait repéré ta place au solarium, au bord des herbes et des arbustes, d'où tu pouvais tout englober d'un coup d'œil. Elle s'est approchée peu à peu, chaque jour

un peu plus, semblant t'avoir deviné, percé à jour. Cela avait été agréable d'être ainsi diagnostiqué, d'avoir l'air d'être ce qu'il était aux yeux de celle qui le voulait. Alors que lui non, vraiment pas, pas au début. Et elle avait dû subir, le voir partir ailleurs, vers d'autres, avec d'autres, chercher au-delà de ce qu'elle lui offrait. Il l'avait bien remarquée, mais c'était sa gueule. Sûr qu'habillée il n'y aurait même jamais fait attention. Elle n'était pas laide, ni vraiment jolie ; disons originale. Un visage un peu trop plat, des yeux un peu trop fendus, des lèvres un peu trop épaisses, et un cul un peu trop bas. Un peu, rien qu'un peu. Il lui était arrivé de draguer bien pire... Mais le paradoxe de ce buste si parfait...

Elle l'avait parfaitement repéré, savait parfaitement à qui elle avait à faire et, une fois suffisamment proche, une fois qu'il s'était habitué à sa présence, à sa proximité, qu'il commençait à s'en sentir flatté, elle avait déballé ses armes, une à une : pailles, sucettes, lunettes de soleil en plastique rose, enchaînant livres de Matzneff sur livres de Jaccard, en passant par Segré... On ne pouvait être plus clair. Ça lui avait fait presque peur d'être démasqué ainsi, si facilement. En même temps, après toutes ces années passées à se faire accoster par des hommes ou des mères...

Tu ne sais pas trop comment mais elle l'a su tout de suite, t'a tout de suite cerné... Elle t'a dit s'appeler Francesca, comme dans les "*Douze poèmes*". Mais là aussi tu la soupçonnes d'un quelconque Françoise transformé à ton intention... Tu l'as laissée venir et il t'a suffi de céder. Tu savais qu'elle t'attendait, que c'est toi qu'elle attendait, que

c'est pour toi qu'elle revenait chaque jour, arrivant avant toi pour y être au plus près, toujours plus près, que tu n'aies plus rien à faire, juste un mot à prononcer, peut-être, et encore... Elle a tout fait pour que tu la désires, t'en a laissé tout le temps, feignant d'ignorer que tu allais vers d'autres, continuant son approche comme si de rien n'était...

Alors hier, dès ton arrivée, il t'a suffi de ce mot. Elle s'était installée à ta place, enfin juste à côté. Elle t'a souri. Elle t'attendait. Tu lui as dit Bonjour et tu t'es allongé près d'elle, ta serviette contre la sienne, à se toucher. Elle s'est mise à plat ventre, le visage tourné vers toi, les bras repliés en oreiller. Et tu as fait la même chose, exactement, inversement, en miroir. Une connivence aussi rapide que la lumière. Vos coudes se sont frôlés. Vos doigts se sont avancés doucement le long de vos avant-bras et puis se sont touchés, caressés, emmêlés. Vous êtes restés comme ça un temps, sans parler, vos doigts entrelacés. Tu devinais ses hanches se soulever, son ventre, sa respiration s'accélérer au rythme de ton cœur... Un cadeau de longtemps attendu pour elle ; une pochette surprise pour toi. Et puis tu as relevé un peu les épaules, le haut du corps, la tête, appuyé sur les coudes, et tu as fait tanguer le tout vers son curieux visage, vers ses lèvres moelleuses. Elle a fermé les yeux. Tu as fermé les yeux... Puis elle t'a demandé « Tu veux venir chez moi ? » Alors vous vous êtes levés, un quart d'heure à peine après ton arrivée. Vous vous êtes retrouvés devant l'entrée de la piscine. Elle t'a pris la main et vous vous êtes embrassés encore, à chaque pas un baiser, tout au long de

l'allée, de l'étroit sentier dallé au milieu des broussailles, des arbustes... L'odeur du soleil sur sa peau bronzée...

Elle n'habite pas loin, tout près, de l'autre côté du pont. Ce n'est qu'une fois dans la rue que vous avez échangé vos prénoms. Elle connaissait déjà le tien...

La voilà. Ce doit être la première fois qu'elle arrive après toi. Tu n'as jamais su être à l'heure à un rendez-vous, toujours en avance. Le temps nécessaire à préparer l'avenir, quitter le passé, ce nouveau mail de Synope dont tu ne sais que penser... Tu vas bien. Tu te sens bien. Tu vis ce que tu as toujours voulu vivre. Il semble que cela suffise à te faire rayonner au-delà des frontières, jusqu'à Rome...

Elle arrive. Elle sourit. Elle t'embrasse. Vos langues s'enlacent. Son corps se love contre le tien. Tout ne devient que sens ; plus rien d'autre n'a de sens. L'esprit est mort, il ne sert plus à rien. La volonté n'est plus. L'amour n'est qu'un mot. Il n'y a plus que sa peau contre la tienne, qu'un instant hors du temps, hors de tout. Ton oreille capte des pas, des murmures... Peut-être êtes-vous choquants, impudiques, provocants...

32. Mail III

De Synope @ Côme :

J'ai encore rêvé de toi... Excuse-moi pour tout ce temps passé depuis ton dernier mail mais ce n'a pas été très facile pour moi. J'étais un peu perdue. Je le suis encore, peut-être encore plus, même si je crois que tout ça ne dépend plus seulement que de moi. J'ai beaucoup réfléchi à ce que tu m'as dit... Enfin j'ai essayé. Sauf qu'il a quelque chose, quelqu'un, qui parasite un peu mon esprit... : toi.

Mais je ne veux pas t'effrayer tout de suite ; alors d'abord mes rêves. Parce qu'il y en a plusieurs, il y en a toutes les nuits, plusieurs fois par nuit. Et des cauchemars aussi. Avec toujours le même point commun : toi. Je ne sais pas trop ce que ça veut

dire. Peut-être parce que tu es le seul point “stable” (je sais : ce mot ne te convient pas du tout !) auquel je peux m’accrocher en ce moment.

Bref ; je vais te raconter deux de mes derniers rêves :

Le premier se passe encore durant l’anniversaire de Giullietta, au bal costumé. Je suis dans mon ridicule déguisement de Minnie et quelqu’un vient me dire que tu es là, qu’il t’a vu - je ne sais ni qui c’est, ni comment il te connaît, mais je ne suis pas spécialement surprise. Alors je commence à te chercher partout, et je t’aperçois à l’autre bout d’une salle (tout est beaucoup plus grand que dans la réalité) en train de parler avec des gens, des gens masqués, comme Batman, mais ce n’est pas Batman. C’est je ne sais qui, et je m’en fous puisque c’est toi que je cherche. Toi, tu n’es pas déguisé. Enfin si, par rapport à la vraie vie. Mais dans la réalité de mon rêve ton costume est tout à fait normal, quotidien. Tu as une veste noire, un peu froissée, un chapeau noir et une canne comme Dr House. Je me démène pour traverser la foule et m’approcher de toi mais quand je parviens enfin à l’endroit où je croyais t’avoir vu, tu n’y es plus (je sais que ce n’est pas bien passionnant comme rêve, désolée, mais il est vraiment typique. Les lieux changent mais les faits sont toujours les mêmes). Et là, après t’avoir cherché encore de salle en salle, toujours plus nombreuses et encombrées de monde, je te retrouve enfin, avec d’autres gens, toujours masqués, et je recommence à vouloir te rejoindre. Et ça recommence comme

ça, tout le temps, durant tout le rêve. Sauf qu'à chaque fois que je te perds, l'endroit devient de plus en plus grand, qu'il y a de plus en plus de salles, que cela devient un labyrinthe avec de plus en plus de monde, et que je me sens de plus en plus perdue car je ne connais que toi... Généralement je me réveille sans avoir réussi à te retrouver.

L'autre exemple de rêve est plus sombre, dès le départ. J'apprends que l'immeuble, notre immeuble, celui où je vis avec ma mère, celui où tu vis, a sauté, explosé, tout l'immeuble, une bombe, qu'il n'en reste plus rien. Et je me retrouve au milieu d'un immense tas de gravas à rechercher tes cendres au milieu des cendres, persuadée que c'est toi qui as voulu te détruire, et le reste avec...

Voilà. Des rêves comme ça, j'en fais toutes les nuits, plusieurs fois par nuit. Et il n'y a pas que ça. Même la journée, quand j'essaie de réfléchir à ma situation (Merlin, mes copines, la rentrée), comme tu me l'as conseillé, je pense plus au conseiller qu'à ses conseils... Et aussi avec mes copines qui me demandent ce qui m'arrive en ce moment, disent que je n'écoute rien, que j'ai toujours l'air absent...

En fait je n'arrête pas de repenser à ce qui s'est passé entre nous. A essayer de comprendre pourquoi j'ai réagi comme ça, pourquoi j'ai pris cette décision-là, d'arrêter de te voir. Il y avait Merlin, je sais. Je pensais que je t'aimais encore mais aujourd'hui, avec le recul, je vois bien que ce n'était plus le cas,

que c'est avec toi que j'étais bien, et que de le voir devenait de plus en plus une corvée. Je ne m'en rends compte que maintenant, bien trop tard si j'en juge par les échos que me renvoie ma mère, toutes ces jeunes filles qui défilent chez toi... Je comprendrais, après tout ce que je t'ai fait - ou plutôt : après tout ce que je n'ai pas voulu faire -, que tu ne veuilles plus me voir. J'ai pourtant le sentiment que tout ce temps passé ensemble a créé un lien irréversible entre nous. Je crois que c'est ça qui me prend la tête, et depuis bien plus longtemps que je veux bien l'admettre. Je ne comprends pas. Je ne me comprends pas. Quand j'ai "rompu" avec toi, je savais au fond que rien ne pourrait plus être comme avant avec Merlin, qu'entre temps il y avait eu ce Nous, indéfinissable, qui ne ressemblait à rien, qui semblait ne mener nulle part, mais qui m'avait transportée à mon insu bien plus loin que ce que j'imaginai...

Tu me manques.

Voilà.

Je l'ai dit.

Mon seul problème c'est toi, moi, pourquoi j'ai agi ainsi. Est-ce que tout est définitivement fini ou est-ce que tu penses vraiment encore à moi, parfois, entre deux flirts ?... Est-ce que je peux revenir en arrière pour reprendre la bonne route ? Est-ce que je peux en trouver une autre qui me ramènerait vers toi ?... Est-ce que tu m'accepterais malgré tout ?... Est-ce que tu voudrais encore de moi ????...

Je crève d'envie et de peur de te revoir. Dans mes rêves, c'est toujours le pire qui répond à mon manque... Et je crève un peu de jalousie aussi...

Voilà. Je crois que je t'ai tout dit. Je crois que c'est l'amour qui me ronge. Un amour qui veut plus, qui veut aller plus loin, avec toi...

Tu sais comme je suis fière et orgueilleuse. C'est aussi pour ça que j'ai mis tant de temps avant de te répondre. Il fallait que je sois certaine de ce que je ressentais, que je remette en question tout ce que j'avais cru sur nous, et que j'ose te le dire, que j'ose prendre ce risque, que je mette mon amour-propre de côté...

Même si tu t'en moques, même si c'est trop tard, même si je t'ai fait trop souffrir pour que tu veuilles encore de moi...

Aujourd'hui, c'est moi qui souffre.

J'espère qu'il n'est pas trop tard...

33. Solweig

Un mauvais sens du timing... Ce n'est sûrement pas de sa faute. Un coup de pas de bol. Les dernières fois Côme avait du Synope plein la tête. Cette fois-ci aussi. Presque deux mois passés entre l'école et maintenant, ici. Ou bien c'est lui qui n'a rien vu durant les dernières semaines de cours - pour cause.... Après, elle est partie en vacances, et puis elle est venue ici, direct. Cette manie qu'il a de raconter sa vie à tout le monde... Qui ignore qu'il passe tous les beaux jours à la piscine ? Combien même en a-t-il invitées ? Tu imagines, avec Francesca, l'allemande, Mélodie !... Si une élève avait débarqué !? Mon Dieu ! Tu n'oses y penser !...

Non. Côme s'en fout en fait. Non plus parce qu'il a perdu l'amour, le goût d'en vivre d'autres, mais parce qu'il est en bonne voie de le

retrouver. Le vrai, celui avec le label "Réciprocité" sur l'emballage. Ne nous emballons pas. Les avances de Synope portent bien leur nom, du simple mouvement, qui va, qui vient... Pourquoi maintenant ? Que s'est-il passé ? Ne se sent-elle pas tout simplement seule, tâchant d'occuper son cœur en attendant mieux ?... Qu'importe. Rien que de lire ses mots. Ces mots, même s'il n'y a pas d'après. Côme n'est pas devin. Côme se fout de l'avenir. Il suffit de profiter de ces mots, de ces mots que Synope a écrit pour lui. Etait-elle bourrée ?... Ses mots sont là ; non seulement dans l'omniprésent de Côme, mais aussi imprimés, définitivement, sur une page du roman de sa vie, lui appartenant à jamais, son histoire à lui... C'est beau.

Solweig aussi est très belle. Sans son mauvais sens du timing, elle n'aurait pas eu trop de difficulté à supplanter Synope. Quelque chose de rebelle, d'indomptable, même si c'est elle qui est venue à lui. Un côté oui mais non, comme une féline en chaleur, du genre qui te choisit pour que tu la mérites. Le mérite et Côme... En plus il s'en fout. Il ne prends conscience de sa présence que lorsqu'il s'en fout... Pourtant, depuis quelques jours qu'elle vient, qu'ils flirtent gentiment sur leurs draps de bain, depuis hier où ils sont allé jouer aux docteurs dans les vestiaires (Côme savait qu'ils n'iraient pas plus loin), il sent qu'elle attend qu'il endosse un rôle, son rôle de mâle. Jusque là, et même jusqu'aux jeux dans les vestiaires, cela n'avait pas d'importance qu'il soit mâle ou femelle, cela ne changeait rien. Mais arrive un moment où l'appropriation des rôles semble inévitable. Celui du mâle est tellement difficile ! On attend tant de lui ! Si Côme le pouvait, il

changerait de sexe à ce moment précis, au moment fatidique, se ferait fille, lesbienne... Il pourrait lui faire l'amour sans se soucier de Machin, seul avec elle, tranquille pour une fois. Il pourrait...

Solweig à vraiment un corps parfait ; mais Côme en est certain : il n'est pas amoureux. Elle revient du bassin, séchant ses longs cheveux en les vrillant dans une serviette, la tête penchée sur le côté. Très belle. Des jambes immenses mises en valeur par l'échancrure, en haut des cuisses, de son maillot de bain blanc, presque transparent, tendu sur son buste novice que deux petites tâches mutines sombrent à peine... Elle lui sourit, s'approche. La fin de l'après-midi approche aussi. Il n'a plus d'excuses, épuisées - une autre qui l'attend ailleurs, la migraine, la fatigue, une fuite discrète... Il va falloir l'inviter, ne serait-ce qu'à dîner.

Dans ce genre de présent-là, quand l'inévitable s'annonce, que l'après-dîner gâche le dîner d'avance, même si cet inévitable est décidé, que le désir - mental, et physique encore à ce moment-là - à décidé, même s'il connaît la fin, que la partie est perdue d'avance, que Machin se désistera au tout dernier moment, comme d'hab ; Côme sait qu'une part de bonheur l'attend quand même, et qu'il peut la prolonger... Ce serait plus facile de s'annoncer directement lesbien, mais c'est Machin qu'elles veulent, du normal, du fait-pour...

Allez, essaie de bien en profiter en attendant. Sachant l'après, tâche de savourer plus encore tout ce qui pourra le précéder... D'accord... Oui... Merci... C'est gentil...

– Tu as prévu quelque chose, ce soir ?

- Ça dépend...
- Ah. Tu attends pour savoir ?...
- Savoir ce que tu me proposes...
- Un dîner, au restaurant. Il n'y a pas grand-chose par ici, mais c'est plutôt bon...
- Avec plaisir, mon petit prof adoré...
- Je ne suis pas ton prof.
- Ça changerait quelque chose ?
- Et je ne suis pas si petit non plus.
- Adoré ?
- Bon. On y va ? Comme ça j'ai le temps de passer chez moi prendre une douche avant. Et toi aussi, bien sûr, si tu veux...

C'est quoi cette histoire de douche !?... T'inquiète ; tu t'en fous, non ? Oui, il s'en fout. Aucune importance. L'importance est encore loin, en Italie, mais pleine de promesses. Solweig lui prend la main à peine dans la rue. Il apprécie, serre un peu ; elle aussi. Ils ne disent rien. Elle savoure son "Enfin !". Elle serre un peu plus et Machin est aux anges - il lui en faut très peu ; c'est le trop qui l'écoeure. Côme a mal au pantalon. Il ralentissent un peu, s'arrêtent, s'embrassent, repartent, ralentissent un peu, s'arrêtent, s'embrassent, repartent, il ne sait combien de fois. Arrivés à son appart, ils ralentissent, s'arrêtent et s'embrassent contre la porte, sur le palier, alors que Myrha descend, passe, les regarde. Le timing... Juste aujourd'hui. Timing de merde.

IV

34. Le départ

Ils roulent. Elbow tourne. Ils ne disent rien. Ils sont tendus, en fuite. Bientôt les maisons s'espacent, la banlieue, puis disparaissent, la campagne, à mesure que Synope et Côme se relâchent un peu, à peine, sourient un peu, à peine, s'observent du coin de l'œil (pour elle ; lui détourne totalement la tête). La musique commence à s'installer, à se relâcher, elle aussi, à prendre ses aises, son rôle à cœur, insufflant enfin le tout dernier morceau dans l'habitacle, le onzième, le dernier de The Seldom Seen Kid : "*Friends Of Ours*", comme un décompte. Le décompte du début, le décompte de la fin, du début de la fin...

Car Côme en est certain : après, il n'y aura plus rien.

Il n'y a plus rien. De la forêt, un peu de campagne laide, ridée, marquée, défigurée par l'acharnement des machines humaines... Et ces notes qui arrivent enfin, ces quelques notes de guitare que la basse rejoindra bientôt, ces notes libératrices, qui lui disent « Tu y es ! ». Ce décompte escompté annonçant le départ, le début, la délivrance,

l'apothéose. C'est ainsi que tu le sens ; c'est ainsi que tu l'entends, l'attends... Ce décompte, quelques notes comme une fragrance prévenante, te préparant à cette série de douze qui se répétera et reviendra jusqu'à ce que la treizième note éclate et vous projette au loin, ici, dans cet instant aussi parfait qu'irréel, "inconcevable"...

Tout va bien. Peut-être trop bien se met à craindre Côme. Ils fuient le monde pour l'inconnu, rejoindre leur monde à eux, leur inconnu, s'il existe, s'ils le trouvent. Va-t-il se réveiller ? Si c'est un rêve, Côme n'y tient pas, s'y refuse. Il veut le vivre et le revivre encore, qu'il dure, perdure. Qu'importe s'il est mort, en un coma profond sur un lit d'hôpital, incapable de bouger, le corps paralysé, légume, larve à euthanasier. Non. Laissez-le vivre ainsi, laissez-le dans son rêve, soyez un peu patient ; il mourra bien un jour...

Synope est à ses côtés, à la place du mort. Peut-être qu'elle aussi. Que la réalité fut, jusqu'à un accident. Un virage, une voiture, un platane, trop occupé qu'il était à savourer son rêve, cet instant permanent, ces multiples instants qui naissent les uns des autres, s'engendrent, ces instants sans temps, qu'il découpe en lamelles qu'il découpe en lamelles, et toujours, et encore, de plus en plus fines, jusqu'à devenir invisibles, jusqu'à ce que le temps s'arrête, trop insignifiant pour parvenir à se reformer, se reconcrétiser...

Que tout se bloque et cesse sur cette route, dans cette voiture, enveloppé des parfums de Synope émanants de sa peau aux reflets de cuivre, de ses cheveux si blonds, de son haleine tiède... Il rêve, c'est certain. Son cœur ne supporterait pas une telle réalité, qu'après avoir

tant fait pour étouffer l'amour, que celui-ci revienne éclater ses poumons d'un air trop puissant, trop pur, trop parfait... Rien n'est réel. Il a toujours douté que quoique ce soit le fut, mais là il en a la preuve. Cette beauté n'est pas ; inaccessible à l'Homme, à son petit cerveau cartésien où tout doit trouver cause, explication, raison. L'amour n'est pas en lui. L'amour l'investit, venant d'un absolu où nul n'a accès, que nul ne peut comprendre, encore moins décider. C'est l'amour qui décide, qui se jette sur toi, te déchire, t'élève et te lâche. De l'amour tu es né ; par désamour tu meurs. Lui qui décide. Tu n'y es pour rien. Tu peux y résister ; quelques uns y parviennent et meurent jusqu'à leur mort, ayant vécu vacants, refusant la douleur, s'isolant dans la peur, préférant leur absurde labeur, leurs règles et leurs devoirs...

Côme tient à son rêve, s'y accroche de toutes ses forces. Il se retient parfois de regarder Synope. D'abord parce qu'il y a la route - même s'il rêve ; au cas où -, mais surtout parce qu'il craint que l'instant lui échappe, que le rêve décide de l'emporter ailleurs, en un ailleurs sans elle. Synope est là pourtant, suffisamment concrète pour certains de ses sens, la vue, l'odorat... Trop peur de la toucher, qu'elle éclate comme une bulle, disparaisse en fumée, en brouillard poisseux le ramenant à la vie, sa fausse vie, fabriquée, modelée et remodelée pour se faire oublier, pour le convaincre qu'il n'y a rien d'autre.

Mais c'est Sa vie, sa vie à lui seul, une vie dont il peut faire ce qu'il veut, l'arrêter quand il veut, recommencer ailleurs autant de fois qu'il veut, même si le monde s'acharne à lui faire oublier, à ce qu'il s'oublie pour le bien du monde... Les autres ne sont rien ; les autres

n'existent pas, une vue de l'esprit, aucun compte à leur rendre. Les autres sont comme lui, ne sachant rien, ignorant tout, attendant qu'une force bien au-delà d'eux-mêmes les téléporte ailleurs, dans le rêve d'une vie vraie, faite de sens et d'instincts... Si seulement il savait ; si seulement il pouvait effacer toute pensée, tout savoir, se laisser emporter dans une absolue confiance en l'inconnu... Ce qu'il fait, tente de faire, en découpant l'instant...

35. Flash back

C'est l'enregistrement d'un concert que Côme a téléchargé juste avant de partir. On ne distingue pas grand-chose ; cela a dû être capté par un téléphone portable, du milieu de la foule, en plein air, dans un stade, et plutôt loin de la scène. On entend très bien les remarques, les dialogues, les applaudissements du cercle proche du collecteur. Les rires aussi. Tout le monde rit. Cela semble très drôle. C'est Guy Garvey, le chanteur, qui raconte des choses qui font rire tout le monde entre chaque chanson. Ce qu'on distingue le mieux, ces petits monologues. Parce que pour ce qui est de la musique, là-bas, tout dans le fond, si on ne connaît pas déjà... Ils connaissent. Ils connaissent très bien et Synope sourit aux bonnes blagues de Guy Garvey auxquelles Côme ne comprend rien. Elle est douée pour les langues

étrangères. Lui non, à part un vague sabir européen, mélange de mots piqués à droite à gauche, importés de nulle part. Il s'en sort. Il a pas mal voyagé, et avec ça il s'en sort pour dormir, manger, un zeste de gestes par dessus, une pincée de mimiques bien senties...

Synope sourit. Elle sourit un peu plus fort, de façon plus marquée, aux choses drôles qu'elle comprend...

Le sourire est là, sur un coin de ses lèvres, figé, comme arrimé à son divin visage, depuis l'aéroport, qu'ils s'y sont aperçus...

L'autoroute. Il ne sait pas trop où ils sont. Ils ne se sont pas arrêtés ; ils n'ont pas faim ; ils roulent... Tout s'est passé si vite... Pas tant les événements mais les pensées, le chamboulement des méninges...

Ce mail, au début, franchement, il a pensé qu'elle se foutait de sa gueule, qu'elle jouait, l'allumait, peut-être par jalousie, par dépit, va savoir ?... Au bout d'un temps il lui a répondu qu'il ne trouvait pas vraiment ça désopilant, qu'elle semblait s'amuser follement à remuer le couteau, mais que sa plaie, à lui, commençait à peine à cicatriser et que ça ne le faisait que moyennement rire. Elle a insisté, dit qu'elle ne se moquait pas, qu'elle avait compris, qu'elle en était certaine, que c'est lui qu'elle voulait, avec qui elle voulait être, qu'il n'y avait rien d'autre, que c'est ça qui la rongait de tout ce temps, qu'elle ne pensait qu'à lui, ne rêvait que de lui, ne voulait que lui, jusqu'au bout... Ça, ça l'avait fait un peu tiquer, ce "jusqu'au bout". Côme n'aime pas trop qu'il soit question de bout... Il préfère s'arrêter avant, qu'on n'y touche pas, n'en parle pas. C'est malgré lui qu'il se sent concerné ; ce bout

n'est pas le sien, juste celui de Machin, et Côme est plutôt en froid avec Machin. Ça a toujours été comme ça ; passons.

Au bout de trois ou quatre échanges, Côme a commencé à y croire un peu, puis beaucoup, jusqu'à ce qu'il ne vive plus que pour ça. Synope a dû déclarer encore, affirmer, confirmer, jurer. Alors ils ont décidé de s'organiser, d'essayer, de tenter la chose loin de tous, de tout, rien qu'eux deux. Ils ont décidé de partir ensemble, juste elle et lui, sans le dire à personne. Même Giulietta, complice, ne saurait pas où ils iraient. Synope a raccourci son séjour sans en informer sa mère. Côme s'est mis à chercher un endroit près de la mer. La marquise a offert à Synope un billet en première classe sur un vol Rome-Paris. Côme a trouvé un endroit, un petit hôtel, tout au bord de la mer, où il a réservé pour trois nuits, avec une assurance annulation. Tant qu'il ne la verrait pas, le pire serait toujours certain. Les semaines, les jours, il comptait en heures, désormais, en heures qui le séparaient d'elle. Rien d'autre n'existait. Il n'était plus là, pour personne, ne répondait plus au téléphone, n'allait plus à la piscine. Tout en lui se tendait vers cet Enfin. Il en jouissait d'avance, craignant toujours un sale tour du destin. Il n'espérait pas l'avenir. Il jouissait d'un présent tendu vers cet avenir - qu'importe qu'il advienne ; s'il devait souffrir, il le ferait en temps voulu. Il avait largement assez de provisions pour nourrir son rêve présent. Cela tenait encore du fantasme, et ce ne serait rien d'autre tant qu'ils n'y seraient pas, tant qu'elle ne se trouverait pas devant lui, concrète, physique... Tout avait été très vite, si vite, sauf au tout dernier moment, sauf au moment de vérité, quand le présent

avait rejoint l'avenir, quand il avait fallu prendre la voiture et se rendre à Roissy. Une bonne heure d'avance, d'angoisse, de résignation. Pas de retard annoncé sur le vol, pas d'espoir à prolonger. Il s'était placé loin des familles amassées, des amis excités, des amants assoiffés, entassés devant les portes coulissantes d'où, peut-être, elle lui apparaîtrait. Il s'était appuyé contre une colonne, un poteau de béton, pas tant pour se donner un genre nonchalant que pour reposer ses jambes flageolantes et son corps tremblant. C'était long. Il fallait que les passagers récupèrent leurs bagages. Les portes s'étaient ouvertes. Le défilé avait commencé. Les retrouvailles, les embrassades, les mots pressés de partout. Cela avait été long. Le flot allant s'amenuisant, les touts derniers, attendus par personne... Et elle fut là, s'arrêtant sur le seuil, la ligne de démarcation, le cherchant du regard. L'amas s'était dispersé. Il n'y avait plus qu'elle. Et lui. Leurs sourires à peine, mais dès lors, jusqu'à maintenant encore. Elle l'avait regardé se dissocier de la colonne. Elle l'avait regardé s'avancer vers elle. Et avait fait quelques pas pour s'avancer vers lui. Un rêve.

– Ça va ?

– Oui...

Un « Oui » plein de promesses tenues, de promesses à venir. Un « Nous y sommes. Voilà. »

36. L'arrivée

Ils ne se sont pas arrêtés. Cela va faire bientôt cinq heures qu'ils roulent ainsi. Cinq heures passées l'un près de l'autre, à côté l'un de l'autre, regardant dans la même direction. Le plus souvent. Côme aurait adoré passer le voyage à détailler le profil de Synope. Mais il y a la route, et d'autres événements à vivre encore. Ce qu'il espère. Ce que tu espères. Mais la crainte est là, tout au fond, tapie, comme la nappe de violons d'un thème de Delerue, la base sur laquelle tout repose, qui ne peut disparaître, qui a toujours été. Cette crainte même qui nourrit ton désir, qui t'a fait hésiter durant tout le trajet entre la route et Synope, son profil si doux, le sourire évident, incontrôlable, inconscient peut-être, mais évident sur ses lèvres rosées, qui s'accentue un peu avant qu'elle ne te dise une fois encore de regarder

devant toi, ses yeux clairs, aquarelles, brillants d'aventure. Elle est là, près de toi, pour toi, pour elle. Il n'y a que vous.

Il n'y a qu'eux. Ils pourraient mourir là sans que personne ne le sache. Ils ne sont nulle part. Le paysage s'étend doucement, s'allonge, se détend. Les reliefs s'estompent. La mer approche. Lui aussi a senti le regard de Synope, souvent. Moins manifeste, sûrement. Question de nature. Son parfum, sa petite main posée sur le siège, à côté du denim délavé qui recouvre sa peau, cette main qu'il pourrait prendre, ou tout du moins frôler. Pas encore.

Profite, prends le temps, l'instant, une multitude d'instantanés naissants les uns des autres, qui prolifèrent dans l'infini présent. L'arrondi de ses Kickers multicolores, comme deux museaux curieux, peut-être un peu craintifs, petits animaux sages, tournés légèrement l'un vers l'autre comme pour s'assurer que l'autre est toujours là. La chemise blanche et lâche en coton translucide laissant imaginer un soutien-gorge blanc, petit, deux triangles posés...

Se seraient-ils touchés s'ils s'étaient arrêtés ? Non, tu ne crois pas. Sur une aire d'autoroute aux relents de toilettes glauques, dans les relents de merde et de vomi, de pisse et de sueur... Non, tu ne crois pas. De la gêne, sûrement, encore plus de gêne, c'est tout. C'est bon ; ils ont leur dose déjà. Et ils en sont ravis. Chacun de ces instants les ravit, les emporte, les enlève... Ils ne savent pas ce qu'ils doivent faire ou dire, comment se comporter. Tout s'est passé si vite, et tout ce temps avant. Après avoir tant fait pour étouffer leur attirance ; c'est comme s'il y avait trop d'air, désormais, d'oxygène, trop de réalité.

Difficile d'y croire, de savoir ce que leur joue la vie, où elle les mène ainsi. La crainte au fond du ventre que le rêve se dérobe, que Côme se réveille minable dans ce succès damné, cette conquête avortée, cette pâle copie mirage, que Synope n'ait jamais écrit, jamais rien dit, soit disparue à jamais. Côme pourrait s'arrêter, là, sur le bas-côté, se précipiter sur elle, l'enlacer, l'embrasser... On ne se précipite pas sur un rêve, on le laisse dérouler, on s'y laisse entraîner, on attend, on espère ; l'expectative est reine. C'est le cauchemar qu'il faut tuer, fuir, éradiquer. Dans la nuit, dans la vie, partout. Mais préserver le rêve aussi longtemps qu'on peut, ne pas le bousculer, ne pas le réveiller...

Ils approchent. Ils arrivent. Peu à peu les panneaux se précisent. Bientôt il leur faudra chercher, parler, plaisanter si tu peux, camoufler le malaise. Un hôtel et une chambre les attendent, eux qui ne se sont jamais touchés. Le plan, il l'avait imprimé ; il l'a oublié. Il ne sait même plus le nom de l'hôtel. Juste qu'il est en bord de mer, au bord d'une crique, d'une plage, et de l'*Allée des Fées*. C'est pas des conneries. C'est même une des raisons qui l'ont fait réserver. Sur internet, la vue par satellite : l'hôtel, la mer, et l'*Allée des Fées*... Au nord de Royan. Il ne connaît pas Royan, jamais mis les pieds, mais les yeux, souvent, par satellite aussi, et puis sur des photos. Côme est sensible à l'architecture de l'après-guerre, et à celle de l'avant-guerre aussi, genre Mallet-Stevens, le béton blanc, les arrondis, les terrasses en poutres...

Côme cherche un sujet de conversation. Il n'a que des désirs, des envies que ses sens seuls pourraient exprimer. Synope se fout

sûrement de l'architecture des années cinquante. Et lui aussi, au fond. Mais Royan lui semble un lieu parfait pour y vivre son rêve, pas loin des œuvres de Chirico, magique, surréaliste, mystérieux, et un peu angoissant...

Il faut parler, briser les sens, sortir de vous, n'importe quoi, des mots, les premiers qui viennent, banals, anecdotiques, légers, superficiels, n'importe quoi...

– Je crois que c'est par là...

C'est pas mal, mais elle ne répond rien. Elle te regarde et sourit. Elle y est encore. Son regard brille. Elle y est déjà. Et puis ce n'est pas une question. Les maisons sont là, pas toutes d'époque, quelques unes, moins qu'il le pensait. Quitter la ville vers le nord, à droite donc, et rester au plus près de la mer. L'odeur du sel, des pins, du sable, du parfum de Synope, fruité, sucré... Son nez s'enivre.

– Si tu vois une *Allée des Fées* quelque part...

– Une “Allée des Fées” ?!

– Faut ce qui faut.

– C'est quoi le nom de l'hôtel ?

– Je ne sais plus... L'"Hôtel des Fées", peut-être...

– Là !...

Sous les pins, une petite route perpendiculaire semble s'enfoncer vers la côte : l'*Allée des Fées*... Des ralentisseurs partout ; tant mieux. Chaque changement de situation peut tout faire basculer ; il préserve celle-ci depuis plus de cinq heures... Et si Synope ne voulait plus, ou bien juste en amis ?...

Ralentis, ralentis encore, pense à l'instant, à maintenant... Maintenant il a peur, et il pense à l'instant où tout devra cesser, où il faudra s'arrêter, sortir, marcher, se diriger, sans savoir si c'est l'échafaud ou le bûcher que les fées lui réservent. Côme est un optimiste né ; question de nature. L'allée longe la falaise, tourne, les virages du rivage, et semble revenir vers la route. Une lueur d'espoir. Pas encore. Peut-être l'hôtel est-il ailleurs, une autre crique, plus loin, à côté, qu'il a confondu, mélangé. Il ne faudrait pas que l'angoisse d'être perdu s'ajoute à la peur de se retrouver...

Non : le voilà. Il le reconnaît, comme sur la photo. Un petit manoir noyé sous le lierre. Il ralentit encore. Ils s'arrêtent. Ils se regardent. Synope sourit.

37. La chambre

Synope vient d'ouvrir la porte, après les escaliers qui craquent sous le tapis bordeaux sombre, le couloir étroit dont la moquette gris-bleu étouffe leurs pas, aux murs encombrés de tableaux, de gravures de l'endroit à toutes sortes d'époques. Leur chambre est tout au fond. Synope a ouvert la porte et reste plantée là, à l'entrée de cette chambre chaude, accueillante. Côme attend derrière. Il a posé leurs sacs et observe Synope observer, découvrir. Les murs sont tendus de velours à motifs bleu-roi, une grande armoire de chêne bruni par le temps, sobre, une petite table et deux chaises à accoudoirs recouvertes du même tissu bleu que celui des murs, un petit fauteuil aux teintes assorties, une télévision, un balcon donnant sur le jardin, les pins, la plage, la mer... Et puis ce lit immense, à baldaquin, un lit de

princesse, paré à s'enrober d'un rideau de voile crème. Synope pénètre enfin, traverse la chambre et va sur le balcon. Côme entre à son tour et pose les sacs sur une petite table basse qu'il n'avait pas vue, le long du mur qui fait face au balcon. Synope est revenue et son sourire et là, toujours. Elle est comme une enfant découvrant ses cadeaux. Elle ouvre tout ce qui s'ouvre : l'armoire, le tiroir de la table, ceux de celles à leurs chevets, les robinets du lavabo, ceux de la baignoire jakuzzi, elle allume les lumières, toutes les lumières, le lustre imposant, les petites lampes douces de chaque côté du lit, les ampoules entourant le miroir de star de la salle de bain. Côme la regarde, s'émerveille de la voir s'émerveiller. Elle s'assoit sur le lit, rebondit, se relève, retourne sur le balcon...

Il est tôt encore. Côme distingue les cris des enfants sur la plage, des mères qui les appellent. Il n'a pas bougé, il savoure, observe Synope. Elle revient vers lui. Tout son visage exprime le bonheur. Elle se rassoit sur le lit, de l'autre côté cette fois, son côté à lui, se relève encore, se retourne et reste figée là, au bord d'un paradis, le regard perdu vers la mer, l'infini...

Elle lui tourne le dos et Côme s'approche. Il voit les mèches dorées, détachées du chignon flou, retomber sur sa nuque. Poser ses lèvres, là, entre deux ruisseaux blonds, pour atteindre sa peau. Il les pose. Elle ne dit rien, bien au contraire. Elle penche un peu la tête en avant pour donner plus d'espace aux baisers. Côme laisse descendre délicatement ses mains sur les hanches recouvertes du léger coton blanc, et Synope se laisse aller, laisse son corps s'alanguir, la tête dans le creux d'une

épaule de Côme, légèrement inclinée pour donner plus de place aux baisers. Côme la respire, la goûte, ses lèvres remontent de la naissance du cou au petit lobe percé d'une minuscule perle. Elle s'appuie contre lui, le regarde, lui sourit. Côme écoute ses mains s'emplir du frisson d'une peau encore imaginaire au travers du tissu qui s'aggripe à ses doigts. Pas encore...

Tout en continuant de savourer des lèvres, il détache ses mains pour prendre celles de Synope, les serrer dans les siennes. Elles lui répondent, le pressent un peu. Il remonte le long des bras, glisse sous le tissu, du bout des doigts, à peine, l'effleure lentement jusqu'à l'intérieur des coudes, et puis plus haut encore, jusqu'à la soie de ses aisselles glabres. Elle entr'ouvre les lèvres, respire un peu plus fort. Côme remonte encore et rejoint les épaules rondes qu'il enserme sans plus de détours pour la plaquer à lui. Synope se laisse aller de tout son poids de plume. Il parcourt ses bras, des aisselles aux doigts, ces petits doigts qui l'enserment, l'attirent lentement vers la taille, l'incitant à revenir, à découvrir plus loin, à se poser ailleurs, à explorer encore. Il sent le cœur de Synope; il sent son corps qui bat, il la sent s'alanguir plus encore contre lui, le buste qui respire, la bouche qui expire... Tout en remontant le coton blanc d'une main, il laisse l'autre s'avancer sur le ventre, à peine d'abord, puis plus expressément. Synope gémit un peu ; s'en rend-t-elle seulement compte ? La main qui retenait le tissu vient rejoindre la seconde, ses deux mains sur le ventre, les deux mains de Côme sur le ventre de Synope. Il s'éloigne vers la taille, redescend sur les hanches, revient sur le ventre. Elle est toujours

offerte, le cou à ses baisers. Alors il prolonge l'ascension, jusqu'au bord des deux triangles blancs, et puis plus haut encore...

Synope gémit doucement, à chaque respiration, chaque souffle. Il enserme les deux petits triangles rembourrés. Il va de surprise en surprise : les seins s'annoncent encore plus menus qu'ils ne le laissent paraître. Il veut en avoir le cœur net. Tout en la caressant de la gorge au blue-jean, il glisse l'autre main au milieu de ses ailes et dégrafe la fine attache d'un seul geste - les fées sont là -, puis il revient et couvre du creux des paumes les douces dunes maintenant libérées, aux tétons affirmés. A peine les effleure-t-il qu'elle gémit profondément. Elle est toute à elle-même, à ses sens en feu. Elle est toute à lui. Un à un, il défait chaque bouton du voile de coton. La chemise est ouverte. Il la fait glisser le long des épaules de Synope, vers l'arrière, puis fait de même des fines bretelles blanches, vers l'avant. Les vêtements tombent au sol. Synope est torse nu. Machin fait mal à Côme, se tend à déchirer, voudrait participer. Mais il y a tant pour lui de vouloir à pouvoir...

Synope offre son buste, ses minuscules seins, ses dômes assoiffés. Côme les abreuve, les encercle, les pince délicatement, mais ils veulent plus. Tout le monde veut plus. Synope veut plus ; Côme veut plus ; même Machin. Alors il laisse couler ses doigts le long du ventre plat et s'enfoncer plus bas, sans que rien ne les retienne, dans l'espace du jean tendu par les os du bassin. Synope gémit, attend, réclame de tout son corps. Les doigts de Côme frôlent l'élastique d'une culotte bouffante, un tissu léger, détendu sur la peau. Côme surmonte

l'obstacle et prolonge sa plongée. Et Synope gémit de plus en plus fort. L'autre main en renfort il dégrafe le jean, la fermeture éclair, et sonde plus profond, jusqu'au sommet des cuisses, jusqu'à la peau si douce, impalpable de finesse. La main de Côme repose entièrement sous le jean grand ouvert... Synope, sur le lit, s'écroule, s'affale et se retourne, s'allonge sur le dos, toute à lui, sa perfection offerte, dans l'écrin du soleil. Côme reste debout, la contemple, la dévore du regard. Elle ne se cache pas. Elle l'attend, magnétique, lui sourit - c'est magique... Il observe ce corps tout en grâces et longueurs. La lumière du jour fait ressortir les tâches de rousseur imperceptiblement plus sombres que la peau mordorée. Côme se penche sur Synope et elle ferme les yeux. Il pose sa bouche sur son ventre. Rien que sa bouche, juste le ventre. Et reste un long moment ainsi, ses lèvres s'écrasant légèrement sous chaque inspiration. Synope attend, ne bouge pas, comme une poupée, bras écartés. Côme s'éloigne et la regarde encore, saoule ses yeux de ce rêve fascinant. Il revient et cueille directement des lèvres un téton rose et dur. Synope pousse un petit cri. Il l'enveloppe de sa bouche, entoure et contourne, mordille un peu. Synope pousse un autre petit cri, attrape un coussin - le lit en est recouvert - et y crispe une main, tandis qu'une de Côme prend le relais des lèvres pour les laisser vaquer vers l'autre intumescence. Il caresse et embrasse ces seins tout juste éclos. Elle gémit, s'accroche à son coussin. Alors il se redresse et s'agenouille au pied du lit, aux pieds de Synope qu'il libère de ses Kickers multicolores ; les lacets d'abord, pour chacune d'entre-elles, puis, tirant sur les talons, il les enlève ensemble, d'un seul mouvement.

Il se redresse. Elle se laisse faire, le laisse tout faire. Elle laisse les doigts de Côme refluer jusqu'aux hanches du jean et le tirer doucement. Synope le laisse faire, relève même un peu les reins pour lui faciliter la tâche. La culotte apparaît, blanche à petits trous, tissu froissé, mousseuse comme l'écume.

De son corps encore, de sa peau, de sa chair, c'est un rêve trop fort et presque douloureux. Côme reste paralysé quelques instants par ce cadeau immense, par ce que la vie lui offre, et Synope en profite pour se dégager des restes de son jean, avant de s'étendre à nouveau de toute sa grâce et de toute sa langueur. Côme caresse ses pieds adorables, ses chevilles si graciles qu'il enlace de deux doigts. De ses deux mains ensemble il s'abandonne à serpenter le long des jambes nues. Synope est nue, mieux que nue : en culotte et socquettes blanches. Quand il arrive au tissu, elle se tourne sur le ventre, offrant à son regard un autre paysage tout aussi émouvant. Les petites ailes naissantes des omoplates, le dos en voluptueuse vallée, les fesses en collines, les cuisses lisses et les creux poplités. Il s'aventure sur ce dos, ces fesses, ces cuisses ; il lui faudrait cent mains. Puis elle se tourne encore, d'un geste presque brusque, les yeux toujours fermés, attentive, toute en sens, et Côme continue de ses seules deux mains à tenter de tout voir, tout avoir, d'être partout, le cou, les genoux, le ventre, les cuisses, les seins, les bras, la culotte qui se tend dès que ses doigts s'en approche. Ce ne seront pas ses doigts...

Il s'agenouille sur l'épaisse moquette et, de son visage enfoui, force lentement les cuisses à se séparer, s'ouvrir. Il se hisse, s'aidant de sa

bouche, de ses lèvres, cherchant prise sur cette peau trop lisse, trop douce. Machin lui fait mal, se débat dans sa cage... Côme est arrivé. Il s'assure de ses mains sur les seins de Synope ; la peau est trop soyeuse quand on grimpe si haut. Il fait couler ses lèvres sur le tissu gonflé et laisse traîner sa langue au ras des élastiques. Synope s'agrippe à son coussin et écarte les jambes pour le faire revenir, qu'il refasse le chemin. Mais Côme ne revient pas, pas tout de suite. Il ne sait pas ce que lui réserve la suite, l'avenir. C'est maintenant qu'elle est là, maintenant qu'elle le veut. Ses mains glissent des seins vers ses hanches et jusqu'à la culotte dont il la délivre peu à peu. La voilà presque nue. Pour peaufiner son œuvre il ôte les socquettes. Elle est nue désormais, nue dans la lumière, nue sous le soleil, nue pour lui, pour son regard, son plaisir, ses sens, son émoi. Synope a resserré ses jambes. Le jeu l'a amusée, excitée, alors il recommence, faufile son visage entre les genoux ronds, et s'enfonce par paliers de baisers vers le trésor satiné, lisse et suave, qu'il frôle de ses lèvres humides. Ce ne sont pas ses lèvres qui sont humides, qui font qu'elles glissent ainsi, sans accrocs aucun, s'en vont de gauche à droite, de bas en haut, comme un surf sur les vagues. Synope gémit de plus en plus, respire de plus en plus vite, et se met à crier lorsque, d'un souffle à peine, il affleure sa perle. Elle mord le coussin pour étouffer ses cris. Côme n'a rien fait encore. Il vient à peine de commencer. De la pointe de sa langue, il fouille le mystère, remonte progressivement la faille sismique, creuse, glisse et s'extirpe pour replonger plus loin. Synope n'est plus qu'un long cri étouffé, mais elle en veut encore. Alors il

revient jusqu'à la perle rose et nacrée, la suce tendrement, délicatement, doucement, longtemps, jusqu'à ce que Synope le repousse violemment, referme ses jambes tremblantes pour les rouvrir presque aussitôt, le rappelant à elle, au bijou qu'elle lui offre. Alors il recommence, étire et pousse au plus profond pour ressortir lentement et répondre à l'appel, à l'appel de la perle. Et chaque fois Synope crie et le repousse encore et le rappelle encore. Le visage de Côme baigne tout entier dans les vagues fougueuses et réitérées de Synope. Chaque fois, prise de soubresauts épileptiques, elle veut le faire cesser, mais son corps veut encore... Côme trouve que serait un beau moment, là, pour mourir, avant que tout se gâche...

Cela dure longtemps. Elle l'appelle, crie, le repousse, le rappelle encore, jusqu'au tout dernier tremblement, jusqu'à l'ultime secousse qui la fait pivoter sur le côté, tremblante, en chien de fusil...

Côme la recouvre de coussins. Elle reste un long moment sans bouger, à retrouver son souffle, sa respiration. Des larmes coulent de ses yeux clairs qu'elle parvient à ouvrir enfin.

– J'ai faim, dit-elle...

38. La plage

La plage, le soleil orangissant... Les vacanciers sont partis, laissant la place aux mouettes. Des dizaines, des centaines de mouettes qui jouent avec les vagues fines venant glisser sur le sable l'une par dessus l'autre. Certaines mouettes restent au bord de l'eau, comme hésitant à se lancer. D'autres pataugent déjà. D'autres encore volent et plongent. Ce doit-être amusant d'être une mouette, se dit Côme... Quoiqu'un peu trop grégaire à son goût, trop troupeau... Non ; Côme n'aimerait pas être une mouette. Mais Côme n'aime pas être humain non plus... Peut-être une race protégée, pas trop agressive... Un bonnobo, tiens ; ça te changerait...

Synope et Côme sont descendus par un petit sentier partant directement des jardins de l'hôtel. Ils marchent sur la plage, se frayant

un chemin parmi les bancs de mouettes. Ils parlent, un peu. Qu'importe ce qu'ils disent ; ce ne sont que des mots... Ce qu'ils se disent vraiment ? Côme ne sait pas vraiment. Il sait ce qu'ils ont fait, ce qu'il lui a fait, ce qu'elle l'a laissé faire... Il sait qu'il est amoureux et qu'elle a aimé ses caresses... Il sait qu'elle a faim. Ils marchent sur le sable. Ils ont retiré leurs chaussures. Ils marchent parmi les mouettes et échangent des mots. Ils avancent sans trop savoir, se disent que par-là, peut-être, après la plage... Ils n'ont pas eu envie de reprendre la voiture, de rouler encore. Ils marchent lentement, heureux et épuisés...

C'est là, alors que Côme ne s'attend à rien, n'espère plus rien, que Synope lui prend la main. Il sent cette petite main se glisser dans la sienne, et son bonheur devient plus strident encore qu'il l'avait cru possible. Elle le serre fort, l'obligeant à s'arrêter, à tourner sa tête vers elle, à s'approcher, à l'embrasser. Leur premier vrai baiser... Les lèvres tendres, déjà salées d'air marin, la petite langue fraîche qui vient chercher celle de Côme... Le baiser dure, dure... Elle semble s'y noyer comme lui vient de le faire, dans la chambre, sur d'autres lèvres aussi douces et salées. Il s'embrassent pour la toute première fois. Ils sont amants désormais. Pas au sens biblique ; Côme n'est pas croyant - et Machin moins encore. Et là n'est pas le problème. Si aucun athée ne pouvait copuler, il n'y aurait plus grand-monde. Ce ne serait pas plus mal, mais ce n'est pas le problème. Juste Machin qui ne sait que promettre, faire croire, se donner l'air de... Côme bande. Côme bande d'autant plus aisément qu'il sait qu'ici, sur cette plage, personne n'osera

venir chercher des noises à Machin... Machin n'est qu'un frimeur, que de la gueule, de l'esbroufe, n'étant tout disposé que s'il ne risque rien... Passons.

Synope serre Côme de toutes ses forces, l'embrasse passionnément, avec autant de fougue qu'elle en mettait à crier tout à l'heure. Côme la serre aussi. Pas de toute ses forces. Il ne va pas la tuer là, ici, tout de suite ; il y a encore du monde, très peu, mais quand même. Et puis il n'a aucune envie de la tuer, pas tout de suite... C'est pourtant ce moment que choisit le téléphone de Synope pour l'éloigner de lui - Côme aurait dû la tuer, finalement... « Non... Je ne peux pas, là... Je te rappellerai... Moi aussi... »... Peut-être rien, même s'il ressent comme un léger malaise. Peut-être lui, seulement lui, sa jalousie...

Ils longent la mer, les vagues. Les mouettes s'écartent un peu, juste assez pour leur laisser passage. De l'autre côté, sur leur droite, vers la terre, il n'y a rien : du sable, des pavillons, une baraque à frites, ou à glaces, ou les deux, fermée de toute façon. Il doit être assez tard, huit ou neuf heures du soir.

Un couple vient vers eux, s'apprête à les croiser. Côme décide de leur demander, pour savoir si. Il commence à leur parler mais la femme lui fait signe de s'adresser à l'homme, « My husband speak french ! » se gonfle-t-elle, avec un grand sourire fier. L'homme se lance :

- Bonjour ! Merci beaucoup ! Merci beaucoup !...
- Y a pas de quoi. Vous savez s'il y a des restaurants dans le coin, pas trop loin ?

- Oui, bien sûr, bien sûr !... Attendez... Attendez... Je... Je ne suis pas... Les environs... La mer... S'il vous plaît, s'il vous plaît...
- Non, vraiment, merci... Heu... Restaurants ?
- Ah ! Oui, la France ! La gastronomie française ! Cuisses de grenouilles ! S'il vous plaît, s'il vous plaît !
- Toujours pas, non, mais c'est pas grave. On va se débrouiller...
- Débrouiller ?... S'il vous plaît ?
- Oui. Au revoir. Merci.
- Merci beaucoup !

La femme semble en admiration, proche de l'extase, devant son mari si doué. Une vraie conversation, tout en français : la classe...

A l'autre bout de la plage, de petits escaliers taillés dans la roche permettent à Synope et à Côme de remonter sur une courte falaise. Il n'y a toujours rien. Que des pavillons laids, quelconques, guère plus d'un demi-siècle, et une brochette de mémés sur un banc.

- Tu as vu comment elles nous ont regardés ?
- Non.
- On a dû les choquer...
- Tant mieux.

Cela fait très longtemps que Côme ne fait plus attention au regard des autres, à quelques demoiselles près... Au bout de la falaise, une autre petite plage et, là, des restaurants. Des restaurants de merde. Un premier, genre bar à jeunes qui s'ennuient, avec billard et musique

techno. Et puis un autre, grand, luxueux, qui pue la marée et les fruits de mer, sordide de prétention, de prout-ma-chère de vieux...

Ils laissent tomber la plage, s'enfoncent dans la laideur des rues mortes bordées de pavillons laids. Quelques uns, pourtant, semblent avoir gardé de rares traces d'une époque plus inventive : des colonnes décrépites, l'angle d'un toit arrondi..., mais comme à contre-cœur. Ils tournent dans ces rues. Ils sont un peu perdus, épuisés, désemparés. La morosité guette. Ce que Côme craint. Ils arrivent devant une épicerie encore ouverte et décident que ça ira bien comme ça, qu'ils étaient quand même mieux dans leur petit nid à baldaquin. Ils font le plein de chips et de chocolat, puis reviennent sur leur pas. La brochette de vieilles. C'est vrai qu'elle les regarde, que les mémés marmonnent un peu. L'aigreur se lit sur leurs visages, la jalousie, la petite vie qu'elles ont suivi pour ne choquer personne. Une petite vie pour rien. Côme ne les plaint pas, un simple et vague mépris.

De retour dans la chambre ils déposent leurs provisions au bord de la baignoire-jakuzzi. Synope verse dans l'eau montante chacun des échantillons mis à disposition : le flacon de bain moussant, les sachets de sels de la Mer Morte, les capsules gélatineuses d'huiles parfumées. Puis elle éteint la lumière pour se déshabiller - pudique d'un seul coup -, ne laissant pénétrer que le soleil couchant, ses reflets dans le miroir de star. Côme est entré dans l'eau. Synope est belle dans l'ombre (Synope est belle, point). Elle entre dans le bain comme une fée se pencherait sur le berceau de Côme. Il l'accueille, lui fait place. Ils s'étendent et se laissent masser par les multiples jets qui multiplient les

bulles, la mousse qui débordent du bain. Ils restent là longtemps ; ils s'y endorment presque. L'épuisement de Synope est plus fort que sa faim. Côme n'a jamais très faim quand il est amoureux, en passe de le devenir, ou bien qu'on l'a quitté... Côme n'a jamais très faim.

Sur le lit, enveloppée d'un drap de bain et lui tournant le dos, Synope regarde la télé. Côme ne sait pas ce qu'elle regarde. Il s'en moque. Synope est là. Il est là. C'est tout. La télé l'absorbe toute entière, ignorant totalement les doigts qui parcourent les parties exposées de son corps. Elle regarde sa télé en piochant dans ses chips et en mordant son chocolat. Mais quand le téléphone sonne à nouveau, la télé disparaît - les doigts, n'en parlons pas -, et elle répond illico, comme impatiente, comme si elle n'attendait que ça depuis tout à l'heure, quelques mots sibyllins... C'est plus fort que lui :

- Ta mère ?
- Non... Merlin.
- Je croyais que c'était fini...
- Oui, mais on reste amis. On se connaît depuis si longtemps... Et puis il va mal...
- A cause de toi...
- Oui... Tais-toi.

Elle se retourne et l'embrasse. Leur deuxième baiser. Moins exquis que le premier.

39. La ville

Les rues blanches aveuglées de soleil... On ne voit rien tout d'abord, que le blanc sous le bleu du ciel, que du blanc face au bleu de la mer. Comme sur les photos, celles que Côme a regardées sur le net ou dans des livres d'architecture. Des arrondis, des cercles blancs, pas d'angles apparents, des courbes de bateaux, de paquebots, que semblent calquer les constructions. Ce qu'il voit d'abord. Mais au fur et à mesure qu'ils approchent de la ville, y pénètrent... un parfum de mort, de fantômes, de ruines suintantes sur lesquelles tout semble s'être trop vite bâti. Mal bâti, comme pour camoufler, sans avoir pris le temps d'achever la douleur, d'en faire le deuil. Au fur et à mesure qu'ils avancent dans la rue principale, le blanc se fait plus sale, parcouru de coulures sombres et rougeâtres comme du sang séché sur

les murs écaillés, cloqués, décrépis. Le béton se révèle comme une maladie, comme rongé par la peste, tellement délabré que partout apparaissent les barres de fer rouillé qui autrefois l'armaient. Des mort-vivants déambulent partout. Côme les sent, pas besoin de les voir. Il voit les touristes qui, eux, ne sentent rien - sont-ils déjà morts ? -, suivent et photographient ce qu'il ne peuvent voir. Une ville morte il y a si longtemps qu'elle n'ose se l'avouer, s'en rappeler. Un parc d'attractions abandonné de toujours à la nature, où l'humain meurt d'une lutte perdue d'avance. Comme un caméléon au fond d'une fourmilière, qui se gave d'un côté tandis qu'on le dévore de l'autre. Comme le désert qui s'avance sur les hommes, comme les falaises qui s'écroulent des côtes. Une civilisation encerclée de tous bords, condamnée. Comme à Kalythéa, cette petite crique au sud de Rhodes où Côme avait traîné son mal-être des semaines entières, quelques années au paravant. Cet endroit délaissé avant d'être occupé. Une plage, des thermes, que Mussolini avait fait aménager - ce qu'on lui avait dit. Des thermes inachevés que le Duce n'avait jamais foulés, la fin de la guerre étant venue trop tôt. Les fins de guerres arrivent toujours trop tôt. Et on s'empresse de les ensevelir quand elles respirent encore. Des travaux laissés en plan, des ruines, déjà, d'imitation classique, comme des fouilles oubliées, ou jamais terminées, rendues au sable, au vent, aux vagues, aux tags, aux tempêtes qui rongent jusqu'aux structures de fer. Un grand escalier descendant vers la mer, tapissé des restes clairsemés d'une mosaïque indéchiffrable. Une sorte de palier, de placette avec, en son centre, une

grande vasque vide depuis longtemps brisée, et le sol traversé d'une faille élargie par les pluies. De là, deux autres escaliers en pinces de crabe, entourant le piédestal d'une statue jamais dressée. La mer, en bas, bordée d'un ciment dévoré d'érosion. Le béton vieillit mal et longtemps agonise. Sur la droite, le long de la roche, une sorte d'allée couverte aux colonnes fragiles, aux plaques armées ne tenant qu'à un fil de rouille, aux plafonds écroulés, à l'odeur de latrines, aux remparts troués comme un jean trop usé, quand quelques franges s'accrochent encore, barrant de fer les trous, comme d'une cellule...

Synope et Côme avancent sur les trottoirs couverts de la rue principale, celle en arc de cercle, parallèle à la mer, à la crique, au port, ses colonnes mourantes supportant l'agonie d'immeubles à la retraite. Royan dévoile sa vocation, sa vraie nature, qui est d'être ruinée. Cela rappelle Heraklion aussi - pour rester dans la Grèce, les îles -, ces structures millénaires qui soutiennent avec peine les pâles imitations de reconstitutions bien plus délabrées qu'elles...

Si Côme avait été seul, dans son état naturel de morosité, la ville lui aurait plu, à l'image de son âme. Il aurait apprécié ces vestiges maquillés, rapiécés, ces figurants fantômes qui les dévisagent. Beaucoup de figurants, beaucoup de fantômes, par familles entières, venus pour la mer et ses animaux morts servis dans leurs assiettes, venus pour les enfants, futurs animaux morts qu'on ne mangera même pas...

Côme se sent mal à l'aise au milieu de la foule, des ces corps adipeux, de ces enfants obèses enduits d'huile de friture. Mais Synope, non.

Elle paraît même comblée, se gavant des vitrines, de tout ce qui s'y trouve, ignorant la peinture cloquée, les murs fissurés, les squelettes du béton. Elle tire la main de Côme qui tente d'oublier dans la quête du beau des vêtements exposés, tâchant de revenir à maintenant, à Synope qui l'entraîne de boutiques en boutiques...

Elle lui tournait le dos lorsqu'ils se sont réveillés, mais elle avait le dos collé contre son ventre, et son visage à lui baignait dans les fils d'or de ses cheveux défaits. La porte-fenêtre ouverte, le bruit des vagues, le soleil haut déjà, l'heure du déjeuner passée depuis longtemps. Côme n'avait toujours pas faim, mais Synope si, sûrement. En même temps, ni l'un ni l'autre ne semblait vouloir bouger, changer de position, encore moins se lever. Leur tout premier matin - ton tout dernier ?...

Elle se collait à lui qui buvait son parfum et couvrait de sa paume une petite colline faisant office de sein (*Bourreau, fais ton office !*)... Elle était détendue et paraissait heureuse, en plein cœur de l'instant. Côme naviguait encore entre bonheur ultime et indicible crainte. Il pensait aux déclarations que Synope lui avait faites au plus fort de ses plaisirs répétés, à ce que valent de telles mots dans de tels moments... Et Merlin le retour, la gêne et le mensonge, et la viscosité de ce poisson poisseux. Côme sentait la tempête, le mortel ouragan qui balayerait la paix, ce faux calme apparent... N'y pense pas ; oublie ça. Absorbe chaque seconde comme étant la dernière... Car ce sont les dernières. Tu le sais du début. Tu l'as toujours su... Tout ça t'est interdit.

La rue, les boutiques... Paradoxalement, ces dernières sont aussi vides de gens que les trottoirs en sont pleins. L'air conditionné apaise un peu

Côme. Chaque boutique, une à une. Un jean dans celle-ci, une robe dans celle-là. Côme entasse sur un bras les vêtements qu'il rapporte à Synope en cabine d'essayage. Puis il assiste aux défilés de sa poupée, émettant ses points de vue aux vendeuses ravies. Parfois ils n'achètent rien mais c'est plutôt rare ; ne serait-ce qu'un t-shirt - le beau se trouve partout, même sous-représenté... Puis ils décident de passer à plus drôle, à bien plus excitant, aux petites culottes, aux petits soutien-gorges, aux bas auto-fixants et aux chaussettes hautes, aux “up” comme dit Synope, plus rien d'autre, des comptoirs de grandes chaînes aux échoppes spécialisées, de lots de chaussettes longues et fantaisies à un prix dérisoire aux sommes astronomiques de Wolfords brodés. Des bas blancs à large dentelle sur le haut des cuisses, des bas blancs en coton et à petits volants recouvrant à peine les genoux, des “up” noirs et mats, des écossais, des bas de laine à rayures vives, des gris de coton côtelés, des assortiments multicolores... Des sacs plein les mains, pleins les bras. Les yeux de Synope débordant de plaisir. Ses baisers, chaque fois, pour le remercier, devant chaque boutique, après chaque boutique, enlacée à son cou, déviant les troupeaux meuglant sur les trottoirs. Côme se sent heureux de la sentir heureuse. Pas du vrai bonheur - le doute s'immisce - mais le plaisir simple d'honorer la beauté, de la mettre en valeur, de savoir l'apprécier, d'être avec qui l'apprécie.

Les sacs dans la voiture. Un Coca en terrasse - demi-pression pour lui -, et puis le port, ses traverses, les petits ponts flottants, les voiles et les fanions qui claquent au vent, et des baisers encore, venant de lui ou

d'elle, des baisers infinis, des baisers assoiffés, des baisers chaque fois ayant goût de derniers... Arrivés tout au bout, Côme attrape Synope par la taille, la soulève et l'assoit sur le parapet blanc, dos à la mer, à contre-jour, le soleil auréolant son visage de nymphe. Il l'a posée haute, au dessus de lui. Il lève la tête vers elle. Elle l'agrippe et le sert de ses jambes, le regarde, lui sourit...

40. Les bas

La porte de la salle de bain est ouverte, grande ouverte. Côme est assis sur le lit où sont entassés leurs achats de la journée. Il est adossé à l'une des colonnes du baldaquin. Jambes allongées, bras croisés, il observe, scrute, étudie, contemple, chaque détail de Synope. Elle est face au miroir de star, le bassin collé au lavabo, sur la pointe des pieds. Elle se maquille les yeux. Avant elle avait pris une douche, le rideau ouvert - Côme était alors adossé à la colonne d'en face -, s'était séché les cheveux - Côme avait pris sa place actuelle -, les avait coiffés. Elle avait fait tout ça nue. Un cadeau, le charme et la candeur. Elle est assez grande, ou disons longue, même si, chez elle, tout est petit : de petits pieds, de petites fesses, de petits seins, une petite bouche, un petit nez, de grands yeux, l'exception. Synope avait mis du

temps, pris tout son temps. Ce n'est pas Côme qui risquait de la presser. Puis, ses petites nattes faites, retenant ses cheveux flous, elle était entrée dans la chambre pour venir se coller à Côme, l'embrasser. Il tenait dans ses bras un rêve revêtu de sensualité pure, Synope et sa peau nue comme unique parure... Puis elle avait demandé « Je mets quoi ? » et avait vidé quelques sacs pour finalement choisir une culotte rouge bordée de dentelle noire et le soutien-gorge rembourré assorti. Elle s'en était parée dans la chambre, face à lui...

Maintenant, elle se maquille les yeux, seulement les yeux. Synope est en petite culotte rouge et en mini soutien-gorge ; elle est là, devant toi, pour toi. Profite à fond de cet instant-là. Bois tout ce que tu peux, saoule-toi de cette image. Elle n'est rien que pour toi ; personne d'autre ne l'aura, jamais, ainsi, ici, maintenant... Chaque seconde est unique et celles-ci sont magiques.

Synope revient. Elle essaie une robe claire, légère, d'été, mais elle trouve que ça ne va pas avec ses nouvelles bottes. Elle en essaie une autre, sorte de saharienne portefeuille, sable, sans poches, ne semblant se fermer que par une ceinture lâche. Le genre de robe qu'on attend de voir s'ouvrir à tout instant. Elle semble satisfaite. Côme assiste au spectacle le plus sensuel qui lui ait jamais été donné d'assister. Là qu'il faudrait mourir... Elle revient l'embrasser, amusée de son émoi. D'autres sacs encore, vidés, éparpillés, retrouver tous les bas, les sacs de toutes les boutiques où ils les ont achetés - plus d'une vingtaine de paires...

– Je mets lesquels ?

- Je ne sais pas... Plutôt des sombres pour trancher avec la robe et les bottes... et plutôt fins ; il fait doux... De toute façon, j'ai bien l'intention de tous les tester ce soir...
- Comment ça ?
- Et bien... voir de quelle façon ils nous inspirent, quels sont leurs effets sur ta peau, sous mes doigts, sous mes lèvres, quelle sont leurs sortes de douceurs, jusqu'où montent-ils, comment se déroule le passage du tissu à l'épiderme, quels plaisirs ils nous procurent...
- Tu t'es fait tout un programme, je vois...
- Il ne te convient pas ?
- Si... Il me plaît beaucoup !... Je vais prendre ces noirs-là...

Elle s'assoit sur le lit et enfile ses bas. La robe s'ouvre naturellement jusqu'au sommet des cuisses. Côme a changé de place. Il est allé s'installer dans le fauteuil. Jambes croisées, il fume une cigarette. Il est aussi maladivement amoureux qu'heureux. Il s'imprègne de l'instant. Il voudrait qu'il dure... mais Synope est prête.

41. Le restaurant

Le restaurant est sobre, intime, dans des couleurs similaires à celles de leur chambre. Ils sont installés dans une sorte de box, à l'étage. Il n'y a qu'eux à cet endroit ; tous les autres clients sont de l'autre côté des escaliers. Lorsque l'on monte, il y a cette table, isolée, à gauche, presque cachée. Un endroit qui doit bien aller à leurs teints puisque c'est celui qu'on leur propose d'entrée. Ils sont bien, loin des autres. La nappe est longue, c'est pratique. Tandis qu'ils regardent la carte, Côme, déjà passablement excité par le court trajet en voiture durant lequel il a pu voir et caresser Synope au plus près du secret - Côme, donc, avance lentement un pied déchaussé entre ceux de Synope, puis s'aventure plus haut, l'obligeant à écarter un peu. Il remonte le long des bottes, grimpe jusqu'au sommet, jusqu'au tissu

doux, satiné, jusqu'à la peau galbée. Il arrive aux genoux ; ils s'écartent d'eux-mêmes, pas trop, juste assez pour que son pied puisse explorer plus loin. D'une main, se relevant un peu, il rapproche encore sa chaise de la table et tente, avec éréthisme, de trouver une prestance dans la carte des plats. Il appuie un peu plus pour qu'elle écarte mieux. Synope paraît couler, s'enfoncer comme dans un bain presque trop chaud, ses yeux semblant figés sur un mot du menu. Le pied de Côme avance et se pose sur le rebord de sa chaise à elle, entre les cuisses que Synope resserre compulsivement. Synope glisse encore, s'enfonce... Côme sent le rouge soyeux où accoste son pied, le bout de ses phalanges. Délicatement, il brandille ses orteils. Synope ferme les yeux, plonge, se noie, et laisse aller son corps, sa tête, en arrière... Elle est dans l'ombre. Seul Côme peut la voir...

Téléphone portable, sa sonnerie insupportable. Synope se redresse, s'apprête à décrocher.

- Tu ne préfères pas rester ici ?
- Comment ça ?
- Ici. Avec moi. Maintenant...?
- ... Si... Tu as raison... Je regarde juste qui c'est...

Côme remballé son pied ; c'est fini. Il ne va pas lui faire la gueule. Il ne faut pas. Pense à tout ce qu'elle t'a fait vivre déjà. Qu'importe ce qu'il adviendra, qu'importe la rascasse, c'est toi qui es avec elle, toi qui la vois, en profites...

Mais pour elle - il en est sûr désormais - c'est de moins en moins vrai qu'elle ne soit qu'avec lui. Ce qu'il comprend, réalise. Du coup il lui

est difficile de ne pas faire la gueule. L'instant l'emporte sur le présent-même, aussi sublime ou sordide soit-il...

Les apéritifs arrivent. Synope se lève.

– Je reviens...

Elle a pris son téléphone. Côme va mal. Le ventre, le sternum, il ne sais pas trop - ta tête -, sa tête... Il ne sait plus que le passé. Synope va revenir, tout sourire, après avoir rappelé son anchois. Peut-être même viendra-t-elle l'embrasser avant de retrouver sa place... Et après ?... L'après est déjà là. Tu t'attendais à quoi ? A ce qu'elle te prenne pour une lesbienne ? C'est un mec qu'elle veut. Un bon mec bien membré qui la lui fourre bien profond...

Côme devient vulgaire...

Synope revient - mais la soirée s'étirole, se disperse, s'évapore... -, le sourire un peu embarrassé. Il est si tard ; il est trop tard ; il le sent, le sait, désormais. Elle se rassoit sans l'embrasser, saisit son verre de champagne rosé, le tend vers Côme qui prend le sien. Ils trinquent. Personne ne dit en quel honneur. Sale ambiance.

Elle le regarde avec son regard d'amour, celui qu'il prend pour tel, celui qui rend son présent beau, à nouveau, efface tout, d'un coup. Il s'accroche à ce regard. Il va mieux. Elle allonge ses jambes et attrape un pied de Côme entre ses bottes, l'attire vers elle. Il va beaucoup mieux. Il continue de se regarder, ne se lâchent pas des yeux. Elle le ramène à elle. Elle le ramène à toute sa vie, toute la vie de cet instant nourri de tant d'attentes et de rêves. Ils sont là. Aucun poulpe ne peut débarquer ici. Ton bonheur est là...

Sans le lâcher d'un regard évoluant vers une tendre supplique, Synope s'avance sur sa chaise. Côme est de nouveau là. La marée reviendra bien assez tôt. Il l'effleure lentement du bout du pied. Elle s'avance encore, les reins cambrés, s'offre et s'écarte pour lui. Côme prendrait bien son temps, mais il le sent compté. Alors il tend sa jambe vers elle, vers ses bas, ses genoux, ses cuisses, et la matière qui change, prend du relief, avant de tomber dans le doux délicieux satiné de la peau de Synope. Non, il ne se calmera pas. Il n'a plus rien à perdre et il profite à fond des instants qui lui restent. Son pied caresse la peau nue. Cette peau d'or sous la robe entr'ouverte, la lisière des bas noirs, cette peau tendre qu'il ne ressent qu'à peine. Son pied avance encore, cherchant plus loin, vers le rouge, vers la soie. Synope écarte tout et paraît oublier le reste de son corps. Sa bouche s'est ouverte, ses yeux se sont fermés depuis longtemps. Il entend sa respiration. Le pied est en bout de course. Elle n'a plus de culotte.

42. La fin

N'écoute pas. Ne l'écoute pas. N'écoute pas ses mots. Concentre-toi sur toi, sur elle. Ecoute ses cris, ses petits cris de mouette. Ecoute son corps, sa peau qui frémit, ses jambes qui se lancent, se tordent, ses bras qui s'élancent, ses mains qui viennent frapper les murs, qui viennent frapper le lit, les draps, ton visage. Ecoute en toi. Ecoute ces notes, les premières notes, ces deux notes de basse qui se répètent et tournent... Et le thème léger, si léger, que la guitare amène lentement, si lentement... Prends ton temps. Ne l'écoute pas. Ne t'écoute pas. Ecoute les notes, les premières, l'aurore. N'écoute que tes lèvres. N'écoute que son corps. N'écoute que la mer et les mouettes au loin. Elle n'a rien

dit. Elle est heureuse. Elle n'a jamais été aussi heureuse. Elle te l'a répété, plusieurs fois, ici, dans ce lit, sur le port tout à l'heure, dans la voiture aussi... Elle te l'a même écrit. Elle n'a rien dit, rien demandé, ne veut rien d'autre que tes lèvres sur son corps, et que se déhancher encore et encore. Avec juste cette musique, ces quelques notes de guitare sur cette basse languissante, hypnotique... "*Friends Of Ours*"... Ces douze notes qui t'entraînent, t'emportent et te laissent là-haut, là où il n'y a plus de mots, là où les mots sont morts, là où il n'y a plus de maux, plus de crainte, de douleur, rien... La paix, ces douze notes qui te portent, cette basse qui te soutient. Et Synope qui vole, vole encore, une dernière fois, et qui bientôt ne te dira plus rien, ne dira plus *Viens !...*

Où voudrais-tu qu'il aille ? Qu'il vienne à elle, sur elle, pose ses lèvres sur ses lèvres, son corps sur son corps, qu'il pleure sa rage et dévoile sa honte - que tout s'arrête ?...

Que tout s'arrête. Que tout reste à jamais ainsi, ici, dans cette chambre, au sein de cette musique qui n'en finit pas de commencer, qui n'en finira jamais, à jamais. Qu'ils restent là, qu'ils oublient tout, elle sous ses lèvres et lui sur sa peau, noyé dans la musique, n'écoulant rien d'autre que les vagues au loin et les mouettes ensorcelées, envoutées par ses cris, ses appels à elle, ses appels d'Encore, et puis ces notes qui tournent, avant que la

voix grave de Garvey, dans un souffle, à peine murmurée, accoste sur la basse profonde et dense...

Tu restes en suspension. Tu n'es plus là. Tu voles, ailleurs, au dessus. Tu n'es plus là. Tu n'es plus là et à jamais ; et à jamais tu resteras, mais il n'y aura plus rien. Reste encore. N'écoute rien. Ne l'écoute pas. Pas ses mots. Ces mots n'existent pas. Tes mots n'existent pas. Seulement quand elle dit qu'elle est heureuse et que tu la crois, que tu ne demandes qu'à la croire, seulement ses mots d'amour, si rares, si parcimonieux, si fragiles. Juste ces mots, juste ceux-là, et puis ces petits cris d'oiseaux de mer, d'oiseaux qui planent au dessus de la plage et ne pensent à rien, ne veulent rien d'autre que planer encore, exprimer le plaisir de ce vent qui les porte.

Rien d'autre. Qu'il n'y ait plus rien d'autre. Jamais. Que jamais cela ne cesse ou que cela cesse à jamais, pour toujours. Il n'y aura rien après. Il ne pourra plus rien y avoir après. Que l'orage et la pluie qui s'abat, lourde, sur ta chimère, exhumant l'illusion de ta réalité glauque. Il n'y aura plus rien, rien d'autre que maintenant, cet instant, ces tous derniers instants à faire durer encore, encore, s'il te plaît...

Ecouter ces notes, cette voix qui murmure dans son cerveau malade, ces mots qu'il ne comprend pas mais lui donnent tout son sens, lui donnent sens à tout, à ça, cet instant, là, définitivement là, à jamais. Qu'il n'y ait plus rien après, rien après eux, rien

après cet instant, rien après cette chambre, la mer, les vagues, le corps de Synope qui se love, qui ne fera plus que se lover sous tes lèvres, toujours, à jamais.

Il n'y aura plus rien d'autre que tes lèvres, sa peau, tes lèvres sur son secret qui n'appellent que tes lèvres, ta bouche, ta langue, ton souffle et ta salive au goût de sel. Ta salive, la sienne, et ses jambes qui t'enserrent comme pour t'étrangler, comme pour annoncer, t'annoncer, te montrer, ne te disant pas *Viens !* mais *Va ! Finissons-en. Finissons-là, maintenant, ici, avant que tout ne meure, avant que de subir encore. Que tout soit mort avant de s'en mourir, avant que d'en finir. Comme cette musique, cette chanson qui ne devrait jamais cesser, dont la mort est le pire...*

Obligatoire pourtant, nécessaire... On ne peut faire durer une chanson toute une vie. On ne peut rester là en suspens pour toujours. Que le néant, peut-être, et encore... On ne peut pas faire une chanson qui dure toute une vie, ne jamais la finir, la laisser dans l'instant, au présent, pour toujours... On ne peut pas...

Et demain ?... Demain il n'y aura plus rien. Tout sera fini. D'une mort ou d'une autre. La fin d'un amour mort, mort avant de naître, mort dans l'instant même de sa naissance, cet instant, ce moment, comme cette musique qui se contente de commencer, cette musique qui te dit *Viens ! Viens à moi !...*

Et cet instant qui n'est plus, qui sait déjà sa fin, et qui te dit *Va ! Va vite avant que tout ne cesse, avant que tout ne s'arrête...*

Qui te dit *Tue ! Tue cet amour pour qu'il ne meure jamais...*